This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LE Cte DE LAFERRIÈRE.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2024

ODES
NOUVELLES.

ODES

NOUVELLES

ET AUTRES POËSIES,

Précédées d'un Discours sur l'Ode, & suivies de quelques Morceaux de Prose.

Par M. SABATIER.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, rue de la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

DE LALAIN, rue Saint Jacques, près la Fontaine Saint Severin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation.

UNIVERSITY
5 FEB 1990
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS

SUR

L'ODE.

Je ne m'attacherai point ici à définir l'Ode, à peindre ſes qualités ; choſe inutile, & qu'on répéte tous les jours. Nous apprendroit-on du nouveau, en nous diſant que la lumière doit éclairer, le feu bruler, & un torrent rouler ſes eaux avec une impétueuſe rapidité ? Les genres de la Littérature ſont connus, leurs principes déterminés. S'il y a des hommes froids qui regardent l'Ode comme un délire abſurde, viendrai-je à bout de leur perſuader le contraire en leur citant les belles paroles de Gravina ſur Pindare, & tout ce qu'ont dit de l'Enthouſiaſme l'Abbé Fraguier & l'Abbé Maſſieu ? Les

plus beaux endroits des Poëtes Lyriques n'échaufferoient pas non plus ces ames de glace. Je me contenterai de leur dire avec Ovide, *intra quoque viſcera ſaxum eſt.*

Je bornerai mes réflexions ſur ce genre à deux objets : j'examinerai d'abord pourquoi l'Ode eſt depuis quelque temps négligée parmi nous ; & je ferai voir enſuite que de tous les Peuples qui cultivent les Lettres avec ſuccès, le François eſt celui qui a le plus de talent pour ce genre de Poëſie.

La Poëſie des Anciens eſt ſans doute bien ſupérieure à la nôtre. Je me repréſente l'une ſous l'image d'Hercule, & l'autre ſous celle de Vénus : la force, la majeſté, voilà ce qui caractériſoit les Anciens ; les graces, l'élégance, voilà ce qui nous annonce. Les Poëtes du Siécle de Louis Quatorze, admirateurs des grands modéles les retraçoient dans leurs ouvrages. Nous avons adouci leur ton de cou-

leur : ainſi le Guide & Carle Maratte, en prenant un coloris plus clair que celui des grands Peintres du Siécle de Léon Dix, affoiblirent un Art ſublime. Enfin la Poëſie plus timide chez nous n'a pas un champ auſſi étendu. On la reſſerre tous les jours, & elle meſure la carrière au lieu de la parcourir. Ne pouvant plus prendre la moindre liberté, elle ſe contente d'embellir ſes fers ; c'eſt une eſclave qui ſe pare. Comme nous l'avons détournée de ſon véritable objet, elle a appellé l'Art à ſon ſecours. *Mais le talent* qui régne ſur les paſſions & les maîtriſe à ſon gré eſt préférable à celui de plaire aux ſens : ainſi l'eſpéce de ſervitude à laquelle nous avons réduit la Poëſie a dû s'étendre encore plus ſur l'Ode, l'affoiblir & nous en éloigner. Elle a été ſoumiſe à un goût ſcrupuleux qui, amenant l'examen jette néceſſairement dans les détails & la froideur ; on a attaché le ridicule à ſes fougues, & on ne va pas au grand, quand

on craint d'être trop hardi. L'exacte réſerve à laquelle on l'a condamnée lui a donc ôté ſon intérêt & notre eſtime. Auſſi l'avons-nous abandonnée, ou ſi elle fait entendre quelquefois ſes ſons, elle cherche moins à nous échauffer, qu'à nous amuſer. Elle eſt réduite à employer les reſſources d'une Coquette qui tâche de ſéduire par les preſtiges de l'Art un Amant qu'elle n'enflamme plus. Mais c'eſt nous, qui en l'écartant de ſon vrai but, l'avons forcée, de prendre ce caractère déja conſacré par la mode dans d'autres genres.

Quelques Ecrivains, amoureux des ornemens frivoles, ont efféminé, pour ainſi dire, le goût de la Nation. L'œil accoutumé à ſe promener ſur des objets rians, n'a plus la force de ſoutenir l'appareil de la grandeur, ou d'une horreur majeſtueuſe. L'ame aſſoupie par le luxe ne ſe réveille que pour lui; tout ce qui ne lui en retrace pas l'image, la replonge dans

ſon ſommeil. Lui offrir des tableaux vigoureux, c'eſt préſenter les inſtrumens de la guerre à de lâches Sybarites couchés ſur des roſes. Ainſi cette élégance molle, à laquelle le Public s'eſt attaché, a préjudicié à l'Ode dont le caractère principal eſt d'exciter de grands mouvemens & d'offrir des images fortes. Une politeſſe étudiée a énervé nos écrits & nos mœurs qui préférent à l'énergie les agrémens faciles à trouver, parce qu'ils ne demandent pour l'ordinaire que du choix. Ce goût eſt ſi accrédité, que nous ne voyons pas ſouvent ſur notre Théâtre les Tragédies du ſombre & mâle Crébillon. L'Opéra-Comique, fléau de la Poëſie & de la Muſique, attire plus de monde que les meilleurs Drames de Corneille.

Par les raiſons que j'ai indiquées, l'Ode anacréontique qui chante l'amour & le vin a plus de partiſans que l'Ode pindarique : mais il eſt des momens où celle-ci peut ſe couronner des fleurs de l'autre.

Aux nuages orageux qui frémiſſent ſur l'aîle des vents, & qui en ſe heurtant vomiſſent le ravage & la mort, elle peut oppoſer l'azur des Cieux, les rayons d'un jour ſerein qui ſe joue à travers le criſtal d'une fontaine, ou l'image d'une campagne fertile, arroſée par d'agréables ruiſſeaux. Cette variété doit la rendre plus intéreſſante, ſurtout ſi elle eſt à propos. Elle eſt conforme à la nature qui préſente ſouvent une prairie émaillée des plus brillantes couleurs aux pieds d'une montagne eſcarpée. Auſſi Homère le premier & le plus grand des Peintres, après qu'il a lancé la foudre de Jupiter & entr'ouvert le ſein de la terre, ébranlée ſous le char brulant de Mars, s'amuſe à former la ceinture de Vénus, & la même main qui déchaînoit les vents & les tempêtes, a manié le crayon voluptueux des Graces. Les ornemens ne ſont ridicules que lorſque le fond eſt ſacrifié à la forme. C'eſt ce que font quelquefois nos Ecrivains

dans la Tragédie qui ſemble encore avoir porté un coup mortel au genre lyrique.

La Tragédie eſt à préſent la branche de la Littérature la plus cultivée, ſans être la plus féconde en fruits. M. de Voltaire prêt d'abandonner la carrière y a vu entrer une foule d'Athlétes, inſpirés ſans doute par ſes ſuccès. A peine des Ecoliers ont-ils ſecoué la pouſſière des claſſes, qu'ils s'élancent ſur le Théâtre, & s'arment du poignard de Melpoméne. L'amour-propre qui ne préſente que des lauriers à cueillir cache toujours la difficulté d'y atteindre. La gloire du Théâtre eſt ſans doute brillante; elle ſe répand vîte, & les revers même y donnent de la réputation. La fortune y promet ſes faveurs: elle excite & peut multiplier les aſpirans; mais jamais l'amour de l'or n'a produit un bon ouvrage. Enfin quel que ſoit le motif qui a attiré les autres Muſes aux pieds de celle de Corneille, il eſt certain que l'Ode en a beaucoup ſouffert.

Pouvoit-elle manquer d'être négligée par des hommes qui n'imaginent pas des honneurs plus ſolides que ceux qu'on partage avec les Clairon & les Dumeſnil ?

Mais eſt-ce un avantage que toute notre poëſie ſoit tranſportée ſur le Théâtre ? Je ne le crois pas. Je penſe au contraire qu'elle y doit perdre, parce qu'elle ne peut ſe livrer entiérement à ſon eſſor. La Tragédie qui demande un grand talent, exige moins celui de Poëte, puiſqu'elle eſt moins ſuſceptible de Poëſie. Cela eſt ſi vrai que nous ſommes toujours choqués de voir un Auteur faire briller ſon talent poëtique, quand nous devons être occupés des perſonnages & de leur ſituation. Ces beaux vers dans le grand Corneille,

Semblables à ces vœux dans l'orage formés ;
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.

Ces vers, dis je, ſont déplacés. J'y vois le Poëte, & non Cléopatre poſſédée

par la haine & la vengeance. Peut-on ſupporter les images & les comparaiſons que font dans Metaſtaſe des hommes à qui la douleur ne permet pas ce langage? Si Arbace injuſtement accuſé ſe compare à un vaiſſeau qui ſans bouſſole & ſans voiles eſt prêt à faire naufrage, je ne me repréſente plus un Perſonnage rempli de ſa douleur; mais un Auteur qui s'eſt amuſé à peindre des maux qui ne l'intéreſſoient pas. Enfin le goût repouſſe dans ces ſortes d'Ouvrages ce qui porte l'empreinte du Poëte. Tout doit être marqué au ſceau du malheur qui ne peut s'élancer avec l'imagination. Si ce genre ouvre un champ moins vaſte à la Poëſie, il ne peut que l'affoiblir, & l'Ode a dû voir le nombre de ſes partiſans diminuer à meſure que ceux de ſa rivale augmentoient.

Me ſera-t-il permis de m'appuyer ſur d'autres raiſons? La Philoſophie & les connoiſſances qui en dépendent, par le crédit univerſel qu'elles ont obtenu, ont

diminué le goût qu'on avoit pour la Poëſie Lyrique. De plus, cet eſprit d'analyſe qui eſt le ſoutien de la raiſon, & en même temps la mort du ſentiment & de l'imagination, a voulu ſoumettre l'Ode à une marche meſurée, & en a arrêté l'eſſor. Cette Philoſophie a fait, ſans doute, les plus grands progrès dans notre Siécle, puiſqu'elle a répandu parmi les hommes l'eſprit d'humanité & de bienfaiſance, le goût des Arts utiles, & la haine des préjugés plus funeſtes que les vices. Elle a éclairé toutes les Sciences, ou plutôt elle a jetté un pont ſur l'abîme qui nous en ſéparoit. Mais d'une main elle traçoit de nouvelles routes à l'eſprit, & de l'autre elle poſoit des barrières à l'imagination. Je ſçais que la raiſon doit guider l'enthouſiaſme, mais ſans l'aſſervir. Elle doit lui montrer les précipices & l'abandonner à lui-même, s'il a la force de les franchir. Cette raiſon qui ne ſçauroit être trop ſévère, lorſqu'il s'agit d'obſerver, de diſcu-

ter ou d'analyſer, ne doit point porter ſa froide rigidité dans les Ouvrages d'imagination. Enfin je ne vois rien de plus oppoſé à la raiſon, que de lui laiſſer prendre des droits qu'elle ne doit point avoir, & la laiſſer prononcer abſolument ſur des choſes qu'elle blâmera, parce qu'elles ne ſont point conformes à ſon eſprit. Si notre façon de penſer dépend de nos affections, il eſt rare de bien juger. Je ne prétends donc point ſouſtraire le genre lyrique aux yeux de la Philoſophie : je ne veux que le délivrer du compas dont elle l'embarraſſe. En faiſant l'analyſe des paſſions, elle ne note pas leurs diſcours, elle ne ſoumet pas leurs tranſports à des régles fixes. Il ſeroit auſſi ridicule de l'entreprendre, que de vouloir tracer une route à une flamme dévorante qui ſe répand de tous côtés.

Je ſouhaiterois qu'un Ecrivain doué d'un eſprit juſte, d'un cœur ſenſible & d'une imagination vive, nous donnât un

Ouvrage dans lequel il marqueroit la Juriſdiction que la Philoſophie doit avoir ſur la Poëſie. Les bornes de l'une & de l'autre ſeroient preſcrites. Leurs droits ne ſeroient pas confondus. Un tel Ecrivain ne regarderoit pas comme des extravagances les grandes images, les traits hardis & les écarts qui caractériſent l'Ode. Il n'exigeroit pas d'un homme qui court agité par un puiſſant motif, la tranquillité d'un homme qui marche pour ſe promener.

Qu'on ne diſe pas que l'Ode eſt abandonnée à préſent par les mêmes raiſons qui ont plongé dans l'oubli d'autres genres qui nous avoient occupés autrefois. N'étant point fondée ſur la mode, elle n'a pu en eſſuyer les révolutions. Je ne ſuis pas ſurpris, par exemple, que l'Elégie n'ait pas joui d'une faveur conſtante. Ce genre, quand même il auroit eu de meilleurs Auteurs pour le cultiver, ne devoit pas nous plaire longtemps, parce

qu'il n'a point d'analogie avec notre caractère. Une jolie femme, ſi elle eſt triſte, ſérieuſe, indolente, ne ſera pas goûtée dans un cercle où la gaîté & la joie régnent. On louera ſes charmes, & on les plaindra de n'être pas animés par les rayons du plaiſir. Un Poëme triſte par ſa nature, & qui ne peignoit qu'un amour langoureux entremêlé de ſoupirs & de ſermens d'une tendreſſe conſtante, quoique malheureuſe, pouvoit-il intéreſſer une Nation vive, peu fidéle dans ſes amours, & qui ne croit pas que les épines de la roſe ajoutent au plaiſir de la cueillir?

La façon de penſer, diverſe chez tous les Peuples, varie nos jugemens ſur les ouvrages & même ſur les vertus. Le Théâtre eſt ſurtout un miroir où ces différences s'apperçoivent. Ce qui feroit ſenſation dans un pays manque ſon effet dans un autre. Je n'ai point vu applaudir dans le Jaloux déſabuſé, la Scène où Clélie repouſſe l'amour d'Eraſte, lui im-

poſe ſilence, & fait l'éloge de la fidélité qu'une femme doit à ſon mari. La raiſon en eſt dans l'eſprit du François qui regarde comme une ſimple galanterie l'infidélité faite au devoir conjugal. Si les idées de la vertu varient chez les Nations, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des genres de Littérature, qui, comme certaines plantes, ſe plaiſent plus ſous un ciel que ſous un autre. L'Elégie eſt donc tombée parmi nous, parce qu'elle n'étoit pas d'accord avec nos mœurs, ainſi que nos anciens Romans qui ont ſubi le même deſtin; ou bien l'amour a changé; & n'étant plus auſſi tendre & auſſi délicat, il a fallu le préſenter ſous les traits du deſir & de la liberté. Mais l'Ode ne pouvant dépendre de ces idées mobiles, n'a encouru ſa diſgrace que par les raiſons que j'ai apportées; le fond de notre caractère n'a point changé, & elle lui convient eſſentiellement. La mode, ce tyran des Arts, lui a porté les plus rudes

coups. Son caprice impérieux met un genre en faveur, & auſſitôt les Auteurs s'y livrent, les talens lui ſont ſacrifiés, les plus beaux genres ſont abandonnés; & tel qui auroit pu moiſſonner des lauriers dans une carrière grande & périlleuſe, s'amuſe à cueillir quelques fleurs dans un parterre. Ainſi la fureur qu'on a eue pour les portraits a nui à la partie ſublime de la Peinture, je veux dire l'Hiſtoire. Il ne s'enſuit pas de là que nous n'ayons point de talent pour les grands tableaux, & que nous ne ſoyons pas faits pour en admirer le mérite. La mode qui peut influer ſur la façon de penſer, ne peut rien ſur celle de ſentir; elle ne peut faire que l'Ode ne ſoit point conforme au caractère du François. Il lui eſt facile d'en parcourir tous les tons par l'harmonie & la richeſſe de ſa Langue. Les reproches qu'on lui fait d'être indigente, n'ont pu être imaginés que par les premiers Traducteurs. Ces eſprits lents,

étonnés de ne pas trouver avec le temps les expreſſions pittoreſques qui ſont le fruit du moment, n'ont pas manqué de rejetter ſur la Langue la ſtérilité qu'ils n'appercevoient pas en eux, parce que l'orgueil des Traducteurs eſt encore au-deſſus de celui des Auteurs. Il réſulte de tout ce que j'ai dit que l'Ode ne devroit pas être négligée par le François qui l'emporte ſur les autres Nations dans le talent qu'il a pour ce genre de Poëſie.

Il eſt certain que le climat influe ſur l'imagination, & qu'il eſt, pour ainſi dire, un thermomètre qui indique les degrés des talens; & le François reçoit les rayons d'un Soleil favorable qui le pénétre de la chaleur néceſſaire à l'Ode. Placé ſous un Ciel ni trop chaud ni trop froid, il n'enfantera point ces images orientales, qui diſent plus qu'on ne doit dire; il ne ſera point agité d'un délire forcené qui eſt la fiévre de l'imagination. Il ne donnera pas non plus dans les détails minu-

cieux ; reſſource des eſprits glacés qui peignent les plus petites choſes, parce qu'ils ne peuvent rien peindre d'une grande manière. Enfin la vivacité, l'impétuoſité ſont eſſentielles à l'Ode. Ces deux qualités entrent dans le caractère du François. Son amour pour les plaiſirs qui annonce des fibres délicates, une ame ſenſible, ouverte aux différentes impreſſions, appuye encore mon ſentiment. Je dirai avec l'Auteur de l'Eſprit des Loix, que, *comme on diſtingue les climats par les degrés de latitude, on pourroit les diſtinguer pour ainſi dire, par les degrés de ſenſibilité.* L'ardeur pour les plaiſirs ſuppoſe une imagination vive, & cette puiſſance motrice qui donne du reſſort à ceux-ci, en eſt animée & embellie à ſon tour. Les Ouvrages qui réuniſſent le goût & le génie ont été produits dans des Siécles où le plaiſir régnoit. Si je voulois auſſi faire dépendre notre talent pour la Poëſie Lyrique de pluſieurs autres cau-

ſes, je ne ſerois point dans l'embarras. Il eſt du moins certain que ces cauſes agiſſent fortement ſur l'ame. Le François entouré de monumens qui portent les marques de la magnificence & de la grandeur ne peut que s'exciter & s'élever à l'aſpect de ces merveilles. Il les voit, il n'eſt plus le même, un eſprit divin s'empare de lui, & l'enthouſiaſme renfermé dans ſon ame, s'efforce d'en ſortir avec la rapidité d'une liqueur, qui s'élance d'un vaſe où elle étoit preſſée. L'action de ces cauſes ſur nous-mêmes eſt immédiate & certaine, & je penſe qu'un Poëte qui écrit dans la Province, aura une Poëſie moins noble, moins nourrie d'images que celui qui écrit dans la Capitale, puiſque celui-ci eſt continuellement frappé par de grands objets, qui ſont comme autant d'inſtrumens qui donnent le ton à ſon imagination. Si on me dit qu'il y a des pays, comme l'Italie, où ces cauſes doivent avoir le même effet, je répondrai qu'ils

n'ont point, comme nous, ce goût qui concourt à la perfection de l'enſemble, ce goût ſans lequel le génie n'enfante que des monſtres. Que notre Poëſie ne tient-elle au Gouvernement? Ce ſeroit un motif qui la feroit valoir encore davantage. Quelle vigueur ne prendroit-elle pas dans les reſſorts qui font mouvoir le timon de l'Etat. Elle pourroit s'élever juſqu'à celle des Anciens. Malgré cela, on convient que leurs Poëtes Lyriques ne ſont point ſupérieurs aux nôtres. Pindare & Horace voyent Malherbe & Rouſſeau aſſociés à leur gloire. Si on paſſe cette propoſition, ne doit-on pas avouer que nous remportons la palme ſur les Nations modernes, puiſqu'elles n'ont rien à oppoſer de comparable aux deux Poëtes que je viens de nommer.

En effet, ſeroit-ce les Anglois qui nous diſputeroient la victoire? Les plus belles Odes qu'ils pourroient citer ſont celles de Dryden ſur Ste Cécile, celle de Pope

ſur le même Sujet. Dans celle du premier Timothée régnant ſur l'ame d'Alexandre, & lui inſpirant à ſon gré des affections oppoſées, eſt d'une beauté bien lyrique : auſſi cette Ode eſt-elle au-deſſus de celle de Pope, pleine, à ce que diſent les Anglois, d'une harmonie imitative. En général nos voiſins n'ont pas fait paſſer dans leurs Odes la fierté de leur caractère. Ils parlent à l'eſprit, lorſqu'il devroit enflammer l'imagination ; ils mettent de la profondeur, où il faudroit des images.

Les Allemands ſi connus à préſent dans la République des Lettres, peuvent placer, s'ils veulent leur Klopſtotk à côté de Milton : mais ils n'ont rien de meilleur à nous oppoſer dans le genre lyrique que les Odes de M. Haller. Celle ſur les Alpes eſt remplie de grandes beautés & de petits détails. N'eſt-on pas bleſſé de voir une nomenclature de plantes, des procédés œconomiques ſur la façon de

préparer le lait, de le former en fromage dans un cercle de bois? Enfin cette Ode eſt-elle aſſez animée, & n'eſt-elle pas trop longue? On ne peut refuſer des éloges à l'Ode ſur l'éternité du même Auteur. Je ſçais que pluſieurs Auteurs Allemands ſe ſont encore exercés dans ce genre. Mais en rendant juſtice à leurs beautés, je ne puis diſſimuler leurs défauts. Jaloux de peindre la nature dans ſon berceau, ils ne mettent pas aſſez de choix dans les nuances qu'ils ſaiſiſſent; ils manquent de force, parce qu'ils détaillent trop. Ils croyent être riches, parce qu'ils parent la même idée de différentes couleurs. Ils s'efforcent pour étaler des ornemens, ſemblables à ces bourgeoiſes qui croyent briller, en ſe chargeant dans un jour de fête de tout l'attirail de leur parure. Qu'on ne diſe point que l'ignorance de leur Langue m'empêche de les bien juger. Cela peut être vrai pour les ouvrages d'agrémens dont le coloris

national fait le principal mérite. Mais les choſes fortes, les grandes idées perdent peu dans une Traduction, étant fondées ſur le ſentiment qui eſt de tous les Pays. Un morceau vraiment éloquent l'eſt encore, quoique traduit platement. Les endroits ſublimes d'Homère nous enlévent dans la Traduction de Madame Dacier. Enfin ſi la beauté eſt indépendante de l'art qui veut la parer, elle doit plaire toujours, quelque habit qu'elle prenne. L'Italie qui auroit dû élever le genre dont je parle, à ce ton de grandeur qui lui eſt propre, n'a preſque produit que des Stances. Elle a vu ſes Auteurs ſe traîner ſur les pas de Pétrarque, l'Ode n'étoit qu'une froide copie de ſes Sonnets. Il fut un modéle révéré à un tel point, qu'on n'oſoit ſe ſervir que des expreſſions & des images qu'il employoit. Ainſi a-t-on vu longtemps les modernes Latiniſtes croire atteindre à l'éloquence de Cicéron en copiant ſes mots & abus

dont Eraſme dans ſon Ciceronianus fit ſi bien ſentir le ridicule. Enfin l'Amant de Laure donna des loix qu'on ſuivit ſervilement. On n'eût oſé chanter l'amour autrement que lui. Que pouvoit-on attendre de ces hommes fanatiques admirateurs d'un Poëte ingénieux, mais ſans verve, qui peint un amour fade, & jamais les tranſports de la paſſion. Le ſeul Chiabrera dédaigna la foule, prit l'eſſor de l'Aigle, & alla s'aſſeoir à côté de la foudre. Ce Poëte que M. l'Abbé Arnaud nous a ſi bien fait connoître dans le Journal étranger, étoit capable de ſoutenir un vol hardi. Rien de plus animé que ſon Ode à un Prince de la Maiſon de Lorraine. Avec quelle force il peint les Titans renverſés ſur la pouſſière. Apollon volant ſur le Parnaſſe, ordonnant aux Muſes qui danſent autour de lui, de prendre leur lyre, de célébrer les triomphes des Mortels, tandis qu'il va chanter lui-même la gloire de Jupiter. Son Ode à Jean

de Medicis où il célébre les premiers exploits de ſon héros, celle au grand Duc Ferdinand Second offrent une exubérance d'images. Mais malgré les éloges dont il a été comblé, on peut dire que ſes ouvrages lyriques ſont infectés d'un mauvais goût; on n'y trouve guères la force & la grace réunies; il n'a pas cette marche que le ſeul Rouſſeau a ſi bien connue. Enfin il a la grandeur de Michel-Ange, & quelquefois ſon giganteſque. C'eſt un Aſtre qui jette une vive lumière à travers les brouillards qui en affoibliſſent l'éclat.

Mais quand toutes les Odes que j'ai citées ſeroient admirables, peuvent-elles par leur nombre & par leurs beautés balancer la réputation que Malherbe & Rouſſeau ſe ſont faite. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que de tous les Peuples qui cultivent les Lettres, le François a le plus de talent pour la Poëſie lyrique? Ne doit-on pas après cela conclure qu'il

à tort de la négliger. J'aurois pu encore, pour mieux établir la ſupériorité de ma Nation, nommer quelques Auteurs vivans qui ſe ſont diſtingués dans cette partie.

Mais en louant le talent du François, je ſouhaiterois qu'il étendît la carrière de l'Ode & qu'il l'appliquât à des Sujets politiques & philoſophiques. On me répondra peut-être que ces Sujets ne fourniſſent pas une ſi grande moiſſon d'images. Le Poëte riſqueroit de nous réfroidir, parce qu'il ne ſeroit point échauffé lui-même. Une imagination vive répand la chaleur ſur tous ces objets; il n'eſt point de Sujet qui ne prête quelque côté à la Poëſie, & dans les momens où il s'y refuſeroit, l'Auteur l'animeroit ou par des mouvemens, ou par un épiſode, qui bien amené pourroit communiquer un plus grand intérêt & donner à l'Ode un ton dramatique qui lui convient. Alors la Philoſophie ſeroit ſœur de la Poëſie, & leur union bien entendue rendroit les vé-

ritésp lus utiles : qu'on ne s'imagine point que le talent de peindre perdroit à cet accord. L'eſprit philoſophique de Fontenelle & de la Mothe pouvoit exclure la Poëſie ; celui de Pope l'aimoit & l'appelloit à ſon ſecours. Je voudrois ſurtout que l'Ode embraſſant la politique s'étendît ſur les différentes branches de l'Agriculture & du Commerce. Combien ces objets nous intéreſſeroient & s'agrandiroient lorſque le ton de l'inſpiration nous en perſuaderoit les avantages. Tantôt ce ſeroit l'établiſſement d'une Manufacture qui feroit couler chez nous l'or de l'Etranger ; tantôt ce ſeroit l'utilité d'un projet qui en augmentant les finances de l'Etat, répandroit plus d'aiſance ſur la partie de l'humanité la plus ſouffrante & la plus utile. L'enthouſiaſme, l'ame des grandes actions ſe communiqueroit à la Nation, exciteroit les Sujets & ſerviroit à ſa gloire. Tous les héros & les hommes illuſtres ont été poſſédés de cet ef-

prit. Le grand Condé avoit l'enthouſiaſme de Pindare, & Colbert celui d'Horace. Enfin, parlez aux Mortels avec feu; faites-leur entendre les accens d'un homme inſpiré, & vous êtes ſûr de les entraîner à votre gré. Mais que dans tous vos mouvemens, la Philoſophie vous éclaire & vous guide.

Je ne puis m'empêcher de m'écrier ici contre le reproche fait à Rouſſeau de manquer de Philoſophie. Il n'en cite pas ſouvent le mot, mais il en a l'eſprit. Il eſt bien éloigné ſans doute de cette Philoſophie qui ne ſaiſiſſant que des nuances fines & imperceptibles, ne ſuppoſe que la ſagacité & la froideur. Preſque toutes ſes Odes, ſurtout celle à la Fare, & celle à la Fortune, ſont pleines de Philoſophie, ſans en avoir l'appareil. Je dirai même qu'elle régne plus dans ſes Odes que dans celles de la Mothe qui ſemble l'afficher. Si l'on ſoutient que celui-ci eſt plus Philoſophe, parce qu'il a une méthode didactique, j'aimerois autant qu'on prétendît que la ſa-

çon de procéder par ſyllogiſme, eſt la plus philoſophique. Refuſera-t-on le titre de Philoſophe à Platon, parce qu'il a employé un ſtyle poétique, & qu'il ne raiſonne point en forme concluante. On ne peut pas dire non plus que Rouſſeau n'eſt pas ſenſible. Je pourrois citer pluſieurs Odes où le ſentiment eſt peint avec une éloquence touchante. Celle à Philomèle, le Cantique d'Ezéchias, & pluſieurs de ſes Cantates viendroient à mon ſecours. Cette partie ne domine chez lui à la vérité que parce que la plupart des Sujets qu'il a traités n'en étoient pas ſuſceptibles : ainſi Corneille occupé de grands intérêts ne paroît pas auſſi tendre que Racine qui a ſacrifié à l'Amour. Mais parce qu'il n'eſt pas ſi ſouvent tendre, faut-il conclurre qu'il ne l'eſt pas ? Faut-il fermer les yeux ſur Polyeucte, où la tendreſſe & la délicateſſe de l'Amour ſont ſi bien peintes ? Faut-il oublier Othon même où cette paſſion produit de ſi belles

choſes dans Plautine & ſon Amant. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver que Corneille eſt plus tendre que ſon rival, qui eſt ſouvent plus galant qu'amoureux. Le premier a regardé la Tragédie ſous un point de vue qui devoit le porter au grand. Rouſſeau a de même enviſagé l'Ode ſous un aſpect qui l'engageoit à ſacrifier aux images. D'ailleurs peut-on avoir une imagination ardente ſans être ſenſible ? Le cœur n'eſt-il pas le foyer où elle s'enflamme le plus ? En général le ſentiment, n'eſt-il pas un peu aux dépens de la Poëſie, & la Poëſie n'eſt-elle pas aux dépens du ſentiment ? Or Rouſſeau qui vouloit écrire en Poëte & en Verſificateur exact, n'a pas trop recherché ce mérite qui eſt plus celui du Sujet que de l'Ode, mérite ſouvent dû à l'incorrection, & qui ne brille qu'à ce titre dans les Odes de Chaulieu où l'Art l'auroit ſans doute affoibli.

Au moins avouera-t-on que notre

Poëte n'eſt pas à cet égard inférieur à la Mothe qui n'a jamais produit une ſtrophe paſſionnée ; mais ce qui eſt ridicule dans celui-ci, c'eſt que ſes Odes raiſonnées annoncent ſouvent un enthouſiaſme qui, toujours factice, ne s'exprime qu'avec une emphaſe qui ne dit rien, ſinon qu'il avoit des tranſports médités. Cependant à force d'art, il a perſuadé à ſes partiſans qu'il avoit du génie : il répéte les mots de délire & d'ivreſſe pour faire croire qu'il étoit agité d'une fureur ſacrée. Il reſſemble à ces faux braves qui menacent de leurs épées & ne parlent que ſang & carnage, pour inſpirer l'idée d'une valeur qu'ils n'ont pas.

Eſt-il poſſible, malgré cela, qu'il ſe ſoit trouvé des Ecrivains qui comme Raymond de Saint Marc n'ayent pas rougi de placer Rouſſeau au-deſſous de la Mothe. Raymond de Saint Marc, eſprit ſubtil & froid, devoit naturellement préférer ce dernier. Mais pour juſtifier ſa pré-

férence, il ne manque pas de prêter à Rouſſeau le défaut de ſon rival, c'eſt-à-dire une marche trop didactique. Comment ce reproche & ceux dont j'ai parlé plus haut, ont-ils pu être renouvellés par M. Marmontel ? Comment un homme de beaucoup d'eſprit & Poëte n'a-t-il pas ſenti le contraire ? Rien n'étoit plus oppoſé au génie de Rouſſeau qu'une pareille marche : il lui étoit auſſi impoſſible de l'avoir, qu'il le ſeroit à un homme tranſporté d'une colère violente de parler en termes meſurés. *Auſſi je ne vois, je n'éprouve* chez lui que les fougues d'un délire qu'il a ſçu mieux diriger qu'aucun Poëte. M. Marmontel qui prétend que *ſon génie étoit dans ſon imagination*, le lave par là du reproche qu'il lui fait d'être didactique ; car la Mothe ne l'eſt que parce qu'il manque du feu de l'imagination. Il le juſtifie enſuite du reproche qu'il lui fait de n'être pas ſenſible, puiſqu'il dit lui-même dans ſon Article ſur

l'Elégie que les Poëtes Elégiaques puisent leurs couleurs dans leur imagination; & qu'ils sont plus tendres & plus sensibles à proportion qu'ils s'échauffent davantage l'imagination. Si cette qualité est la source du sentiment, peut-on dire que Rousseau n'en a pas? Enfin l'accusera-t-on d'avoir une marche didactique, parce qu'il fait naître du sein de l'enthousiasme des réflexions morales, & qu'il débite alors des leçons aux Peuples & aux Rois. Dans ce cas, il faut faire le procès à Pindare. Dans son Ode sur l'harmonie, dans la seconde des Olympiques, il se répand en réflexions sur l'envie, sur la nécessité où sont les Rois de faire le bien, & d'éviter les flatteurs, sur les malheurs & les richesses. Or qui accusera jamais Pindare d'être didactique? Rousseau n'est pas si véhément, lorsqu'il instruit: mais ce n'est qu'une tranquillité momentanée qui n'est point froide. Il est simple qu'il n'ait pas alors un ton si haut. C'est Triptolême

qui deſcend de ſon char pour enſeigner aux hommes des vérités ſalutaires. Citera-t-on après tout une Ode où cette route compaſſée ſe faſſe appercevoir d'un bout à l'autre ? J'avouerai toutefois que Rouſſeau ſéduit par la réputation des Odes de la Mothe a produit quelques ſtrophes dans le goût de ce dernier. Il a fait un inſtant violence à ſon génie & à ſon goût, pour plaire apparemment à un certain Public qui ſembloit diviniſer la Mothe. Mais je le répéte, il n'a aucune Ode entierement analogue à cette marche qu'on lui reproche. Parce qu'il a huit ou dix ſtrophes infectées de ce vice, faut-il conclurre qu'il eſt didactique ; parce que Boſſuet n'eſt pas toujours grand, faut-il dire qu'il eſt plat ?

M. Marmontel qu'on ne peut contredire qu'avec les égards dûs à ſes talens, dit encore en parlant de Rouſſeau : il eſt celui des modernes qui a le mieux pris le *ton* de l'Ode, ſurtout lorſque David

le lui a donné. Ces dernieres paroles diminuent l'idée qu'on a des autres Poëmes lyriques de notre immortel Auteur. Quand même il n'auroit pas fait ſes Cantiques, il n'en ſeroit pas moins le maître de la lyre. Pour moi je l'admire plus dans ſes Odes profanes que dans les ſacrées qui ne ſont que des Stances nobles & touchantes ſur Dieu & ſes attributs. Les premieres m'offrent des mouvemens plus variés & ſurtout un beau plan, le premier mobile de l'imagination. Les dernières ne ſont que les effuſions d'un cœur qui exprime ſes ſentimens. Les unes ſont de grands tableaux, & les autres n'en ſont que des parties. C'eſt préciſément parce qu'alors il ne doit qu'à lui ſeul ſa force & ſa grandeur. Le génie ne déploye jamais mieux ſa vigueur que lorſqu'il marche ſans appui. Enfin que l'on compare ſa plus belle Ode ſacrée avec celle ſur l'armement des Turcs, & ma propoſition ſera démontrée. Au reſte dans tous ſes

ouvrages il prend le ton de la plus haute Poëſie : il peut toujours dire avec Sénéque : *Sacer nobis ineſt Deus.*

Il eſt des choſes auſquelles nous donnons la préférence ſur d'autres, ſans trop examiner le motif qui nous y détermine. L'attention qu'on a de mettre les Odes ſacrées entre les mains des enfans qui les apprennent par cœur, notre reſpect pour Dieu & ſon culte qu'elles célébrent, ont contribué ſans doute à les placer au-deſſus des autres. Quel motif encore a fait regarder l'*Ode à la Fortune* comme la plus belle, ſinon à l'eſprit d'humanité qui y régne ? Elle nous peint avec les couleurs les plus odieuſes les Conquérans, c'eſt-à-dire, les Auteurs de nos miſéres, & nous l'aimons comme une piéce faite en notre faveur. Mais ce Poëme eſt-il le plus beau de ceux de Rouſſeau ? Je ne le penſe pas ; & il y a plus de génie dans pluſieurs Odes du même Auteur. Et c'eſt à ce cachet qu'on doit reconnoître le plus grand mé-

rite. Je ne pouvois guères parler de l'Ode, & de l'oubli auquel on l'a condamnée depuis quelque temps, ſans dire que le François avoit un talent décidé pour ce genre. Ce fil devoit naturellement me conduire juſqu'à Rouſſeau celui qui a le mieux manié la lyre, & en a tiré les ſons les plus mâles & les plus harmonieux. J'avoue que je ſuis plein d'eſtime pour lui, & qu'elle m'a forcé à le juſtifier. Je n'ai pourtant point la prévention aveugle d'un Amant. Si Rouſſeau a des défauts, comme je le crois, il faut les relever, mais après avoir rendu juſtice à ſon talent. Les taches des Auteurs illuſtres ne doivent être nommées qu'après leurs beautés. Enfin ſi le Poëte que je défends s'aſſoupit quelquefois, c'eſt du ſommeil d'Homère. C'eſt Apollon qui deſcend du Parnaſſe, & ſe repoſe au pied du mont ſacré.

ODES NOUVELLES

LIVRE PREMIER.

L'ENTHOUSIASME.

ODE I.

ANIMÉ d'une noble audace,
Je cede à mes tranports brûlans;
La route que la raiſon trace
Fut toujours l'écueil des talens.
Souveraine de l'harmonie,
Ivreſſe, mere du génie,
Épuiſe ſur moi ta fureur,
Quel accès violent m'agite?
Il m'embraſe, un Démon l'excite:
Tous mes ſens ont frémi d'horreur.

AINSI s'élance la Bacchante,
Le Thyrſe en main, les yeux troublés;
Le Cythéron qu'elle épouvante
S'ébranle à ſes cris redoublés:

Ainſi dans les fêtes célèbres
Où, ſous le voile des ténèbres,
Cérès inſpiroit les mortels ;
Effrayés du bruit du tonnerre,
Et des tremblemens de la terre ;
Ils tomboient aux pieds des autels.

❀

Tu fis les Dieux, ſacré délire ;
Les murs s'élèvent à tes ſons ;
Tu fais de l'Enfer qui t'admire
Treſſaillir les cachots profonds ;
De Mars tu ſouffles les allarmes,
Alexandre court, vole aux armes ;
Le courage, c'eſt ta chaleur.
Sparte dans ſes revers ſommeille ;
Quel chant * la frappe ? elle s'éveille ;
Tout ſuccombe ſous ſa valeur.

❀

Rival de l'Auteur qui fit naître
Le monde du ſein du cahos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos.
Des tombeaux tu perces l'abîme
La cendre éteinte ſe ranime,

* *Tyrthée.*

Les obſtacles te ſont des jeux.
Quand tu t'échappes, c'eſt ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre
Dans l'inſtant qu'il vomit ſes feux.

❀

C'EST dans les flots de cette ivreſſe
Qu'Homere trempe ſes pinceaux;
C'eſt, quand cette fureur le preſſe,
Qu'il enfante ſes grands tableaux.
Ici, quel bruit! les Cieux s'écroulent;
Sur ma tête les vagues roulent;
La nuit règne avec le trépas.
Là, Mars fait fumer de carnage
Les champs, conſternés du ravage
Des fléaux courans ſur ſes pas.

❀

SOINS aſſidus, lente culture;
Que pouvez-vous ſans ces tranſports?
Les ſimples jeux de la nature
De l'art ſurpaſſent les efforts.
La gloire n'a qu'un foible empire;
Ceux que l'enthouſiaſme inſpire,
En Dieux ſe trouvent transformés;
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent;
Mortels, ces traits qui vous étonnent
Partent de leurs cœurs enflammés.

DIEU, d'un ſouffle de ſa puiſſance
Avoit créé les élémens ;
Des Cieux tremblans à ſa préſence,
Il dirigeoit les mouvemens.
D'un vaſte océan de lumière
Sa main inonda la carrière
Des mondes flottans à ſon gré ;
Et, par ce ſpectacle ſenſible,
Il s'annonce, il paroît viſible
A l'œil de ſa gloire entouré.

❀

DU devoir exempt de contrainte
Les mortels goûtoient les plaiſirs :
Ils ne reſſentoient point l'atteinte
Des beſoins nés de nos deſirs.
Bonheur de l'eſprit, doux menſonge ;
Alors vous n'étiez point un ſonge :
Que manquoit-il donc à leurs vœux ?
Talens fertiles en prodiges,
Le jour, qu'enfantent vos preſtiges,
Ne brilloit point encor pour eux.

❀

ENFIN ſur le trône du monde
Minerve veut placer les arts.
Les ombres d'une nuit profonde

Vont diſparoître à leurs regards.
Mais, dit-elle, ô raiſon bornée,
Dans tes entraves enchaînée,
Qu'es-tu capable de tenter?
Qu'au feu du ciel tu ſois unie;
C'eſt à la flâme du génie
Qu'appartient le droit d'inventer.

❀

TERRE, éveille-toi; la Déeſſe
Vient éclairer tous les humains:
La gloire à la ſuivre s'empreſſe;
Tenant des lauriers dans ſes mains.
Du Soleil les Courſiers s'arrêtent;
Les heures en riant s'apprêtent
A ſemer de roſes ſon cours.
Sur les aîles des vents portée,
Elle deſcend chez Prométhée,
Qu'elle embraſe par ce diſcours.

❀

VIENS donner une ame nouvelle
Aux mortels à l'erreur ſoumis;
Du feu du ciel qu'une étincelle
Pénètre leurs ſens endormis.
Viens; la gloire ſuit le courage;
Déjà je vois à ton ouvrage

Applaudir le monde animé.
Quels temples on va te conſtruire !
Faire penſer l'homme, l'inſtruire,
C'eſt plus que de l'avoir formé.

❀

Emporté d'un eſſor rapide,
Promethée atteint le ſéjour
Où le Roi des ſaiſons préſide
Aux mois qui compoſent ſa cour :
Il ravit la flâme divine,
Brillante & féconde origine
De tant de prodiges divers :
Tout s'embellit dans la nature ;
Des arts la magique impoſture
Fait éclore un autre Univers.

❀

Au ciſeau le marbre flexible
Du Ciel fait deſcendre les Dieux ;
L'art ſur une toile ſenſible
Rapproche les tems & les lieux.
Ouvrages vainqueurs de l'envie,
Ce feu vous a donné la vie ;
Il forma vos traits les plus beaux :
Ainſi, du Soleil l'influence
Produit par ſa vive puiſſance,
Le plus précieux des métaux.

QUELS transports, Rameau, fais-tu naître !
Que tes accords ſont raviſſans !
Ton talent qui commande en Maître
Par des ſons peint tout à mes ſens.
Tantôt l'enfer s'ouvre, & des ombres
J'entends gémir les antres ſombres,
La douleur s'agite & rugit :
Tantôt tu fais tonner l'orage,
Et l'Onde, écumante de rage,
Frappe en grondant l'air qui mugit.

MAIS quoi ! la ſévère Uranie
Soumet le délire au compas ;
Les yeux abattus, Polymnie
Meſure, en marchant, tous ſes pas !
Tranſports de Pindare & d'Horace,
Faut-il donc que l'art vous remplace ?
D'un torrent force-t-on les eaux ?
Les chênes, voiſins du tonnerre
Aux ſoins qui cultivent la terre
Doivent-ils leurs pompeux rameaux ?

LA nature dans ſes miracles
Renverſe l'ordre de ſes loix ;
Lorſqu'Apollon rend ſes Oracles,

Regle-t-il les ſons de ſa voix ?
Eſprit divin, fureur ſacrée,
Ah ! ſi dans mon ame inſpirée,
J'éprouvois vos accès fougueux,
Je peindrois LOUIS, ſes merveilles,
Si les Rois méritent nos veilles,
C'eſt quand les peuples ſont heureux.

PARMI les plaiſirs, l'abondance
Sur nous ouvriroit ſes canaux ;
Soumis aux deſtins de la France,
Le tems lui céderoit ſa faulx.
Le Louvre reprendroit ſa gloire ;
Sur des bords chéris, la victoire
Eléveroit un temple à Mars.
Les Ligues ſeroient étouffées,
Aſſiſe au milieu des trophées,
La paix couronneroit les Arts.

D'où naît l'ardeur qui me tranſporte ?
Vais-je donc braver les éclairs ?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vaſtes plaines des airs ;
Sous mes pieds les Mers diſparoiſſent :
Les fronts des montagnes s'abaiſſent ;

La terre ſe cache à mes yeux.
Entouré des vents, des orages;
Sur un char je fends les nuages,
Et déjà je ſuis dans les cieux.

Je vois un Dieu dont la couronne
Brille des plus vives couleurs;
Le chœur des Muſes l'environne,
Les Graces le parent de fleurs.
Toute la Nature en ſilence,
Prête l'oreille à la cadence
De ſes accens mélodieux;
A ces accords, à leur empire,
Rouſſeau, je reconnois ta lyre,
C'eſt à toi de chanter les Dieux.

LA POPULATION.

ODE II.

Je parcours ma Patrie & ſa vaſte étendue,
De la ſtérilité dans ſon ſein deſcendue,
Tout me trace les maux ;
Sa force diminue, & ſa ſplendeur s'efface,
Près de quelques berceaux, que le trépas menace,
J'apperçois cent tombeaux.

❀

Dans ces tems où grondoient nos diſcordes civiles,
Dans ce ſiécle de deuil, nos Campagnes, nos Villes
Comptoient plus d'habitans.
Cette terre féconde, au milieu des ravages,
S'animoit ſous un Dieu, qui, malgré les orages,
En échauffoit les flancs.

❀

La France, cependant alors moins affermie,
N'avoit pas étendu, ſur ſa force endormie,
L'empire de nos Rois.
Vous n'aviez pas encor fléchi ſous la victoire,

Vous, immenſes pays, que les mains de la Gloire
Ont ſoumis à nos loix.

❀

Le luxe plus cruel que la guerre & la peſte,
N'avoit pas infecté de ſon ſouffle funeſte
Les mœurs de nos ayeux.
Attachés à l'Hymen, jaloux de ſes délices,
Ils n'auroient pas oſé profaner par des vices
Le plus ſacré des nœuds,

❀

D'un divorce poli les adroites maximes,
N'avoient pas étouffé du plus affreux des crimes,
La honte & les remords.
Leurs plaiſirs s'uniſſoient à des vertus ſévères:
Par des enfans nombreux, fiers d'imiter leurs peres,
Ils comptoient leurs tréſors.

❀

Sitôt que de l'amour les éloquentes flammes
Leur faiſoient éprouver le beſoin de leurs ames
Par des tranſports nouveaux.
Ils couroient à l'autel conſacrer leur tendreſſe,
Et l'Hymen amoureux, aux yeux d'une maîtreſſe,
Allumoit ſes flambeaux.

❀

Mais l'Hymen avili n'eſt qu'un Dieu mercenaire
L'épouſe la plus riche eſt celle qui doit plaire ;
L'or ſeul peut nous charmer.
Des peres inhumains maximes tyranniques !
Quoi ! vous oſez ſoumettre à des calculs iniques
Le doux plaiſir d'aimer !

Quelle poſtérité ne doit-on pas attendre
De deux Epoux unis par le nœud le plus tendre
Du cœur & de l'eſprit ?
La plante qui s'élève en rameau floriſſante,
Tient ſa fertilité de la vertu puiſſante
Du ſol qu'elle chérit.

Ah ! c'eſt l'Amour lui ſeul qui doit peupler le monde ;
Il eſt le créateur des Etres qu'il féconde,
De ſon ſouffle brûlant.
Les enfans de l'Amour ſont beaux & pleins de force,
Ceux qu'il n'a point formés n'ont qu'une foible écorce
Qui couvre un corps tremblant.

Quoi ! l'amour conjugal n'eſt-il donc plus qu'un crime ?

On rougit de ſes feux ; ſous l'erreur qui l'opprime,
Il gémit abbattu.
Infame préjugé, qui parmi nous circule,
Faut-il que la vertu ſe change en ridicule
Et le vice en vertu ?

Jouet d'un vil deſir que le caprice augmente ;
Ce mortel que chérit une Epouſe charmante,
Mépriſe ſes appas,
Et, payant des plaiſirs où la honte le guide,
Court dans les bras trompeurs d'une Laïs perfide
Acheter le trépas.

Viens donc voir, malheureux ! ton épouſe éplorée,
Entends-tu les ſoupirs d'une ame déchirée,
Qui reclame ta foi ?
Elle te dit : Cruel ! viens eſſuyer mes larmes,
Déjà mon déſeſpoir auroit flétri mes charmes,
S'ils n'étoient pas à toi.

Vous êtes plus cruels, vous, époux inutiles ;
Qui, contens d'un ſeul fils oſez être ſtériles,
Jaloux de l'enrichir.
Vous qui, préoccupés de ſa grandeur future ;
Dans vos embraſſemens, arrêtez la Nature,
Et trompez ſon deſir.

Mais ce fils qui devoit, comblant votre espérance
Peut-être soutenir un nom cher à la France,
Disparoît à vos yeux.
Le trépas vous l'enlève, & détruit votre ouvrage,
Quand les rides du tems, ou le libertinage,
Ont épuisé vos feux.

❀

Ainsi punit le Ciel, peres inexorables,
Qui traînant à l'autel des enfans déplorables,
Précipitez leur sort.
D'un zéle intéressé fanatiques Apôtres,
Qui, pour le bien d'un seul, osez frapper les autres
Du glaive de la mort.

❀

A quoi servent encor ces veuves imprudentes,
Qui, souvent d'un amant maîtresses dépendantes,
Prônent la liberté?
Et ces Atis unis à de vieilles Cibèles,
Qui, sans porter des fruits, veulent fixer pour elles
Les ardeurs de l'Eté?

❀

O loix! de nos abus arrêtez les exemples;
Diminuez enfin le nombre de ces Temples
Aux Muses élevés;
Lieux qui de la molesse asyles favorables,

Immolent au repos des sujets innombrables
A nos champs enlevés.

❀

Sur tous les Citoyens répandant l'opulence,
Etablissez entre eux cette juste balance,
Sûr appui des Etats.
Entretenir, fixer l'abondance publique,
C'est, suivant les calculs, fruits de la politique,
Multiplier les bras.

❀

Loix saintes, sous vos coups que la licence expire!
C'est à l'ombre des mœurs que s'étendra l'empire
De l'Hymen respecté.
Ah! réformez aussi ces droits qui, trop sévères,
Enrichissent l'aîné pour étouffer ses frères
Et leur postérité.

❀

Si l'Hymen délaissé languit dans l'esclavage,
De son cruel tyran, du luxe qui l'outrage,
Repoussez les affronts.
Faites aimer par-tout sa puissance affermie,
Et que le célibat soit comme une infamie
Empreinte sur nos fronts.

Nous verrons ces mortels qui vivent pour eux-
mêmes,
De leur indifférence abjurer les syſtèmes,
Qu'un faux orgueil chérit;
Frivoles Citoyens que leurs jours dèshonorent,
Arbres infructueux, & qui pourtant dévorent
Le ſol qui les nourrit.

L'agriculture alors épanchant ſes largeſſes,
Reprendroit ſa vigueur, pour combler de richeſſes
Ses Sujets triomphans.
Renais de tes débris, Souveraine du monde,
Sois l'appui de la France & la mère féconde
D'innombrables enfans.

Hélas! tu crains pour eux le joug de la misère;
A l'aſpect de leurs maux, une douleur amère
A deſſéché ton flanc.
Pouvois-tu voir l'orgueil, les accablant d'injures,
Se plonger furieux dans leurs larges bleſſures,
Pour mieux puiſer leur ſang?

O Laboureurs! qu'inſulte une grandeur cruelle,
Par d'utiles travaux vous méritez mieux qu'elle,
Les titres glorieux.

Eh! que ſont près de vous les Héros de la guerre ?
Ils ſont, par leurs exploits, les fléaux de la terre ;
Vous en êtes les Dieux ?

❀

Ah ! puiſſent vos tréſors, dans des routes faciles,
Promener leur commerce exempt des loix ſerviles,
Qui lui donnent des fers !
Oui, cette liberté, couronnant vos fatigues,
Peut changer les marais en des plaines prodigues ;
Et peupler les déſerts.

❀

Dès que l'Anglois ſuivit ces maximes prudentes,
Le beſoin diſparut, des moiſſons abondantes
Jaunirent ſes guérets ;
Et d'un joug ruineux Albion affranchie
A vû multiplier de ſon Iſle enrichie
Les biens & les Sujets.

❀

Ah ! ſi de nos beſoins nous étendons la chaîne,
Ah ! ſi l'or nous enflamme, une mine certaine
N'attend que nos efforts.
Cérès, viens par ton luxe embellir ma patrie,
Qu'à l'aſpect de tes dons, tout un peuple s'écrie :
Voilà nos vrais tréſors.

LA BEAUTÉ.

ODE III.

VAINQUEURS ambitieux, dont la valeur s'élance
Pour frapper les mortels qu'épouvantent vos loix,
N'êtes-vous pas heureux, quand la terre en silence
Tremble au récit de vos exploits?
Non: l'amour vous soumet, il foule vos trophées!
Par les mains de ce Dieu vos foudres étouffées
Laissent respirer l'Univers.
Pleurez, tombez aux pieds de votre Souveraine
C'est la Beauté qui vous enchaîne;
Elle parle, & le monde est vengé de vos fers.

❀

Déesse, dont la voix nous donne un nouvel être
Tu forças en tout temps l'hommage des mortels:
Tu vis les mœurs changer, & les Arts disparoître,
Immobile sur tes autels:
Malheureux! qui pour toi n'a pû verser des larmes,
O Déesse! le cœur insensible à tes charmes
Pourroit-il être généreux?
Tu dissipes souvent l'erreur qui nous égare,

Et l'homme ſtupide, ou barbare,
Eſt celui que jamais n'embraſerent tes feux.

❀

Alcide, en reculant les bornes de la terre;
Pour étendre ton culte affronte les haſards;
Et Théſée aux Tyrans ne déclare la guerre,
Que pour s'attirer tes regards.
Aux monſtres rugiſſans victime abandonnée,
Andromède gémit ſur un roc enchaînée;
Ses cris appellent un vengeur.
Que le ſecours eſt prompt quand la Beauté l'implore!
Le fils de Danaë l'adore,
Il court, le péril ceſſe & l'Amant eſt vainqueur.

❀

O France! à tant d'exploits, dont l'éclat t'environne,
Ce génie animoit tes braves Chevaliers:
Les Dunois, les Gueſclins, ces enfans de Bellone,
A l'amour portoient leurs lauriers.
Ah! dans ces temps l'Amour, maîtriſant la Victoire,
Couronnoit les guerriers, & ſous l'œil de la gloire,
Ils obtenoient le nom d'Amant.
Dans les champs de l'honneur comme Pallas armée,
Que la Beauté guide une armée,
Et le Sort n'oſera balancer un moment.

Eh ! pourquoi reſpecter ce préjugé funeſte,
Qui veut l'enſevelir dans l'ombre du repos ?
Mortels, pourquoi vous ſeuls, par un titre céleſte,
Auriez-vous les droits des Héros ?
Ainſi de nos vainqueurs nous faiſons des eſclaves !
De ce ſexe enchanteur d'odieuſes entraves
Rendent l'eſſor infructueux.
Ce ruiſſeau qui s'enfuit dans le cours qu'on lui trace,
Loin des bords fleuris qu'il embraſſe,
Eût promené ſes eaux, fleuve majeſtueux.

❀

Hélas ! à des talens que notre orgueil redoute,
Par de biſarres loix nous ouvrons un tombeau,
Pour forcer la Nature à ſuivre une autre route,
Nous en éteignons le flambeau !
Eh ! comment voulez-vous que la beauté timide,
Oiſive par devoir, puiſſe d'un vol rapide
Atteindre nos lauriers brillans ?
Quand nous la deſtinons aux fleurs qui la couronnent,
Quand tous les jeux qui l'environnent,
De ſon fécond génie arrêtent les élans.

❀

Ce neſt point dans les champs, embellis par l'aurore,
Que ſe forme la foudre & les brûlans éclairs ;

L'aigle altier, amolli dans les jardins de Flore,
Eût perdu l'empire des airs.
Au ſeul deſir de plaire Eliſe abandonnée,
N'eût point, de ſes Etats fixant la deſtinée,
Entrepris de nobles travaux.
Carthage en s'élevant menace l'Italie;
Et l'ombre de Didon trahie
Erre autour d'Annibal & guide ſes drapeaux.

❀

Quand Saturne voulut, de l'homme encor ſauvage
Plier au joug des loix l'indocile fierté,
Du bonheur de la terre il commença l'ouvrage,
En faiſant naître la Beauté.
La Cour des immortels chez Thétis deſcendue,
Vit du ſein de la mer, dans ſon cours ſuſpendue,
Éclorre l'objet de nos vœux.
Dans le char des amours Vénus ſortit de l'onde;
Et juſqu'aux limites du monde
Cette voix retentit : mortels ſoyez heureux.

❀

Borée alors, charmé des appas d'Orithie,
Abandonna les airs au ſouffle du Zéphir;
Et Phœbus enflammé par les yeux de Clitie,
Lançoit les rayons du plaiſir.
Dans ces temps la Beauté, fille de la Nature,

Sur cet art dangereux qu'étale l'impoſture,
N'établiſſoit point ſon pouvoir;
Compagne des vertus, elle ne touchoit l'ame,
Que pour la remplir d'une flâme,
Dont l'ardeur bienfaiſante inſpiroit le devoir.

❀

Mais ſitôt que du Styx entr'ouvrant les abîmes,
La Licence eut vomi les deſirs effrénés,
Eſcortés des Fléaux, on vit fondre les crimes
Sur les Elémens déchaînés.
Quelle ardeur te dévore, ô! fille de Cinire!
Le char du Dieu du jour, dont la lumiere expire,
Recule indigné de tes feux.
Hélène! quels malheurs vont ſignaler tes charmes?
Le trépas, le deuil & les larmes,
Seront de ta beauté les tributs douloureux.

❀

La diſcorde a mugi: déjà Troye enflammée
N'eſt plus qu'un tourbillon qui roule dans les airs.
Le ſang coule, & de morts cette plaine ſemée
S'abîme & les rend aux Enfers.
Quel ſpectacle effroyable! Entendez-vous Caſſandre,
Sur un monceau fumant de ſa patrie en cendre,
Frapper les Cieux de cris perçans?

Les cheveux hériſſés & couverts de pouſſière,
Des temps elle ouvre la barrière,
Et d'une voix lugubre exhale ces accens.

*

O fatale Beauté ! quel démon ſur tes traces,
Du Tenare irrité déchaîne les horreurs ?
Le glaive de Mégère eſt dans les mains des Graces,
L'Amour eſt le Dieu des fureurs.
Quel eſt ce Roi meurtri renverſé de ſon trône ?
Barbare Clitemneſtre ! Eh quoi ! le Ciel qui tonne
Ne tient pas ton bras ſuſpendu ?
Et toi, Sémiramis ! Toi, Reine forcenée,
Du ſang de ton époux baignée,
Tu le traînes mourant à tes pieds étendu !

❁

Je vois Scilla trahir ſon père, ſa patrie,
Et ſuivre de Minos les drapeaux triomphans.
L'Amante de Jaſon, implacable Furie,
S'arme, elle immole ſes enfans !
Eh quoi ! le doux Zéphir enfante-t-il l'orage ?
Les ris, l'œil menaçant étincelent de rage,
Les plaiſirs creuſent des tombeaux ?
La Beauté n'eſt jamais que la vertu parée,
Et doit-elle être révérée,
Dès que de la Diſcorde elle tient les flambeaux ?

Quelle Reine à la Cour appelle d'un ſourire
L'Amour qui dans ſes mains remet ſes traits vainqueurs?
Parmi les jeux rians que ſa préſence attire,
Un ſerpent ſe couvre de fleurs.
C'eſt Cléopâtre! ô Ciel! que d'Amans elle enchaîne!
Antoine, fuis ſes yeux; fuis l'abîme où t'entraîne
De tes feux la trompeuſe ardeur.
Tu combats: Actium enſevelit ta gloire;
Octave te doit la victoire,
Et va ſur ta foibleſſe élever ſa grandeur.

Que vois-je? de Thémis l'Amour briſe l'égide.
O timide Vertu! quel ſera ton appui?
Vénus ſe montre, parle, & le crime intrépide
Echappe au fer levé ſur lui.
Victime des deſirs qu'un regard fait éclorre,
L'Innocence à genoux des forfaits qu'elle abhorre,
Subit la honte & le tourment.
Mais des Dieux irrités la vengeance implacable
Punira la Beauté coupable,
En bornant ſa durée à l'éclat d'un moment.

Eh quoi! cette Beauté, Reine autrefois altiére,
Rampe dans l'eſclavage en proie à des tyrans;

La Terreur veille autour d'une affreuſe barrière,
Qui garde ſes appas mourans!
Feignant tous les deſirs qu'un maître lui commande,
Sans éprouver l'amour qu'un barbare demande,
Elle ſe proſterne à ſa voix.
Dieux! vengez ſes affronts, votre gloire eſt la même;
Et que ſa puiſſance ſuprême,
Dans un climat chéri faſſe entendre ſes loix.

*

Mes vœux ſont exaucés! un Héros de ma race,
Francus d'un vaſte Etat jette les fondemens;
La valeur l'acompagne, & le Deſtin lui trace
De la Seine les bords charmans.
D'un peuple généreux dans ces lieux adorée,
La Beauté bienfaiſante & des graces parée,
Embellit tout de ſes regards:
Eléve des talens que ſa préſence inſpire,
Elle en ſoutient l'aimable empire;
Le régne des amours eſt celui des beaux Arts.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

A Monsieur le Duc de Fitz-James, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses Armées, Colonel du Régiment Irlandois de Berwick, Infanterie, Commandant en Chef pour le Roi dans le Languedoc, & sur toutes les côtes de la Méditerranée.

ODE IV.

LORSQUE ces fiers tyrans des bords de Cilicie
Porterent l'épouvante aux rives d'Italie,
Et sous leurs pavillons faisoient courber les eaux
De ses vrais intérêts Rome entière occupée,
A la voix de Pompée
Fit voler sur les mers d'innombrables vaisseaux.

❀

On vit les Citoyens à leur mere commune,
Par l'amour réunis, prodiguer leur fortune :
Cet accord enfanta des succès éclatans ;
Et de leurs ennemis les troupes consternées,
Dans les flots entraînées,
Semerent les écueils de leurs débris flottans.

❀

O France ! tes enfans qu'un même zèle anime,
Retracent à nos yeux cet exemple sublime,

Et déjà les forêts descendent dans tes ports.
L'Onde à regret captive appelle ton courage :
Va, cours, porte l'orage,
Et d'une isle orgueilleuse ose embraser les bords.

❀

D'un Ministre éclairé l'active prévoyance,
Dans l'ombre du secret seconde ta vengeance.
Sous les yeux de ton Maître, il a pesé tes droits.
Louis est ton arbitre, ah ! remplis son attente !
Ta valeur triomphante,
Ne fut dans tous les tems que l'amour pour tes Rois.

❀

Cet amour dont ta gloire entretient l'influence,
D'un mur impénétrable entoure ta puissance ;
Sa voix dans le néant plonge tes ennemis :
Le Ciel qui t'inspira cette ardeur souveraine,
D'une éternelle chaîne
Lie au Trône des Dieux tes remparts affermis.

❀

Digne fils de Berwick, toi, qui, par ton génie,
Secondas les secours dont la Septimanie,
Inspira le projet à ses enfans nombreux ;
Je crois voir ces héros, comblant ton espérance,
Pour defendre la France,
Redoubler à l'envi leurs efforts généreux.

Déja de leur vertu que l'univers contemple,
Tous nos peuples unis ont imité l'exemple.
Vois Paris, quelle ardeur remplit ſes habitans !
Combien de Citoyens, dignes de nos hommages,
Chéris dans tous les âges,
S'uniront à l'airain que dévore le tems.

❀

Des Mortels qu'entraîna la fureur de la gloire
Le nom ne retentit qu'au jour de la victoire,
L'ambition barbare a flétri leurs lauriers ;
Mais Boufflers * qu'animoit l'amour de la Patrie,
Voit ſa palme fleurie
Braver en s'élevant l'ombre de ces guerriers.

❀

Amour de la Patrie ! amour des grandes ames !
Source des beaux exploits, à tes brulantes flammes
S'allume cet honneur qui défend les Etats.
Quand l'Anglois des Valois uſurpoit l'héritage,
Tu fis tomber ſa rage,
Et repouſſas ſur lui le Démon des combats.

❀

Autrefois ces rivaux, attachés à la France,
Oſerent lachement inſulter ſa puiſſance,

* *Le Maréchal de Boufflers, cet habile Défenſeur de Lille.*

Et la haine en grondant les ſépara de nous.
Du Continent qui s'ouvre une Iſle détachée,
Par les mers arrachée,
D'accord avec les flots, fit mugir leur courroux.

❀

Mais des ondes bientôt franchiſſant les barrières,
Leurs drapeaux eſcortés des fureurs meurtrières,
De la mort dans nos champs déployerent le deuil.
Ah ! rappellons ces tems pour venger nos outrages :
Emportés ſur leurs Plages,
D'Albion qui nous brave, oſons punir l'orgueil.

❀

Vous le pouvez, François; de cette Iſle effrayée,
Voyez s'anéantir l'audace foudroyée.
C'eſt un de vos ayeux * qui briſe ſes remparts.
Admirez ce Louis **, & ſes troupes vaillantes,
Qui de leurs mains ſanglantes
De nos lys triomphans plantent les Etendarts.

❀

Eh! quoi ! n'êtes-vous pas ces héros indomptables,
Qui toujours généreux, & toujours redoutables,
Commandiez ſur les flots de vos voiles couverts ;
Neptune vous attend ; il cherche dans ſes plaines,
Si vous rompez les chaînes
Que vos Rivaux altiers étendent ſur les Mers.

* *Guillaume le Conquérant.*
** *Louis VIII, fils de Philippe Auguſte.*

Déja les Potentats, que leur pouvoir menace,
Brûlent d'exterminer leur déteſtable audace.
Sur les fougueux Tyrans, ils vont porter leurs coups:
Ah! n'entendez-vous pas éclater ſur leurs têtes
Les horribles tempêtes
Que de l'Europe entiere enfante le courroux.

Si leur rage a vomi les fléaux de la guerre,
L'équité doit contre eux armer toute la terre.
La ſage politique en impoſe la loi;
Ou bientôt, ſur l'amas des Couronnes briſées,
Des Villes embraſées,
On verroit s'élever le trône d'un ſeul Roi.

Mais que dis-je? la France au pied de la Victoire,
Enchaînera ce Peuple, enivré de ſa gloire;
Et les lys s'uniront aux palmes de la Paix.
Lorſque, pour ſoutenir la grandeur d'un Empire,
La Juſtice conſpire,
Le Ciel céde aux vertus, & punit les forfaits.

Eh! que peut d'un Vainqueur l'inſolente furie,
Contre un Roi que défend l'amour de la Patrie?
Des Citoyens armés ſont les Dieux des combats.
Voyez-les raffermir des murs tombés en poudre,

Et détourner la foudre,
Qui ſur leurs ennemis tombe avec le trépas.

Quels Citoyens pouvoient, ſans ſe noircir d'un crime,
Refuſer leurs ſecours à l'Etat qu'on opprime ?
Les jours de ſes beſoins ſont les jours des Héros :
C'eſt alors que l'honneur, père de la Nobleſſe,
Diſſipant la molleſſe,
Fait ſortir les vertus des ombres du repos.

Malheur à ces Mortels, guidés par leurs caprices,
Qui, ſous de nouveaux Cieux, emportant leurs ſervices,
Inſultent leur Pays juſques dans ſes dangers.
Enfans ingrats ! pareils à ces plantes chéries,
Qui, dans leur ſol nourries,
Vont produire des fruits aux climats étrangers.

LA GUERRE.

ODE V.

MARS a dit, allumons les flambeaux de la rage ;
Sa voix de la Discorde a brisé les cachots :
Elle accourt sur ses pas ; le monde qu'il ravage
Regrette le cahos.

Que de murs embrasés s'écroulent en poussière !
Que de glaives sanglans brillent de toutes parts !
Je frémis, est-ce là cette Europe si fière
Du progrès de ses arts ?

Les Peuples gémissans, les cris, les funérailles,
Nous retracent l'horreur qui regne aux sombres bords,
Et les champs désolés n'ouvrent plus leurs entrailles
Que pour cacher les morts.

Cruel fils de Junon, ton bras à qui tout céde,
N'a que trop sur la terre étendu ton courroux ;
Ah ! ne verrons-nous plus un nouveau Diomède
T'accabler de ses coups.

Je le vois à travers les ruines du monde,
Courir pour enchaîner tes transporrs furieux,
Et de tes feux bruyans la tempête qui gronde
Eſt un calme à ſes yeux.

Ainſi, lorſque des Vents les aîles frémiſſantes,
De la Mer qui s'entr'ouvre ont fait mugir le ſein;
Neptune ſur le dos des ondes menaçantes,
Marche le front ſerein.

Broglie, à ce portrait, la France qui te nomme,
Et d'eſtime & d'amour, t'apporte ſes tributs:
Tu rempliras ſes vœux, les talens du grand homme
Sont toujours des vertus.

Au bonheur des humains il conſacre ſa gloire;
C'eſt un Dieu bienfaiſant ſous les traits d'un guerrier.
S'il amene la paix, il orne la victoire
De ſon plus beau laurier.

Au bruit de tes exploits ma muſe ranimée,
Oſoit de ta valeur célébrer les efforts,
Lorſque par ce diſcours l'agile renommée
A glacé mes tranſports,

Quelle eſt pour ton héros cette ardeur qui te guide?
C'eſt à moi de vanter ſes prodiges divers,
A moi qui les enfante & dont l'aîle rapide
Meſure l'Univers.

Viens dans Sunderhauſen admirer ſon audace:
Le ſignal eſt parti de ſes yeux foudroyans,
Il s'élance & ſoudain n'apperçoit que la trace
Des ennemis fuyans.

Guerriers, qui de Caſſel couriez briſer les portes,
Quel vainqueur inſpiré peut arrêter vos bras?
Il paroît: la terreur entraîne vos cohortes
Dans la nuit du trépas

Gottingen, ſuccombant aux forces raſſemblées
Que pour l'abbattre armoient de nombreux ennemis,
A l'aſpect du héros, de ſes tours ébranlées
Voit les murs r'affermis.

Où vole Ferdinand? Sa manœuvre ſçavante
A de la Germanie effrayé les remparts:
Il menace Francfort, & remplit d'épouvante
Ses habitans épars.

Rivaux audacieux, vos bornes ſont preſcrites,
Vos bataillons rompus, vos ſoldats renverſés,
Et Berghen voit déja de vos troupes détruites
Les reſtes diſperſés.

Quand le fougueux Xercès au ſeul bruit de ſa courſe,
Croit envahir la Gréce, inſenſé Conquérant;
Themiſtocle l'arrête, & juſques vers ſa ſource
Repouſſe ce torrent.

Les Grecs qu'épouvantoit l'inſolente furie
De ce Roi dont l'orgueil crut enchaîner les flots,
Nommerent *le Mortel* qui ſauva ſa Patrie,
Le plus grand des héros.

La louange aux Héros doit prodiguer ſes charmes;
Leur vie eſt un tableau de ſervices rendus;
Et ce n'eſt qu'à leur mort qu'ils font verſer des larmes
Aux Peuples éperdus.

Loin de moi la valeur à détruire occupée;
On s'en ſouvient, hélas! comme de ces volcans
Qui des flots orageux de leur flâme échapée,
Ont inondé les champs.

Aléxandre à nos yeux rougit de ſon audace,
Pleure ſur les vaincus proſternés à ſes pieds,
Et, tout ſanglant encor, de Darius embraſſe
Les enfans effrayés.

Ainſi de l'Univers la Meſſagère active
Aux farouches guerriers prête à regret ſa voix;
Et n'aime à raconter à la Terre attentive,
Que d'utiles exploits.

Conquérans, qui voulez que le monde vous craigne,
D'une gloire inſenſée idolâtres amans,
Quels fruits recueillez-vous? C'eſt le malheur qui régne
Sur vos débris fumans.

Poſſeſſeurs d'un Pays que la flâme ravage,
Le deuil vous environne, & la terreur vous ſert;
Pareils à des lions, affamés de carnage,
Et rois, dans un déſert.

En vain vous exigez les vœux qu'on vous adreſſe.
Si vous êtes des Dieux, vous l'êtes des forfaits;
Je vois à chaque pas les Autels qu'on vous dreſſe,
Je cherche vos bienfaits.

Ah!

Ah ! rappellez la paix & ſes plaiſirs tranquilles ;
Reſſuſcitez les Arts, vrais tréſors des Mortels ;
Rempliſſez l'Univers de monumens utiles,
Et voilà vos Autels.

Amener l'abondance & nourrir les entrailles
De ces champs ravagés ſous vos pas entr'ouverts ;
C'eſt plus qu'avoir conquis, par le ſort des batailles,
Un nouvel Univers.

Tandis que l'œil en feu, met, réduit tout en poudre,
Un Roi ſage à regret combat ſes ennemis ;
Pour ſoutenir ſes droits il n'a reçu la foudre
Que des mains de *Thémis*.

Tendre ami de la paix, pour calmer les orages,
Il a de ſon pouvoir déployé l'appareil ;
C'eſt Jupiter qui tonne & chaſſe les nuages
Qui couvrent le Soleil.

L'ELOQUENCE.

ODE VI.

Sur ce Trône éclatant quelle auguſte Déeſſe
Fait briller dans ſes mains des foudres & des fleurs!
Autour d'elle un Peuple s'empreſſe,
Et baiſſe un front ſoumis à ſes accens vainqueurs;
Sa ſplendeur embellit la raiſon qui la guide.
Les traits de ſon diſcours rapide
Font tomber à ſes pieds tous les vices rampans.
Ils n'oſent regarder l'éclat de ſa lumière;
Et, ſe roulant ſur la pouſſière,
La haine dans ſes bras étouffe ſes ſerpens.

Eloquence, à l'aſpect de tes nombreux miracles,
Qui ne reconnoîtroit ton pouvoir indompté?
Tu parles: tes divins oracles,
Tels que ceux du Deſtin, forcent la volonté;
Des paſſions des Rois tu confonds les intrigues,
Et ſoutiens au-deſſus des brigues
Le Négociateur que tu fais triompher.
L'eſprit, s'il n'eſt rempli de ta chaleur brulante,
Eſt comme une étoile brillante
Qui répand des rayons ſans pouvoir échauffer.

A ton gré tu ſoumets une amante rebelle ;
Plus fière que l'Amour tu bleſſes ſans carquois ;
En vain le courroux d'une Belle
Médite la vengeance, il ſe calme à ta voix.
Par le miel raviſſant de tes douces paroles,
L'infortuné que tu conſoles
Voit s'enfuir loin de lui la coupe du malheur.
Ainſi de Ménélas l'épouſe ſéduiſante,
Par une liqueur bienfaiſante
Des maux les plus cruels endormoit la douleur.

Quel ſpectacle pompeux ! tout prend un nouvel être !
Un monde plus brillant vient frapper mes regards !
Les Mortels qui ſemblent renaître,
Font du ſein du beſoin éclorre tous les arts !
Les cimes des rochers ſe transforment en Villes !
Les loix réglent les doux aſyles,
L'homme quitte les bois & ſe place à ſon rang ;
De ſon manteau groſſier dépouillant la nature,
Il ne cherche plus la pâture
Que des monſtres cruels infectoient de leur ſang.

Reine de l'Univers, tu produis ces merveilles ;
Tu fais trembler l'audace au faîte des grandeurs.
Lorſque tu charmes nos oreilles,
Ce n'eſt que pour briſer le marbre de nos cœurs.

A Neſtor dont toi-même illuſtres la vieilleſſe,
Tu ſoumets les Chefs de la Gréce ;
Roi de ces Souverains, il leur donne des fers :
L'innocence ſouvent à la rage immolée,
Victime triſte, déſolée
Sort du ſein des cachots à la voix entrouverts.

Organe de Thémis, ſoutien de ſa puiſſance ;
Tu tonnes ſur le crime, & détruis ſes complots.
A tes ſons, ſublime éloquence
Le lâche eſt un ſoldat, un ſoldat un héros.
Le front de la vertu ſe déride à tes graces,
Tu ſemes des fleurs ſur ſes traces.
Je te vois ſur les arts répandre un jour plus beau.
Sans toi la vérité, cette lumière pure,
Couverte d'une nuit obſcure,
N'eût jamais de l'erreur fait tomber le bandeau.

Qu'on porte juſqu'aux Cieux la valeur intrepide,
Mieux qu'elle d'un Etat l'éloquence eſt l'appui :
Sous cette impénétrable égide
Il brave les efforts réunis contre lui.
De Philippe courant vers Athène allarmée,
Démoſthène arrête l'armée,
Souſtrait ſa République aux dangers qu'elle craint.

Catilina ſur Rome a ſoufflé ſa furie ;
Cicéron défend ſa Patrie,
Il monte à la tribune & la foudre s'éteint.

❀

Ah ! ce n'eſt qu'en ſuivant la vertu qu'il ranime ;
Que le plus beau talent ennoblit ſon pouvoir.
L'Orateur eſt toujours ſublime
S'il brule de l'ardeur d'inſpirer le devoir.
Que je plains un mortel dont l'éloquence tonne
Pour frapper l'autel & le trône,
Qui nous promet un jour plus affreux que la nuit ;
Sa bifarre ſageſſe au tumulte enhardie,
Eclaire comme un incendie,
Et ne brille jamais que lorſqu'elle détruit.

❀

Où courent ces cruels ? les fureurs de la haine ;
En traits étincelans s'échappent de leurs yeux.
La diſcorde qui les entraîne
Fait retentir les airs de cris ſéditieux.
Que de morts entaſſés ſur les débris des armes !
Que d'hommes meurtris dont les larmes
De leur ſang qui gémit, vont groſſir les torrens !
Mais un Mortel paroît, on l'écoute, on l'admire ;
On s'embraſſe, la rage expire,
Et la paix a calmé ces lions dévorans.

Ainſi quand ſur l'empire où Vénus prit naiſſance
Un nuage a vomi les Autans déchaînés,
L'onde écume, mugit, s'élance,
Le Ciel s'écroule en feu ſur les flots mutinés;
Mais ſi le Souverain de la plaine liquide,
Sortant de ſon Palais humide,
Frappe de ſon trident la ſurface des mers:
Soudain de leur courroux il enchaîne l'audace,
Et les zéphirs prennent la place
Des tyrans orageux qui ravageoient les airs.

❀

Mortels! que l'éloquence embrâſe de ſa flâme;
Mon cœur vous reconnoît pour les Rois des humains.
Le vrai pouvoir regne ſur l'ame,
Et la force des Loix n'enchaîne que les mains.
Ah! lorſque vous parlez on écoute, on ſe preſſe;
L'éloge eſt un tranſport d'ivreſſe,
D'admirateurs charmés, l'eſſain vous inveſtit:
Ainſi lorſque Gerbier dans un diſcours ſublime
Au Temple des Loix peint le crime,
De ſuffrages bruyans la voûte retentit.

❀

O Thémis! ce n'eſt plus qu'en ta demeure ſainte,
Que l'éloquence encore admire ſes ſoutiens!
Ah! quels hommes dans ton enceinte

Je vois veiller sans cesse au sort des Citoyens !
Les défenseurs du Peuple & des droits de ses maîtres,
Dieux de paix, qui fléaux des traîtres,
De leurs iniquités repoussent le fardeau :
Leur zèle qui mûrit au sein de la prudence
Des Rois soutient l'indépendance,
Et fait du fanatisme éteindre le flambeau.

Massillon, Bourdaloue, & toi peintre énergique
Sublime Bossuet, l'aigle des Orateurs,
Vous de la chaire évangélique
Apôtres renommés où sont vos traits vainqueurs ?
L'éloquente livrée aux plus vives allarmes
Sur vos tombeaux jette ses armes,
Et, sans consolateurs, pleure votre trépas.
Rien ne peut éclipser l'éclat de vos couronnes,
Vous avez dressé des colonnes
Qui de vos successeurs ont arrêté les pas.

Quels foibles successeurs, dont les touches légères
Donnent aux vérités les charmes des romans,
Et des redoutables mystères
Embellissent l'horreur par de vains ornemens.
Qui cherche la parure est privé du génie.
Loin ces Rhéteurs, dont la manie

Des plus ſombres objets tempère les couleurs ;
Du Calvaire épineux fait un lieu de délice,
Adoucit le fiel du Calice,
Et ſur la croix ſanglante oſe ſemer des fleurs.

TIRTE'E AUX FRANÇOIS.

ODE VII.

Le Chantre qui de Sparte enflâmoit le courage,
L'impétueux Tirtée, au ténébreux rivage,
De l'ardente valeur célébroit les efforts.
Des fleuves des Enfers les eaux épouvantées,
Dans leurs cours arrêtées,
Sembloit en frémiſſant répéter ſes accords.

Ranimés à ſa voix, les guerriers intrépides
Veulent braver encor les tourbillons rapides
De ces feux déchaînés qui grondoient ſur leurs pas.
Et ſoudain déployant leurs bras,
Ils menacent plutôt lui-même
D'arracher de ſon front le brûlant diadême
S'il leur défend de voler aux combats.

C'eſt toi, diſoit Tirtée, ô valeur indomptable,
Qui tiens l'égide redoutable ;
Ton aſpect des périls diſſipe les horreurs
Tu parles, à ta voix les rochers s'applaniſſent ;
Et ſur les corps meurtris des mourans qui gémiſſent
Tes amans vont cueillir le laurier des vainqueurs.

Quels ſont ces climats où la Terre
Enfante des hommes armés ?
A leur naiſſance, le Tonnerre
Eclate & les annonce aux peuples allarmés.
Que vois-je ? quelle chaîne immenſe
S'étend, s'agrandit, & s'avance ?
Elle tient aux deux bouts de ce vaſte Univers !
En vain pour la briſer le monde entier conſpire.
Le monde entier, ſoumis à ce nouvel empire,
Tombe ſous le poids de ſes fers.

O valeur, le beau feu dont tu rempliſ une ame,
Des plus obſcurs Mortels a fait des Conquérans !
Comme on voit ces vapeurs, que le bitume enflâme
S'élevant des marais, retomber en torrens.
Déja tu brilles dans la Gréce,
Philippe, pour ſon fils qu'entraîne ton ivreſſe,
A créé des ſoldats par toi-même guidés,
Il s'élance, l'Aſie a reconnu ſon Maître ;

Tu produis le grand homme, & ton ſouffle fait naître
A Rome les Céſars, en France les Condés.

❀

O France ! ton ardeur a paſſé dans nos veines !
A tes fameux guerriers que d'hommages rendus ?
Lorſque les Luxembourgs, les Crillons, les Turennes,
Parmi tant de Héros aux enfers deſcendus,
Aſſirent leurs ombres hautaines ;
Les plus illuſtres Capitaines,
Au récit de leurs faits pâlirent confondus.
Le courage eſt ſouvent une fureur ſanglante,
Un tyran des Mortels qu'il brûle d'égorger ;
Mais chez toi des vertus, c'eſt la ſource brillante
Et l'honneur ſeul affronte le danger.

❀

En vain ce peuple altier dont la valeur fongueuſe
N'eſt que l'inſtinct de ſa haine pour toi ;
De ſa puiſſance impérieuſe
Prodigue les tréſors pour t'impoſer la loi :
En vain ſes Edouards, ennemis implacables,
Avoient couverts tes bords de troupes innombrables :
La honte fut le prix de ſes vœux effrénés ;
Et ce peuple oſe encore allumer les orages,
Qui viennent tonner ſur tes plages,
Pour s'engloutir dans ſes ports conſternés.

Ainſi lorſque ces feux que leurs combats excitent,
Briſent les noirs cachots qui les tenoient preſſés,
Si des vents qui s'irritent
Un tourbillon s'oppoſe à leurs flots repouſſés,
Ils tombent, & ſe précipitent
Dans le gouffre profond qui les avoit lancés.

❀

Qu'entens-je ? d'un Anglois l'ombre fière & ſauvage ?
Des enfans de Bellone outrage la valeur !
Mais ils ſçauront illuſtrer leur malheur,
Et je vais par mes chants illuſtrer leur courage.
Dieux! ſoyez attendris... tout fléchit ſous ma loi.
J'apperçois déja la lumiere
Du Tartare, ma voix a forcé la barriere,
Et ſes remparts d'airain ſont tombés devant moi.

❀

Je vois un fertile rivage
Orné par la nature, embelli par l'aurore,
Où des Lys le ſuperbe ombrage
Offre un aſyle aux arts fixés dans ce ſéjour.
Mais du françois brillant & magnanime.
La gloire a les premiers deſirs.
De ſes paiſibles jeux, pourquoi lui faire un crime,
Si le danger qu'il brave eſt un de ſes plaiſirs ?

Où vole cet essain d'Alcides,
Dont le front meçanant & les yeux intrépides
Semblent défier le trépas ?
Est-ce la cohorte sacrée
Que guidoit Epaminondas ?
Non, de Louis c'est la garde assurée,
Sa compagne & surtout l'appui de ses états.
Par de brillans exploits cette troupe fameuse,
Va-t-elle encor de Steinker que & de Leuze
Offrir à l'Univers les célèbres combats ?

❀

Telle on la vit jadis dans son ardeur brulante
Renverser plusieurs fois ses ennemis pressés,
Lorsque de Malplaquet la campagne sanglante
Lui suscitoit l'Europe & les Dieux courroucés.
Eugene & Malboroug font envain sur sa tête
Tonner une affreuse tempête:
Elle court à la foudre, en repousse l'horreur.
O héros ! ô troupe invincible !
A votre aspect terrible,
La mort même s'arrête & suspend sa fureur.

❀

François, tous vos guerriers pleins de la même audace,
Agitent leurs drapeaux où la gloire retrace
De leurs antiques faits les tableaux triomphants,

La fortune en pâlit, & Mars qui les contemple
Ouvrant les portes de ſon temple,
A de nouveaux ſuccès appelle ſes enfans.

❀

Oui, j'en atteſte ici les champs, où la victoire
Renverſa vos pâles rivaux :
La Flandre où les mains de la gloire
Sous vos lauriers épais ont caché leurs tombeaux.
Voyez devant Raucoux, la mort traçant leur perte,
Frapper, dévorer chaque rang :
La plaine de Lauffeldt de leurs débris couverte
S'ouvre avec peine encor ſous un ſoc teint de ſang.

❀

De Valencienne enflammée,
Là (a) de jeunes héros arbîtres des hazards ;
Malgré les feux que lançoit une armée,
Seuls, l'épée à la main, emportent les remparts.
Ici l'Altier Mahon, défendu par Neptune,
Voit un nouveau Villars
Vainqueur de la fortune,
Sur des rocs embrâſés planter vos étendarts.

❀

Mais d'où partent ces cris ? le clairon de Bellonne

(a) *La priſe de Valenciennes par les Mouſquetaires.*

Fait mugir l'air frappé d'un effroiable bruit.
L'airain s'allume, gronde, & la flamme environne
Les bataillons qu'elle détruit.
Volez, François, la gloire vous appelle:
Domptez la diſcorde cruelle;
Volez & vengez votre Roi.
Déjà ces fiers guerriers ſuccombent
Sur les corps des mourans qui tombent;
Souvenez-vous de Fontenoi.

❀

Ah! mes vœux ſont remplis! un généreux courage
En héros change vos ſoldats.
Pluton me traîne encor dans ſes ſombres états;
La terre autour de moi tremble, & m'ouvre un paſſage
Mais de vos ennemis j'ai vu tomber la rage.
J'ai vu leurs leurs fronts couverts de la nuit du trépas
Et j'emporte la douce image
Des palmes que leur ſang fait germer ſur vos pas.

ODE VIII.

Contre le Rouge
à Zelmire.

La beauté ſeroit-elle un vice,
Puiſque tu caches ſes attraits!
Peux-tu chérir le vain caprice

Qui ternit l'éclat de ſes traits!
Crois-moi, prends la raiſon pour guide
Chaſſe cette poudre perfide
De ton viſage qu'elle peint?
N'es-tu pas mille fois plus belle
Lorſque le ſommeil de ſon aîle
Careſſe & rafraîchit ton teint?

❀

Autrefois ſi notre œil avide
Montroit les tranſports de nos ſens,
Alors une rougeur timide
Coloroit tes appas naiſſans.
A préſent peut-on voir les traces
De cette vertu dont les graces
Du deſir excitent l'ardeur?
Pudeur, tu nourris la tendreſſe,
Et renouvelles ſon ivreſſe
Même après l'inſtant du bonheur.

❀

Qu'une Belle, ſimple, ingénue,
Eſt ſûre de nous enflammer?
Qu'aiſément, dès qu'on l'a connue,
On cède au plaiſir de l'aimer.
De Vénus elle a le ſourire;
C'eſt la fleur qu'anime Zéphire:

Ses charmes forment ſes atours,
De ſes appas ſi l'art s'empare
Elle déplaît, il la dépare;
C'eſt donner un maſque aux amours.

Belles, cette mode inſenſée
Combat vos plus chers intérêts;
Et votre jeuneſſe effacée
Ne vous laiſſe que des regrets.
Du tems forçant les pas rapides,
Vous creuſez vous-même les rides
Qui viennent ſillonner vos fronts.
Pour vous qu'embellit la nature,
Ne plus charmer eſt une injure
Et vous préparez vos affronts.

Zelmire, éloigne une parure
Que la Nature t'interdit:
Que ta beauté naïve & pure
Soit l'image de ton eſprit.
L'eſprit qu'on apprête eſt ſans grace;
Dans ſes atours il nous retrace
Sa foibleſſe & ſon embarras.
L'art déplaît dès qu'on le ſoupçonne,
Et les charmes que l'on ſe donne
Annoncent ceux que l'on n'a pas.

ODES NOUVELLES

LIVRE SECOND.

LE LUXE.

ODE I.

POURQUOI privé des droits qu'il eut à ſa naiſſance
L'Homme a-t-il vû périr ſa force & ſa puiſſance ?
Monarque détrôné, quel eſt ſon triſte ſort ?
A ſon corps énervé ſon ame eſt aſſervie ;
Des portes de la vie
Il apperçoit la mort.

De nos ſimples ayeux je cherche envain les traces :
Hélas ! pourriez-vous bien reconnoître vos races,
Peres de vils enfans ſous le vice abbattus ?
Quel génie infernal du poiſon de ſa bouche
A fait mourir la ſouche
Des antiques vertus.

C'eſt toi, luxe orgueilleux, dont l'affreuſe impoſture
De ſon berceau ſacré fit ſortir la nature :
Tu ſoufflas dans ſon ſein la fureur des deſirs.
Ta magie a changé le devoir en problême,
Le bonheur en ſyſtême,
Les vices en plaiſirs.

Les mortels égarés par les fauſſes maximes,
Pour chercher l'abondance ont créé tous les crimes.
Le néceſſaire même eſt pour eux un malheur.
Se ſont-ils enrichis, leurs tréſors les ſoumettent
Aux plaiſirs qu'ils achetent,
Au prix de la douleur.

Ils ont pour mieux jouir de tes vaines délices
Multiplié leurs ſens & varié leurs vices.
Mais quels piéges affreux tu caches ſous leurs pas !
Ils ſavourent la mort dans ta coupe infidelle ;
Et leur corps qui chancèle
Tombe avant le trépas.

Redoutable fléau, plus fatal que la guerre,
Paroiſſant l'embellir tu ravages la terre ;
Tu dégrades l'emploi des meilleurs citoyens.

Pour renier son pere, achetant la noblesse,
Un fils dans la molesse
Consume tous ses biens.

Quand le crime enrichi léve sa tête altière ;
L'indigente vertu rampe dans la poussière,
L'éclat de la parure est notre unique soin.
On te verra bientôt guidé par l'imprudence,
Au sein de l'abondance,
Enfanter le besoin.

Du Temple de l'Hymen les colonnes gémissent ;
Ses autels désertés sans victimes languissent ;
Les champs, vastes tombeaux, soupirent dans le deuil ;
Rebutés du travail les laboureurs utiles,
Entraînés dans les villes,
En vont servir l'orgueil.

Ah ! si de ces mortels la masse diminue,
La source de ces maux peut-elle être inconnue ?
Eh ! comment verrons-nous des laboureurs nombreux
Jouet de la misére ardente à le poursuivre,
Un Pere craint de vivre
Dans des fils malheureux.

Des pénibles devoirs on brise les entraves ;
Je vois partout le faste & d'insolens esclaves ;
Fiers de s'être vendus aux caprices des Grands.
La vertu fait rougir, les plaisirs nous dominent ;
Et l'Etat qu'ils ruinent
Embrasse ses tyrans.

Dès que l'Ambition, de ses projets nourrie ;
Ne s'aime qu'elle-même, il n'est plus de patrie.
L'intérêt personnel assoupit les vertus.
Je vous atteste ici, vous, Empires superbes,
Qui cachez sous les herbes
Vos remparts abattus.

Le luxe dans vos murs gouverne-t-il en maître ?
De l'Univers surpris je vous vois disparoître :
Malgré votre grandeur vous êtes renversés :
Pareils à ces épics qui sous les vents succombent,
Flottent, s'abaissent, tombent
L'un sur l'autre entassés.

Lorsque tout vous rioit, & que le sort propice
Sembloit de votre gloire affermir l'édifice,
Un ennemi secret vous déchiroit le sein ;

Sous des traits enchanteurs il déguiſoit ſa rage,
Vous dormiez, & l'orage
Partit d'un ciel ſerein.

Ne crains pas que jamais un tel malheur t'opprime,
Toi, Genêve où le luxe a le deſtin du crime.
Ah! repouſſe toujours nos ſpectacles trompeurs!
Quand Périclès oſa ſubjuguer ſa patrie,
Par leur pompe chérie
Il corrompit les mœurs.

La richeſſe d'un peuple en devient la ruine;
De ſon or qui l'accable il découvre la mine;
Et de ſes ennemis il guide les efforts.
Les guerriers avilis aux rapines s'éxercent,
Et du ſang qu'ils commercent,
Groſſiſſent leurs tréſors.

Mépriſable valeur qu'entraîne l'Avarice,
Ce n'étoit pas la vôtre, ô Camille, ô Fabrice,
Vous, héros du travail, & fiers enfans de Mars,
Vos bras qui s'exerçoient ſur la terre féconde,
De l'Empire du Monde
Elevoient les remparts.

Venez voir des Guerriers que le luxe environne;
Sur le front d'Adonis le casque de Bellone
Dans les champs de la mort les plaisirs amenés;
Vous reculez, d'horreurs, à ces jeux qui vous frappent,
Et des larmes échappent
De vos yeux indignés.

Eh; que seroit-ce enfin si vous voyez nos vices!
L'autorité des chefs immolée aux caprices.
De l'honneur gémissant les droits souvent trahis:
Des postes confiés les défenseurs perfides,
Et les traîtres avides
Qui vendent leurs pays.

Je pleure sur nos maux en Citoyen sensible.
Luxe, ennemi cruel & le seul invincible,
Tu confonds tous les rangs; le désordre est ta loi:
Les plus obscurs mortels jaloux de tes délices,
S'engraissent d'injustices,
Pour s'élever à toi.

L'esprit national s'éteint par tes maximes
L'honneur, qu'ont adoré nos peres magnanimes,

N'embraſe plus nos cœurs de ſon ſouffle brûlant ;
Frivoles, nous n'aimons que les talens ſans force,
Une brillante écorce
Couvre un tronc chancelant.

Mais d'un immenſe état devons-nous te proſcrire ?
Non, il faut te guider & borner ton empire.
De nos arts, de nos mœurs, n'arrête point l'eſſor ;
Et, fleuve reſſerré dans des canaux utiles,
Sans inonder nos villes,
Fais circuler ton or.

LA GLOIRE.

A M. l'Abbé de BRANCAS, *Auteur de quelques Ouvrages de Phyſique.*

ODE II.

QUELLE eſt cette Déeſſe altière,
Qui, le front couronné de ſuperbes lauriers,
Des honneurs ouvre la barrière
A cette foule de guerriers ?
La Renommée aſſiſe à côté de ſon Trône

Appelle les Héros & d'une voix qui tonne,
Récite leurs brillans exploits
Je vois les arts sourire aux palmes qu'ils apprêtent;
Et l'Amour, indigné des chaînes qui l'arrêtent,
Pleure, & foule aux pieds son carquois.

Ce n'est point une image vaine;
C'est la gloire qui s'offre à mes regards surpris;
Je reconnois la Souveraine
Dont l'éclat frappe mes esprits.
Déesse, ce mortel dont tu soutiens l'audace,
Des climats & des mers franchit l'immense espace;
Crée un monde & des Cieux nouveaux;
Il voit tous les humains comme un troupeau timide,
Il plane au-dessus d'eux, &, dans son vol rapide,
Il n'a que les Dieux pour rivaux.

D'une divinité prudente
La main grava dans l'homme avec des traits vainqueurs,
Un desir, dont la fougue ardente
Vers la gloire emporte nos cœurs.
Quel que soit notre rang, nous sentons tous dans l'ame
L'impetueux éssor de cette vive flamme;

Rien

Rien n'en peut arrêter le cours;
Et cette paſſion qu'inſpire la nature,
Par des honneurs ſans fin nous venge avec uſure,
Du court eſpace de nos jours.

Gloire, c'eſt toi dont la puiſſance
Fut toujours le ſoutien de l'empire des arts!
Les ténébres de l'ignorance
Se diſſipent à tes regards.
Sans toi connoîtroit-on les accords de la lyre;
Des talents qu'animoit le ſouffle du délire
Ta voix agrandit le berceau:
Quand le Nord, vômiſſant de terribles orages,
Eut couvert leur beauté des plus ſombres nuages,
Tu les fis ſortir du tombeau.

Vous, nobles enfans d'Uranie;
La gloire vous appelle aux plus brillans honneurs;
Mais que les élans du génie
Reſpectent les loix & les mœurs.
D'un tendre bienfaiteur trompant les eſpérances,
En vain Bacon fraya la route des ſciences,
Le vice a flétri ſa raiſon:
Une vertu vaut mieux qu'une ſublime idée;

J'entends l'ombre d'Eſſex, par le courroux guidée,
Lui reprocher ſa trahiſon.

A la gloire qui deshonore
Nous devons préférer les ombres du repos;
Aimons celle qui fait éclore
L'immortalité des héros.
Céſar, dans les plaiſirs, entend ſa voix ſuprême;
Il s'enfuit de leurs bras; de la nature même
Il dompte les tranſports altiers;
Dangers, raſſemblez-vous, il brave vos menaces;
Mars, tu tonnes en vain, il vole ſur tes traces
Et n'y voit rien que des lauriers.

Toi dont la douceur homicide
Cache un écueil affreux ſous un calme ſerein,
Volupté, ſirene perfide,
Tes ſons nous enchantent en vain.
Entre l'éclat des fleurs à leur midi fanées
Et l'orgueil des lauriers qui bravent les années
Peut-on balancer de choiſir?
Laiſſe-nous donc voler au Temple de mémoire,
l'Honneur de toujours vivre eſt le prix de la gloire;
La honte eſt le fruit du plaiſir.

Si le ſort d'un bras invincible
Vers la nuit du trépas pouſſe notre berceau ;
S'il neſt qu'un point preſque inviſible
Qui nous ſépare du tombeau ;
A vivre après la mort conſacrons notre vie,
O filles des enfers, qu'elle nous ſoit ravie ;
C'eſt le tiſſu de vos fuſeaux.
Vous tranchez le deſtin du ſujet & du maître ;
Mais le fil de ces jours que la gloire fait naître
Ne dépend point de vos cizeaux.

De vos ayeux l'auguſte race
En vain, enfans des Dieux, vous éloigne de nous ;
La gloire remplit cet eſpace
En nous élevant juſqu'à vous.
Ceſſez donc d'étaler l'orgueil d'une nobleſſe
Qui n'eſt qu'un héritage, un titre de moleſſe
Pour des ſucceſſeurs indolents.
Etre auteur de ſon nom eſt un honneur ſuprême.
L'homme le plus obſcur qui s'illuſtre lui-même
A pour ancêtres ſes talents.

Héros brillants par vos trophées,
Quand nos yeux de vos fronts contemplent la ſplendeur,

Ah dans nos ames échauffées
Vous imprimez votre grandeur.
On adore vos pas, on grave vos images ;
A vous ainſi qu'aux Dieux on offre des hommages,
Ce qui vous touche eſt un tréſor,
Le moindre objet acquiert un prix a qui tout cède.
Pour les armes de fer que portoit Diomède
Glaucus change ſes armes d'or.

Vous, dont les ſuppôts de l'envie
Arrachent les lauriers attachés ſur vos fronts,
Conſolez-vous, une autre vie
Peut vous venger de leurs affronts.
En vain la calomnie oſe ſur Ariſtide
Verſer le noir poiſon de ſa bouche perfide,
Sa vertu ſeule eſt ſon appui.
Il voit déjà le temps confondre l'impoſture,
Et ſon cœur généreux met la race future
Entre l'ingratitude & lui.

O gloire, c'eſt par tes preſtiges
Qu'aux guerriers la mort même étale des appas:
Tu fais éclore leurs prodiges
Dès que tu voles ſur leurs pas.

C'eſt pour toi qu'Annibal franchît les Pyrenées,
Abaiſſe les ſommets des Alpes étonnées,
Et donne aux élémens des fers.
Quand tu vois ſes dangers, les peuples qu'il enchaîne;
Tu le nommes ſoudain le plus grand capitaine
Qu'ait jamais produit l'univers.

Qu'Alexandre au péril s'élance,
Peut-on bien admirer ſes exploits les plus beaux,
Sans louer, avec ſa vaillance,
Les loups dévorants les agneaux?
Si la gloire toujours ſe meſure aux obſtacles,
S'il lui faut des efforts, je cherche les miracles
De ce fortuné conquérant.
Des Perſes amollis la foibleſſe ſtupide,
Des états ſans défenſe, à ce vainqueur rapide
Ont mérité le nom de grand.

Muſe, fuis les champs de Bellonne;
Ou chante les combats que preſcrit l'équité;
Lorſqu'un Roi défend ſa couronne
Ou ſon peuple perſecuté.
Le Temple des honneurs eſt-il celui du crime?
Ah! ſi nous adorons le bras qui nous opprime,

Aux fléaux dreſſons des autels :
Loin ces guerriers pareils à ces monſtres ſauvages
Dont Theſée a jadis délivré les rivages,
Qu'ils couvroient du ſang des Mortels.

J'aime à voir au ſein du carnage
La clémence s'aſſeoir ſur le front des vainqueurs,
Des peuples qu'enchaîne la rage
J'aime à leur voir ſécher les pleurs.
Qu'il eſt grand le héros qui, rayonnant de gloire,
Se ſouvient qu'il eſt homme aux champs de la victoire
Et plaint ſes rivaux abbattus :
Tel on vit autrefois ce Brancas reſpectable,
Des remparts de Rouen défenſeur redoutable,
Aux talens unir les vertus.

AUX MERES,

Sur la néceſſité de nourrir leurs Enfans.

ODE IV.

DES vertus amante fidelle,
Muſe, maîtreſſe de mes ſens,
Quitte la demeure immortelle,

Et viens échauffer mes accens.
Si jamais ma voix enhardie
N'a prophané ta mélodie,
Seconde mes nouveaux tranſports;
Et vous, mères dénaturées,
Ecoutez les leçons ſacrées
Qui vont ſignaler ſes accords.

Quel plaiſir! quel bonheur ſuprême
De voir naître & de careſſer
Des enfans que l'Amour lui-même
Sur votre ſein ſemble preſſer!
Votre lait eſt leur nourriture.
Quoi, rebelles à la nature,
Vous rejettez leurs premiers cris!
Tout vous dit: formez leur enfance,
Il leur faut une autre naiſſance,
Vous n'êtes meres qu'à ce prix.

Ah! pour rendre leurs cœurs ſenſibles,
Vous devez les aimer pour eux.
Oſez-vous, meres inflexibles
Leur preſcrire un exil affreux?
A peine ont ils vû la lumière,
Qu'une vanité meurtrière,

Loin de vous, place leurs berceaux.
L'uſage a dit, qu'on m'obéiſſe ;
S'il commandoit leur ſacrifice,
Vous creuſeriez donc leurs tombeaux ?

Oui, vous n'adorez que vos charmes,
Et vous craignez de les flétrir ;
Mais ce fils, qu'obtiennent vos larmes,
Va ſans doute vous attendrir.
Ses lèvres errantes, débiles
Cherchent vos mamelles fertiles
Dont le lait doit être verſé :
Embraſſe une femme étrangère,
Cher enfant, tu n'as plus de mère ;
Son ſein cruel t'a repouſſé.

Prends le glaive d'une furie ;
Arrête, amour, ces attentats.
O meres : quelle barbarie !
Vous mères ? vous ne l'êtes pas.
Nom charmant digne qu'on l'adore !
En eſt-il un qui faſſe éclore
Dans l'ame un ſentiment plus doux ?
Mais pour vous il eſt un outrage,
Et de vos feux le tendre gage
N'excite que votre courroux.

Vos enfans qui de leur nobleſſe
Doivent le tribut à l'état,
Dans la fange de la baſſeſſe
De vos noms ont ſouillé l'éclat.
On a fait couler dans leurs ames
Toutes ces paſſions infames
Du deshonneur germe fatal:
Du limon la maſſe infectée
Ainſi d'une ſource argentée
Trouble le paiſible criſtal.

Frémiſſez: un monſtre ſauvage,
Fléau des ris & des amours,
Sur vos enfans étend ſa rage
Et ſéche la fleur de leurs jours.
Un poiſon gliſſé dans leurs veines
Par ſes atteintes inhumaines
Les a flétris dans leurs berceaux.
Enervés, chancelans, & ſombres
Ils paroiſſent comme des ombres
Que vomit la nuit des tombeaux.

Au fond des antres effroyables
Où rugit la férocité,
Venez, mères impitoyables,

Votre devoir vous eſt dicté.
Voyez la lionne cruelle,
Tous ſes lionceaux autour d'elle
S'abreuvant du lait maternel.
Où faut-il chercher la nature ?
Chez vous le luxe & l'impoſture
Ont détruit ſon thrône éternel.

De vos plaiſirs l'image vaine
Loin d'elle a pu vous égarer :
Mais de ſa loi qui vous enchaîne
Votre or peut-il vous délivrer ?
Si vous êtes dans l'infortune,
La loi qui vous ſemble importune,
Vous rendroit au vœu des mortels.
Elle offenſe vos ames fières.
N'eſt-ce donc que dans les chaumières
Que les vertus ont des autels ?

Qu'il eſt doux de voir une Epouſe
Belle, dans la ſaiſon des jeux,
Bercer, mere tendre & jalouſe,
Son enfant, gage de ſes feux !
S'il bégaye un nom plein de charmes
De joie elle verſe des larmes,

Baiſe ſes innocens appas,
Lui prodigue ſon ſein qu'il preſſe.
C'eſt Vénus qui flate & careſſe
L'Amour qui ſourit dans ſes bras.

❀

Allez donc voir, Mere indolente,
Ce fils alaité loin de vous.
Vous l'embraſſez ; ſa main tremblante
Vous écarte & peint le courroux.
Votre préſence l'inquiète,
Sur ſa nourrice il ſe rejette,
Pour elle ſeule il s'attendrit.
Son cœur lui dit, qu'elle eſt ſa Mere,
Qu'il la chériſſe & la révère ;
La Mere eſt celle qui nourrit.

❀

La ſanté même vous impoſe
La loi que vous oſez trahir.
Votre cruauté vous expoſe
A des maux prompts à vous punir.
Sur vous la douleur vient s'étendre,
Quels ſoupirs faites-vous entendre ?
Victime d'un funeſte ſort ;
Le lait égaré dans vos veines
S'irrite, & des routes certaines
Dans vos flancs conduiſent la mort.

Enfin tout parle & vous excite
A ce reſpectable devoir.
Pour qui ſont ces globes qu'agite
Le deſir qui les fait mouvoir ?
Réponds-moi, nature prudente ;
Pour une liqueur abondante
Ils ſont les canaux deſtinés.
Ils ne ſont formés que dans l'âge
Où l'hymen reclame l'uſage,
Des tréſors que vous prophanez.

Ah ! faites-en jaillir la vie.
Verſez le nectar le plus doux ;
A ce ſoin l'Epouſe aſſervie
S'embellit aux yeux d'un Epoux :
En vain ce temps gêne ſa flamme,
Pourroit-il ſéparer ſon ame
De ſa Moitié qui le chérit ?
Il n'aura qu'elle pour Maîtreſſe ;
Comment s'éteindroit ſa tendreſſe,
C'eſt la vertu qui la nourrit.

Eh ! quoi, meres, rien ne vous touche ?
Pour vos enfans verſant des pleurs,
Le premier baiſer de leur bouche
Eſt le ſignal de vos fureurs.

Si, malgré leurs mains ſuppliantes,
Et leurs careſſes inocentes,
La nature vous parle en vain;
Par votre rage poſſédées,
Il falloit, nouvelles Médées,
Les étouffer dans votre ſein.

❀

Périſſe l'art qui vous égare!
Suivez la plus ſainte des loix:
Oui, contre un uſage barbare
La raiſon éléve ſa voix.
Des cieux s'entrouvre la barriere:
L'amour, d'un thrône de lumiere
Vous reproche tous ſes bienfaits.
Pour forcer vos cœurs à ſe rendre
Au devoir d'une mere tendre,
Il a forgé de nouveaux traits.

❀

Il vous dit: le deſir de plaire
Vous fait donc haïr vos enfans?
Les priver d'un lait néceſſaire,
C'eſt porter la mort dans leurs flancs.
A ma voix ſourdes & rebelles,
Non, vous ne ſentez point, cruelles,
Mes feux auſſi purs que le jour.
Vos tranſports ne ſont qu'impoſture;
Qui ne connoît point la nature,
Pourroit-il connoître l'Amour;

L'AVARICE.

ODE V.

Comment l'homme peut-il, dégradant sa noblesse,
Adorer un métal qu'il appelle richesse,
Et chercher dans la poudre une idole à son cœur?
L'idole pour encens lui demande des crimes;
Et soudain, pour victimes,
Il traîne à ses autels l'innocence & l'honneur.

Mais trompé dans ses vœux, de ses trésors esclave,
L'Avare souffre plus que l'Indigent qu'il brave;
L'intérêt l'œil en feu sans cesse le poursuit.
De la peur des besoins son ame est déchirée,
Et sa vue égarée,
Transforme en vils brigands les spectres de la nuit.

Le terme de l'amour c'est l'objet qu'il possède;
L'ambition s'arrête, alors que tout lui cède,
Fiere des vains honneurs qu'un souffle peut ravir.
De l'avare, qu'embrase une ardeur indomptable,
La faim insatiable
Croît par les aliments qui devroient l'assouvir.

Troublé par les accès de ſa fureur avide,
Il s'agite, il s'élance, &, juſque dans le vuide,
Croit voir briller l'objet de ſes vœux criminels.
Au-delà de ſa tombe, il éléve, il entaſſe
Les tréſors qu'il amaſſe.
Ses jours ſont paſſagers, ſes déſirs éternels.

❀

Pour de vils héritiers, que ſa vue importune,
Il s'efforce à bâtir ſa pénible fortune,
Et conſume ſes ans prêts à s'évanouir,
Le ſort pour le tromper cache un glaive homicide;
Et, d'une main perfide,
L'environne de biens dont il n'oſe jouir.

❀

Ton ſort fut moins affreux, ô *mortel déplorable*,
Infortuné Romain, qu'un Prince inexorable
Accabla de tourmens ſur ton corps épuiſés!
Lorſque d'un or fondu la liqueur bouillonnante
De ta bouche écumante
Fit couler le trépas dans tes flancs embrâſés.

❀

Ah! périſſez ainſi, vous qu'enrichit le crime!
Vous qui, ſouillez du ſang des ſujets qu'il opprime,
Achetez des honneurs, aux vertus réſervés;
Quand du char de l'orgueil vous bravez la patrie;
L'indigence s'écrie:
Les voilà ces tyrans, de mes pleurs abreuvés.

Ce chêne faſtueux, qui vers ſes Cieux s'élève,
Des arbriſſeaux voiſins, nuds, privés de leur ſéve,
Epuiſe tous les ſucs pour nourrir ſes rameaux.
Tel le luxe pompeux, dont l'éclat vous honore,
Pour ſes plaiſirs dévore
La ſubſtance du peuple & s'étend par nos maux.

D'où peut naître un penchant qui détruit la juſtice?
La nature jamais n'inſpira l'avarice;
Les hommes à ſes biens ont tous un droit pareil.
Vous qui prétendez ſeuls poſſéder ſa richeſſe
Quelle eſt donc cette ivreſſe?
Pouvez-vous jouir ſeuls des rayons du ſoleil?

Et toi, pere du jour dont la ſphére enflammée
Embraſe dans ſon cours la nature animée,
Pourquoi formes-tu l'or & ſes vives couleurs?
Auſſi loin que parvient ta lumiere infinie,
Ce funeſte génie,
A de la race humaine étendu les malheurs.

Si la terre eſt ta fille, ah! de ſes flancs utiles,
Fais ſortir de ſes fruits les récoltes fertiles,
Et détruis un métal, inſtrument de nos maux.

C'eſt lui qui de nos champs banniſſant la culture,
Vers une ſource impure
Des mortels aveuglés emporta les travaux.

❀

Auſſi-tôt qu'il parut, le demon de la guerre
Arma nos mains du fer qui labouroit la terre,
Son ſein nourri de ſang en repouſſa les flots.
Le premier conquérant fut le premier avare.
L'intérêt d'un barbare
Transforma l'homme en monſtre, & le monſtre en héros.

❀

Animant de ſon ſouffle un amas de chaumières,
Lui-même il en vômit ces légions altières,
Dont l'or plus que la gloire entretenoit l'ardeur,
Et, des glaces du nord appellant une armée,
La rapine affamée
De ce coloſſe affreux renverſa la grandeur.

❀

L'avarice bien-tot, ſouveraine de l'onde,
Franchit tous les écueils, découvre un nouveau monde,
Y traîne avec la mort des brigands furieux.
Mexique, où ſont les murs de tes villes brillantes?
Que de meres ſanglantes
Cherchent dans tes débris leurs enfans & tes Dieux!

Faut-il que l'intérêt, le pere de la haine,
Régne ſur tous les cœurs aſſervis à ſa chaîne ?
Le prodigue eſt ſouvent un avare caché.
Le Créſus pour l'orgueil fait couler ſa richeſſe,
Et ſon faſte ſans ceſſe,
Lui raméne ſon or pour lui ſeul épanché.

C'eſt ainſi que les eaux dont les gerbes liquides
Vont embellir des airs les campagnes humides,
Etalent des préſens deſtinés à leurs bords.
Les voyez-vous jaillir ? Le tube qui les lance,
De leur vaine abondance
Bien-tôt dans le baſſin reverſe les tréſors.

Riches, qu'à vos regards l'avarice flétrie
Vous laiſſe de vos biens ſécourir la Patrie.
Lui refuſer vos dons eſt un noir attentat.
Faites des Artiſans mouvoir les bras fertiles.
Ces eſclaves utiles
Sont plus nobles que vous, s'ils ſervent mieux l'Etat.

En vain de votre rang l'orgueil les humilie,
Le deſtin vous ſépare & le beſoin vous lie.
Leur vie eſt leur ſalaire & vous le retenez,

Du cri de la douleur ils frappent vos oreilles.
Et de leurs rudes veilles,
Ils demandent le prix, à vos pieds proſternés.

❀

Je vous vois dans nos champs conduits par la rapine,
Aux Laboureurs plaintifs apporter la famine,
La peine eſt tout le fruit qu'ils moiſſonnent pour eux.
Auteurs de l'abondance ils traînent leur miſére,
Et votre cœur ſévére,
Au milieu de leurs maux vous permet d'être heureux!

❀

Vos dons mieux que les loix retiendroient la licence;
Preſſés entre la mort & la pâle indigence,
Que de mortels contraints à déteſter leurs jours!
Vous les forcez au crime, & leur corps qui ſuccombe
De la nuit de la tombe,
Contre vos cruautés implore le ſecours.

❀

Ainſi de la pitié repouſſant le murmure,
L'orgueilleuſe opulence outrage la nature,
Et de l'humanité rompt les auguſtes nœuds.
Ciel! lance tes carreaux & frappe le barbare
De qui la main avare,
N'a jamais eſſuyé les pleurs du malheureux!

❀

Que ſes enfans détruits trompent ſes eſpérances !
Des biens qu'il amaſſa que les tréſors immenſes
A ſes yeux enlevés augmentent ſes horreurs !
Sur ſon front ténébreux que l'infamie empreinte,
Retienne par la crainte
Tous ceux dont l'avarice excite les fureurs !

ODE AVEC DES CHŒURS.

La ruine de Jérusalem par Titus.

ODE VI.

LE Seigneur a parlé, tremble Cité perfide,
Entends le bruit des chars que sa vengeance guide;
Tremble Jérusalem, tes murs sont investis,
Vois s'elever dans l'air des torrents de fumée.
Une effroyable armée
Va traîner tes enfans dans la flamme engloutie.

Déja par la rage ébranlées
Tes tours s'écroulent en éclats,
Et tes cohortes désolées
Cherchent la force de leurs bras.
Le Dieu qu'osa blesser ton crime
De sa colére ouvre l'abîme,
En verse les flots dévorants.
Parmi le deuil & les ténébres
Du trépas les aîles funébres,
Couvrent tes peuples expirants.

Malheureuſe Cité, tu n'as plus de murailles,
Et les monceaux de morts ſont le champ de bataille
Où peuvent s'appuyer les pieds de tes ſoldats;
Tu n'as plus de ſoutien & tu veux te défendre,
Peux-tu ne pas entendre
Ces cris plaintifs mêlés à l'horreur des combats?

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Grand Dieu, regarde nos miſéres,
Elles augmentent tous les jours,
Vois couler nos larmes améres;
De nos maux arrête le cours;
A nos corps la force eſt ravie.
Il ne nous reſte plus de vie
Que pour implorer ton ſecours.

Il n'eſt plus temps, ingrats, d'invoquer ſa clémence,
Vous ne méritez plus que ſa juſte vengeance:
Vos ennemis cruels en ſont les inſtruments.
S'il vous aimoit encor, d'un mot de ſa puiſſance
Il confondroit ces lions écumants,
Et bien-tôt leur armée entiére
Seroit ſemblable à la pouſſiére
Que chaſſe le ſouffle des vents.

CHŒUR D'ISRAELITES FACTIEUX.

Notre courage eſt en nous-mêmes,
La victoire dépend de lui ;
Et dans tous les périls extrêmes
Le cœur du brave eſt ſon appui.
Combattez, Soldats intrépides,
Le ſort céde aux audacieux :
L'art foible d'implorer les cieux
Eſt le partage des timides.

❀

Cruels ! quoi, votre bouche a vomi ces horreurs !
Dieu ſeul dans tous les tems effaça vos malheurs,
Mais rien n'égale enfin le ſort qui vous accable.
Le pain trempé de ſang eſt un mets qui vous fuit ;
Une famine épouvantable
Vous nourrit de mourans que le glaive détruit.
Ciel ! une mere impitoyable
De ſes malheureux flancs a dévoré le fruit.

ISRAELITES.

O crime ! qui du jour ternit la clarté pure.
Jourdain, pleure, gémis, par ton affreux murmure
Apprends aux Nations le plus noir des forfaits.
Après avoir outragé la nature,
Pouvons-nous du Seigneur eſpérer les bienfaits ?

ISRAELITES FACTIEUX.

Combattons, de nos bras attendons les effets.

ISRAELITES.

Il faut nous rendre.

ISRAELITES FACTIEUX.

Il faut nous défendre.
Le Temple reſte, allons tous l'affermir,
Malgré ſon Dieu qui ſemble nous trahir.

ISRAELITES.

Voyez-vous s'élancer nos ennemis terribles?
L'air retentit de leurs clameurs horribles.

CHŒURS DES ROMAINS.

Courons, redoublons nos efforts:
Courons du Temple enlever les tréſors.
De ſes colonnes magnifiques,
De l'or qui couvre ſes portiques
Faiſons un immenſe butin.
Que ſes vaſes, ſes pierreries
Fatiguent nos mains enrichies;
Triompher eſt notre deſtin.

ISRAELITES FACTIEUX.

Du Temple défendons les portes
Qu'il demeure immobile entouré de nos bras.
Aux armes, citoyens, ranimez vos cohortes,
Frappez & lancez le trépas.

ISRAELITES.

ISRAELITES.

Dieu, nous ſerons vainqueurs, ſi pour nous tu combats.

ISRAELITES FACTIEUX.

Victoire, l'ennemi ſe trouble.
Voyez tous ſes rangs enfoncés.

ISRAELITES.

O ciel! ſon audace redouble,
Et nos ſoldats ſont renverſés.

ROMAINS.

Aux frémiſſemens du carnage,
De la flamme ajoutons l'horreur;
Et du plus funeſte ravage
Que tout retrace la fureur.
Dans le temple que la mort régne;
Cours, vengeance, cours l'embraſer,
Et ſi le feu doit s'appaiſer,
Que ce ſoit le ſang qui l'éteigne.

ISRAELITES.

O malheur! triſte effet de nos diviſions,
Déja le Temple s'allume,
Son enceinte ſe conſume.

ISRAELITES FACTIEUX.

Qu'il ſoit détruit avant que nous cédions.

ISRAELITES.

Dieu, conſerve ta gloire & viens par un miracle
Diſſiper ces légions,
Sors toi-même du Tabernacle
Qui de ta majeſté fait briller les rayons.

ISRAELITES FACTIEUX.

Quelle eſt cette ombre reſpectable
Qui d'un vol léger fend les airs?

ISRAELITES.

La terreur part de ſon front redoutable
Et ſes yeux lancent des éclairs.

DANIEL.

Peuples, écoutez-moi, tremblez à ma préſence!
Victimes des malheurs que je vous ai prédits,
Dieu m'avoit dévoilé les jours de la vengeance,
Rentrez dans le néant, ces jours ſont accomplis!
Voyez l'effet de mes menaces,
La mort, la déſolation
Du Temple ont dévoré les traces.
Dieu ſur un autre Peuple fait pleuvoir ſes graces.
Vous n'êtes plus ſa Nation.

Je vous annonçai le Meſſie,
Éternel objet de vos vœux,
Il paroît, votre frénéſie
Lui deſtine un trépas affreux.
Tandis que les rochers ſe fendent,
Que par leurs ſoupirs ils défendent
Le Chriſt qui tombe ſous vos coups,
Vous l'accablez de vos outrages,
Mais ſon ſang ſur vos fronts ſauvages,
Grave les traits de ſon courroux.

De ce ſang eſt ſortie une Sion nouvelle,
Ciel! vois de ta grandeur une image fidelle,
Vois rentrer dans ſon ſein *les Peuples & les Rois!*
Les faux Dieux ſont détruits, briſés comme le verre;
Du vrai Dieu Rome entend la voix.
Reſtitue au Sauveur l'empire de la Terre,
Et l'Aigle triomphant ne céde qu'à la Croix.

A MADAME LA COMTESSE DE G...

ODE VI.

Ah ! le parfait bonheur n'eſt que dans la nature,
C'eſt de penſer & de jouir,
Il n'eſt jamais le fruit d'une vaine impoſture
Qui flatte pour s'évanouir.

Oui, j'en appelle à vous, d'un ſéjour ſolitaire
Vous chériſſez la liberté,
Vous venez y penſer lorſque laſſe de plaire
Vous cherchez la félicité.

Arbres, couronnez-vous de vos plus beaux feuillages
Printemps, ranime tes couleurs,
Que la terre embellie apprête ſes hommages,
Vénus eſt la Reine des fleurs.

La nature à vos yeux étalant ſes prodiges
Vous montre leurs reſſorts divers,
Et votre eſprit des ſens écartant les preſtiges
Semble interroger l'Univers.

Dès que les dons vermeils de l'Amant d'Érigone
Auront fait rougir les côteaux,
Que les Silvains danſants ſous les yeux de l'Automne
Lui porteront les fruits nouveaux.

⁂

J'irai, n'en doute pas, oublier cette ville
Où les forfaits ont des flatteurs,
Où la vertu ſoupire, où l'audace ſervile
Rampe pour monter aux honneurs.

⁂

Ville, où le ſentiment n'eſt que l'inſtinct du vice,
Où les plaiſirs ſont des tourmens,
Où ceux qui des vertus élévent l'édifice,
En détruiſent les fondemens.

⁂

Ville où l'on voit les mœurs aux mépris condamnées;
Où la verité craint le jour
Où les Graces, enfin, Bacchantes effrénées
En orgie ont changé l'amour.

⁂

L'impoſture dans l'ombre y fabrique ſes armes;
Prête à frapper elle ſourit,
Et l'amitié qui ſemble y prodiguer ſes charmes,
Embraſſe ceux qu'elle trahit.

O vertus ! dans les bois j'irai vous rendre hommage
Et chérir vos charmes ſecrets,
Humanité, faut-il pour trouver ton image,
Chercher l'homme dans les forêts ?

Vous qui peuplez nos champs, ſous une humble chaumiere,
Je vois la vertu qui nous fuit.
En vain notre ſavoir fait briller ſa lumiere.
Votre ignorance nous inſtruit.

L'amour dans vos hameaux à l'ombre du myſtère
De roſes embellit ſes traits,
Et l'aimable candeur d'une jeune bergère,
Vous charme plus que ſes attraits.

Vous n'éprouvez jamais les détours des coquettes
Qu'arrête une fauſſe pudeur ;
Et toujours les accords de vos tendres muſettes
Du ſentiment peignent l'ardeur.

Hélas ! chez nous l'amour n'eſt plus qu'un goût frivole
Feu léger qu'allument nos ſens,
Si nous ſommes heureux nous outrageons l'Idole
Pour qui nous brûlions notre encens.

Jusques dans nos transports tout n'est plus qu'imposture,
Le désir est enfant de l'art;
Et la beauté forcée à masquer la nature,
Du mensonge emprunte le fard.

❀

Mais pourquoi donc blâmer ce sexe né sincère,
Nos maximes l'ont dégradé,
Dans les détours obscurs d'une route étrangère,
Nous-mêmes nous l'avons guidé.

❀

Viens, sexe ravissant, viens dans les bois paisibles
Reprendre ta simplicité,
Abjure nos erreurs, oui les âmes sensibles
Aiment toujours la vérité.

❀

Mais hélas! dans les champs quand ma voix te rappelle,
Puis-je en oublier les malheurs!
Verrois-tu sans frémir la misére cruelle,
Qui semble y semer les douleurs?

❀

Quel crime ont-ils commis, ces mortels que déchirent
Des supplices toujours nouveaux?
Epuisés, expirants ils se traînent, soupirent
Courbés sous le poids de leurs maux.

Cependant leurs travaux enrichiſſent du monde
La dédaigneuſe oiſiveté,
Et, ranimant le ſein de la terre féconde,
Ils recueillent la pauvreté.

❀

Telle une mine d'or à des maîtres ſtériles,
Prodigue ſes riches métaux :
Tandis qu'ouvrant ſes flancs, des eſclaves utiles
N'y font que creuſer leurs tombeaux.

❀

Vers des chaumes obſcurs la douleur qui me traîne
M'offre des enfans éplorés,
Leur Pere les conſole & ſoutient avec peine
Leurs corps par la faim dévorés.

❀

Son épouſe plus loin tremblante, pleure, crie,
Elle arrache un fils de ſon flanc,
Son fils preſſant en vain la mammelle flétrie
Au lieu de lait ſuce le ſang.

❀

Cependant cette mere à tous les maux livrée
Que le beſoin remplit d'horreur,
Au bonheur de l'Etat victime conſacrée,
Vient d'enfanter un laboureur.

Infortunés Mortels, le Ciel vous fit-il naître
Pour vous livrer aux coups du ſort ?
A l'aſpect de vos maux je rougis de mon être ;
Et mon cœur appelle la mort.

Si je pouvois du moins, en eſſuyant vos larmes,
Goûter le plaiſir d'être heureux,
Fortune, tes tréſors auront pour moi des charmes
Si je puis les verſer ſur eux.

Vous ſentez ces deſirs, ô vous, dont le courage,
Du luxe abhorre les forfaits,
Vous jalouſe de fuir la Déeſſe volage,
Qui ſans choix répand ſes bienfaits.

Ah ! s'ils pouvoient tomber ſur ces hommes que preſſe,
Du ſort l'implacable courroux,
Je verrois la fortune imitant la ſageſſe,
Agir & penſer comme vous.

ODES NOUVELLES

LIVRE TROISIÉME.

LA VENGEANCE.

ODE I.

Dès que de ſon Auteur défigurant l'image,
L'homme ingrat vers le crime eut porté ſon hommage,
L'air ſe couvrit d'un voile épais.
Le Tonnerre éclata, ſignal de la vengeance,
Qui devoit à jamais atteſter la puiſſance
D'un Dieu qui punit les forfaits.

Il confond à ſon gré la race criminelle,
Rien ne peut le tromper, de ſa gloire éternelle
Il eſt lui-même le garant.
Il parle, & d'un ſeul mot il fait trembler le monde;
Son regard eſt ſa force, & la foudre qui gronde,
N'eſt que ſon ſouffle dévorant.

Cependant les humains, ces fragiles atômes,
D'une vaine grandeur fabriquant les phantômes,
Penſent qu'ils peuvent s'outrager.
Menacent, emportés par leur audace altiére,
Et le ver qui ſe traîne au ſein de la pouſſière,
Du moucheron veut ſe venger.

Quel barbare plaiſir dont l'ardeur trouble l'âme,
Et qui de la diſcorde entretenant la flâme,
Enfonce nos mains dans le ſang,
Obſcurcit la vertu des vapeurs de l'envie,
D'un rival trop puiſſant, oſe acheter la vie,
Ou d'un frere perce le flanc.

Ce malheureux amant pour mieux rompre ſa chaîne,
Sur le char de l'Amour a fait aſſeoir la haine;
En cris s'exhalent les ſoupirs.
Guidé par le ſoupçon, qui dans ſon cœur s'élève,
Il court, l'œil égaré, s'arme, frappe d'un glaive
Un ſein, le trône des plaiſirs.

Va, mortel forcené, va par tes regards ſombres,
Implorer le trépas, & des plaintives ombres
Irriter le ſéjour bruyant.

Vois Siſyphe, Ixion qu'épouvante ton crime,
Courir, & ſe cacher dans le plus noir abîme
Pour fuir ton aſpect effrayant.

❀

Vous qui dans le Tartare exercez la juſtice,
Pour ce vil aſſaſſin inventez un ſupplice,
Dont les enfers puiſſent frémir.
Qu'il dévore ſon cœur, que la ſoif qui le preſſe
Se rallume toujours & s'abreuve ſans ceſſe
D'un ſang qu'il entende gémir.

❀

O divine amitié! viens contre la vengeance
Armer tes droits ſacrés, & par ton indulgence
Des mortels adoucir les mœurs.
Que deux cœurs ſont heureux en éprouvant tes charmes!
L'amour briſe ſes traits, & le malheur ſes armes,
Contre tes nœuds formés de fleurs.

❀

Mais l'honneur, d'un ſeul mot excitant les querelles,
Diviſe deux amis, arme leurs mains rebelles,
Ils menacent en ſoupirant.
Le fer brille. Quels coups! ô ciel! l'un d'eux ſuccombe!
Le vainqueur malheureux ſe maudit, pleure, tombe
Aux pieds de ſon ami mourant.

(a) Fronton de la juſtice inflexible adverſaire,
Publia dans le Nord ce Code ſanguinaire,
Qui par le fer régle les droits.
L'orgueil favoriſa ce barbare ſyſtême,
Et le Sujet pouvant ſe venger par lui-même,
Crut qu'il marchoit l'égal des Rois.

Mais l'honneur, diſons-nous, veille à notre défenſe:
Non. Ce tyran, qui ſemble effacer une offenſe,
Attache la honte à nos pas.
Hélas! connoiſſons mieux le ſublime courage,
Sa gloire brille plus à pardonner l'outrage
Qu'à ſe venger par le trépas.

Eh! quoi donc un guerrier qui par les cicatrices
Porte empreints ſur ſon corps ſes glorieux ſervices,
Dont les lauriers ceignent le front,
Verra ſon nom périr au ſein de l'infamie;
Si ſa coupable main par la haine affermie,
Ne punit un léger affront.

Eſt-ce par un forfait qu'il défendra ſa gloire?
L'erreur qui lui commande une injuſte victoire
Lui tend un piége ſuborneur.

(a) Roi de Scandinavie.

Peut-il, couvert de ſang mériter la louange?
Dès qu'il eſt aſſaſſin la valeur qui le venge,
Ne trahit-t-elle pas l'honneur?

Que dis-je, la vengeance annonce la foibleſſe;
Et le cœur irrité d'un vain mot qui le bleſſe,
Lui-même eſt ſon accuſateur.
D'une inſulte impunie il craint la flétriſſure;
Inſenſé préjugé, la fange de l'injure
Ne peut ſouiller que ſon auteur.

Vous, François généreux, dont l'honneur eſt l'Idole,
Au ſeul devoir ce Dieu vous lie & vous immole,
Et votre ſang n'eſt point à vous.
Il eſt à votre Roi, que vous devez défendre;
C'eſt une lâcheté que d'oſer le répandre
Au gré d'un frivole courroux.

LES BUVEURS.

ODE II.

Ce vin qui brille dans mon verre
M'invite à chanter les buveurs;
O Bacchus, plein de tes faveurs
Je couronne mon front de lierre.
Oui, je vois dans ce jus divin
Le plus beau préſent de la terre,
Puiſqu'il diſſipe le chagrin.

❀

Sur ces teints que le vin colore,
Le plaiſir a ſemé des fleurs;
Jamais de ſi belles couleurs
N'ont paré le front de l'aurore.
Le vieillard s'anime à ſon tour,
Il aime, & le vin qu'il adore
Eſt pour lui le Dieu de l'amour.

❀

Loin de nous la cérémonie
Où l'ennui dans un beau feſtin,
Verſe le Moſele ou le Rhin.
L'on y boit parce qu'on s'ennuie;

Fuyons la gêne ; le plaiſir
Eſt un enfant de la folie,
Qui l'enchaîne le fait mourir.

❀

Les faveurs que Bacchus diſpenſe,
Ne ſont point d'amis inconſtants.
Mais où ſont les heureux amants,
Tendres, après la jouiſſance ?
L'amour même éteint ſon flambeau,
Dès que la vieilleſſe s'avance ;
Et l'on boit juſques au tombeau.

❀

Venez, ô Sages de la Terre
Chez nous, chercher la vérité ;
La candeur, la ſimplicité,
N'habitent qu'à l'ombre d'un verre.
Vous ne trouverez point chez nous
Ces vœux qui font naître la guerre ;
Le plaiſir ne rend point jaloux.

❀

D'une paix ſolide & conſtante,
L'auteur qui propoſa le plan,
N'imagina qu'un vain roman ;

Mais de la diſcorde écumante,
Partout s'éteindroient les fureurs,
Si ce monde qu'elle tourmente,
N'étoit rempli que de Buveurs.

En vain les Sages de nos peines
Offrent le calcul effrayant ;
Le Buveur n'a qu'un ſentiment,
Doux plaiſir, c'eſt toi qui l'enchaînes !
Après l'inſtant qui fait jouir,
Le vin coule encor dans ſes veines,
Il *jouit* par le ſouvenir.

LES GRANDS.

ODE III.

Tels que ces monts altiers qui couvrent de leurs têtes,
Tous les arbres voiſins qu'ils ſemblent mépriſer,
Ecartent de leurs troncs la fureur des tempêtes
Et diſpenſent les eaux qui vont les arroſer.

Tels au-dessus de nous, placés par la naissance,
Les Grands contre le sort peuvent nous soutenir :
Leurs utiles bienfaits versés par la puissance,
Pour les mieux honorer, doivent nous prévenir.

C'est en vain que d'un Grand la valeur triomphante,
Remplit le monde entier de monumens fameux :
En vain tout retentit des exploits qu'il enfante,
Il peut faire encor plus, servir un malheureux.

Hélas ! pourquoi faut-il que les vertus paisibles
Moins que les faits guerriers attirent notre encens ?
Nous-mêmes nous formons les tyrans inflexibles,
Qui foulent à leurs pieds les peuples gémissans.

Périssent à jamais ces Grands dont l'ame altière
Goûte en nous écrasant de coupables douceurs.
Ils ne courbent nos fronts cachés dans la poussière
Que pour être mieux vus au sommet des honneurs.

Quel est, Grands, répondez, cet intervalle immense
Qui tracé par l'orgueil vous éloigne de nous ?
Ah ! pour être moins fiers contemplez la distance
Que la Couronne a mise entre le Prince & vous.

Par quels détours obscurs montez-vous à la place
Dont vous ne soutenez que le nom fastueux.
La sourde ambition a fait ramper l'audace
Pour jetter dans l'abîme un rival vertueux.

❀

Hélas ! combien d'ennuis, d'amertumes, d'outrages,
Vous vendent les faveurs dont vous combla le sort ?
Après avoir enfin triomphé des orages,
L'écueil le moins prévu vous attend dans le port.

❀

Même en servant des Rois la cause politique,
Quel fruit de vos exploits vous est-il revenu ?
L'intrépide Cortès, ce vainqueur du Mexique,
Vit à la Cour de Charle à son maître inconnu.

❀

Fiers Colosses, un souffle a donc pu vous abattre ;
Votre chûte à nos yeux vous a bien découvert ;
Vous n'êtes que des nains montés sur un théâtre,
Et n'avez rien de grand, que l'orgueil qui vous perd.

❀

Confondus dans l'asyle où le destin vous jette,
Le calme de la paix semble irriter vos maux ;
Vous desirez les vents & votre âme inquiette
Regrette encor la mer qui brisa vos vaisseaux.

Un cœur foible s'abbat ſous le poids des diſgraces;
Le grand homme en ſoutient les aſſauts furieux.
En vain tous les malheurs frémiſſent ſur ſes traces;
Il les entend, les foule, & regarde les cieux.

❀

Ainſi quand l'horiſon eſt troublé des nuages,
Qu'Eole a répandus dans les airs conſternés,
Les globes lumineux au-deſſus des orages,
En bravent la fureur dans leurs cours entraînés.

❀

Dès que pour prévenir les tempêtes civiles,
Les loix eurent fixé les états différens,
La valeur généreuſe & les talens utiles,
De beaux noms décorés eurent les premiers rangs.

❀

Des bienfaits, des travaux, Grandeur, voilà ta ſource
Tes droits les plus flatteurs ſont de nous protéger;
La moleſſe eſt ta mort, brillante dans ta courſe
Tu dois toujours agir & ne jamais changer.

❀

Aux mortels malheureux viens te faire connoître;
Diſſipe d'un regard les ombres de leurs nuits;
Servir l'infortuné, c'eſt lui redonner l'être;
C'eſt du ſein des tombeaux faire éclorre des fruits.

Lie à ton char la paix, & des arts qu'elle inſpire,
Attache ſur ſon front les lauriers glorieux ;
Les beaux arts de la gloire établiſſent l'empire
Et donnent aux humains les attributs des Dieux.

Offrons nos vœux au Grand qui chérit le génie ;
Dans ſon livre immortel le tems grave ſon nom.
Ah ! pour le célébrer que n'ai-je l'harmonie
Dont Pindare charmoit l'oreille d'Hiéron.

Oui, Pindare inventa les chants les plus ſublimes ;
Sa voix fit treſſaillir les cieux, l'onde & l'enfer ;
Il oſa, pour louer ſes Héros magnanimes,
Prendre l'encens qui brûle aux pieds de Jupiter.

Auſſi loin que s'étend la rapide penſée,
Pindare y pénétra par ſon fougueux eſſor ;
Et lorſque nous croyons ſon audace laſſée,
L'œil étonné des Dieux le voit voler encor.

Il s'élance, & ſes doigts agités ſur ſa lyre
En ſons harmonieux enſeignent le devoir ;
Et les loix qu'il ranime à ſon brûlant délire
Vont ſur le monde entier étendre leur pouvoir.

Ceux qui ne ſentent pas ſa douce mélodie,
Des ſublimes vertus n'entendent point la voix,
Le vice les enchaîne & leur âme engourdie
Ne ſauroit du Héros atteindre les exploits.

Sachez, Grands, que les Arts au Temple de Mémoire,
Vantent leurs favoris iſſus du plus beau ſang,
Et que d'un pur encens allumé par la gloire,
Ils parfument les Dieux aſſis au premier rang.

Ceſt là que N... de la troupe immortelle
Sur un nuage d'or recevra les honneurs;
Politique profond, pour ſon Roi plein de zéle
Il a conduit Bellonne au palais des neuf Sœurs.

Les talents ſont un luſtre aux noms les plus ſublimes,
Des lauriers d'Apollon Mars reléve le prix
(a) Ce Grand ſi renommé, ſage auteur des maximes
Crut ennoblir encor ſon rang par ſes écrits.

Ce Philoſophe vrai qui montra l'impoſture
Enchaînant l'univers à l'intérêt vainqueur,
Eût tracé des humains la plus belle peinture
S'il eût voulu puiſer le tableau dans ſon cœur.

(a) Le Duc de la Rochefoucault, Auteur des Maximes.

A une Dame qui vouloit forcer ſa Fille à ſe faire Religieuſe.

ODE IV.

D'UNE Fille adorable & ta parfaite image,
Pourquoi, ſage Cloé, forcer les ſentimens ?
Pourquoi d'un éternel & pieux eſclavage,
La contraindre à ſubir les myſtiques tourmens ?
Elle doit ſuivre ton exemple ;
Et l'amour a paré le temple,
Où l'hymen veut l'unir par des nœuds plus charmans.

❀

Ne crois pas que jamais ſa jeuneſſe innocente
Dans un obſcur cachot s'accoutume à ſes fers ;
Tu l'entendrois plutôt, ſans ceſſe gémiſſante,
Déteſter ſes appas d'un voile noir couvert.
La nuit épouvante l'aurore
Vit-on jamais l'aimable Flore
Se plaire dans l'horreur des ténébreux déſerts ?

❀

Peux-tu donc étouffer l'amour & la juſtice,
Et mener la victime à l'autel préparé ?
Ah ! ta voix ne commande un ſi dur ſacrifice

Que pour mieux aggrandir un Fils idolâtré,
Qui par le plus indigne uſage,
Dévorant tout ſon héritage
Plongera le poignard dans ton ſein déchiré.

Tel eſt le ſort qui ſuit ces lâches préférences
Que réprouvent le ſang & la droite raiſon :
Des parens aveuglés, les folles eſpérances,
Se transforment bien-tôt en ſources de poiſon.
Ainſi le Ciel, juge ſévère,
Sur eux étendant ſa colère,
Des devoirs les plus ſaints punit la trahiſon.

Mais, ma Fille, dis-tu, du monde ſéparée,
Loin de ces faux plaiſirs trouvera le bonheur ;
Les maux reſpecteront ſa retraite ſacrée.
De ta Fille, dis-moi, connois-tu bien le cœur ?
Ah ! plutôt d'un amant épriſe
Elle ira, telle qu'Héloïſe,
Souiller le Temple ſaint de ſa prophane ardeur.

Ah ! Chloé, n'attends pas que ſa douleur amère,
Des pleurs & des ſoupirs empruntant le ſecours,
Rappelle dans ton cœur le tendre nom de mère,

Et

Et par d'affreux remords empoiſonne tes jours;
A préſent qu'elle eſt libre encore,
Près de l'abîme qu'elle abhorre,
Son timide reſpect t'adreſſe ce diſcours:

✕

O toi, que j'aime plus que le jour qui m'éclaire,
Et que tous les attraits que tu vantes en moi,
L'as-tu donc pu dicter l'arrêt de ma miſére?
Peux-tu voir mon cercueil & le voir ſans effroi?
Je t'avois conſacré ma vie,
Et l'eſpérance m'eſt ravie,
D'appuyer ta vieilleſſe en mourant avec toi.

✕

Hélas! juſqu'à ce jour ſi mes eſprits dociles,
De tes ſages conſeils ont ſçu ſe pénétrer,
Pourquoi dans ces momens, de tes leçons fertiles
Perdre ainſi tous les fruits que tu peux retirer?
A-t-on vu la main vigilante
Qui cultive, & nourrit la plante
Aux fureurs de la hache auſſi-tôt la livrer?

✕

Ne crains point mes erreurs, tu ſeras mon égide
Contre tous les dangers qui viendront m'aſſaillir;
Et mon amour pour toi, ce reſpectable guide,
Au ſein de la vertu ſçaura me retenir.
Si je dois quitter la ſageſſe,
Grands Dieux! flétriſſez ma jeuneſſe,
Effacez mes appas, s'ils doivent m'avilir.

Mais ſi ta voix l'ordonne, il faut que j'obéiſſe:
Je cours ſacrifier mes penchans les plus doux.
Eſt-ce à moi de ſonder les raiſons du ſupplice?
Ah! je préfére enfin ma peine à ton courroux.
J'irai, nouvelle Iphigénie,
A l'Autel, immoler ma vie,
Et t'appeller ma mere, en tombant ſous tes coups.

X

Tu ſoupires, Chloé, je vois couler tes larmes;
Oui, ta Fille renaît dans ton cœur abattu.
Contre le ſentiment l'intérêt n'a point d'armes,
Elle arrête un projet par tes pleurs combattu.
Par ſon amour ſeul enchaînée;
Ta Fille avec toi fortunée,
Te devra ſes plaiſirs ainſi que ſa vertu.

L'AMOUR CHAMPETRE,

A MADAME DE...,

Sur l'Air: *Il eſt donc vrai, Lucile.*

ODE V.

Vous partez, Egerie,
Nos champs vont s'attriſter;
Votre image chérie

Va ſeule nous reſter.
Falloit-il vous connoître
Pour ſoupirer toujours ?
Hélas ! faut-il voir naître
Nos maux de nos amours ?

Les jours de votre abſence,
Sont d'éternels hyvers,
Ceux de votre préſence
Ne ſont que des éclairs.
Le temps qui nous entraîne,
Voulut donc départir,
Des chaînes à la peine,
Des aîles au plaiſir.

La paix & la ſageſſe
Habitent loin du bruit,
Le plaiſir n'eſt qu'ivreſſe,
Quand l'erreur le conduit.
Dans un champêtre aſyle
L'Amour veut ſe cacher,
Et s'il court à la Ville,
C'eſt pour vous y chercher.

La Reine de Cythère
Des Cieux fuit les lambris.

C'eſt pour vivre en Bergère ;
A côté d'Adonis.
Des Bois l'ombre amoureuſe
Rafraichit ſes appas,
Elle ne fut heureuſe
Qu'où les Dieux n'étoient pas.

Egerie, au Village
L'amour eſt plus charmant,
Ailleurs c'eſt un hommage,
Chez nous un ſentiment.
La vertu ſeule anime
Nos innocens amours,
Et dès que l'on eſtime
N'aime-t-on pas toujours ?

Pourquoi fuir le myſtère
Et la ſimplicité ?
Dans nos champs l'art de plaire,
N'eſt que la vérité.
La beauté dans les Villes,
N'a que des courtiſans ;
Mais dans nos bois tranquilles,
Elle fait des amans.

A MADAME DE L...

Si l'Amour eſt un Dieu volage,
Il n'eſt pas moins capricieux;
Souvent ſans meſure il partage
Ses tréſors les plus précieux.
Mais pourquoi ne chanter que ce rare avantage,
Amour, ne peux-tu donc bleſſer que par les yeux?
Et qui plaît par l'eſprit n'eſt-il pas ton image?
Crois-moi, ne triomphes pas tant.
D'avoir fait de Chloé ton plus parfait modéle,
Ne dit-on pas dès qu'on l'entend,
Qu'elle pourroit ſe paſſer d'être belle.

COMPLAINTE D'UNE MOUCHE EXPIRANTE,

A une Dame qui la faiſoit ſouffrir.

Sur l'Air : *Que ne ſuis-je la fougère !*

Pouvez-vous à tant de charmes,
Joindre un cœur indifférent?
Si je me ſers de mes armes,
N'en faites-vous pas autant?
Si pour un trait que je darde

Il me faut ainſi périr,
Tous ceux que votre œil regarde,
Devroient donc vous en punir.

X

Après tout, de mes bleſſures
On guérit dans le moment,
Mais des vôtres, bien plus ſûres,
On pleure éternellement.
Ah! ſi des Dieux la ſageſſe,
Prenant un ſoin rigoureux,
Puniſſoit tout ce qui bleſſe,
Que deviendroient vos beaux yeux?

X

J'ai pris le plaiſir pour guide;
Comme l'amour qui vous ſuit,
J'imitai ſon vol rapide
Et la beauté m'a ſéduit.
Si dans mon humeur volage,
J'oſai piquer votre ſein
Le lis dont il eſt l'image,
Trompa mon œil incertain.

X

De mes maux, jeune Glicère
Profitez à votre tour;
Autrefois je fus Bergère.
Doit-on l'être ſans amour?
Vive, mais un peu farouche,
Je ne voulois que charmer,
Et je fus changée en Mouche
Pour avoir plu ſans aimer.

EPITRES.

LE TRAVAIL

EPITRE I.

A M. PELLETIER DE MORFONTAINE

Intendant de la Rochelle.

SOUTIEN de la vertu, dont il nourrit la flamme
PELLETIER, le travail eſt un beſoin de l'âme;
Ceſſons-nous d'exercer & l'eſprit & le corps,
L'ombre d'un froid repos engourdit leurs reſſorts;
L'homme obtint pour agir & la force & l'adreſſe.
Il ſent ſes paſſions repouſſer la pareſſe.
Dans ſa lâche indolence il végéte, & ſur lui,
Pour le rendre au travail, un Dieu verſe l'ennui.
Ce devoir eſt preſcrit par la nature entière;
Le ſoleil dans ſon cours fait mouvoir la matière,
Suit les loix qu'établit ſon Maître en le créant;
Et le repos du monde en ſeroit le néant.
La terre, de ſes fruits étalés ſans meſure,
Couronne nos efforts payés avec uſure.
Mere féconde en biens, elle veut les cacher,
Et pour les obtenir il faut les arracher;
Il faut fendre ſon ſein qui retient ſes largeſſes;
Oui, Mortels, ce travail eſt le Dieu des richeſſes.

L'Eſpagnol n'a point vû, malgré tous ſes tréſors,
La ſolide opulence arriver dans ſes ports;
Qu'il cultive ſes champs ſauvages & ſtériles:
Un ſol qui ſemble aride a des veines fertiles;
Tels ces monts ſablonneux de ronces hériſſés,
Cachent des monceaux d'or dans leurs flancs entaſſés.
Avides d'un métal dont la ſoif nous dévore,
De nos ſoins aſſidus nous le verrons éclore.
L'homme laborieux enchaîne le hazard,
Arrête la fortune & monte ſur ſon char.
Tel étoit ce COLBERT, dont l'active prudence
A fait par cent canaux circuler l'abondance.
Le ſublime talent de régir les Etats,
N'eſt que l'art créateur d'en occuper les bras.
Voyez dans ces marais ce Peuple infatigable,
Jetter les fondemens d'un pouvoir reſpectable;
De l'Aigle qui l'opprime enfin braver les loix,
Et terminer ſouvent les querelles des Rois.
Le cri de l'indigence éveillant l'induſtrie,
Appelle la fortune au ſein de ſa patrie;
Pour nourrir notre luxe il redouble ſes ſoins,
Sobre, laborieux, puiſſant par nos beſoins.
Enfin, ſans le travail, la nature ſauvage
D'un immenſe déſert nous offriroit l'image.
C'eſt lui qui rapprochant les mortels plus heureux,
Renouvella le monde & l'embellit pour eux:

De l'Egypte admirons les pompeuſes merveilles,
Fruits éclos du génie & des pénibles veilles :
Ces Monumens fameux, ouvrages des Romains,
Dont le temps étonné reſpecte les deſtins ;
Ces Jardins, de la terre orgueilleuſe parure,
Et que pour ſes enfans adopte la nature ;
Ces ſolides chemins, ces menaçans remparts,
Qui de Bellonne en feu repouſſent les hazards ;
Et ces Châteaux flottans, qui, ſouverains de l'onde,
Rapprocheront pour nous les limites du monde.
Contemples ces Palais, ce Louvre merveilleux,
Qu'un Mécène éclairé reproduit à nos yeux ;
Ce Verſailles ſuperbe, où vainqueur des obſtacles,
L'art ſemble ſur nos pas prodiguer les miracles ;
Perçant des monts affreux par ſa force ébranlés,
Le travail des deux Mers unit les flots troublés ;
Des fanges d'un marais je vois ſortir des Villes,
Les rochers ſont peuplés & les déſerts fertiles ;
Le Commerce s'étend & ſes rameaux divers,
Avec ſoin cultivés, embraſſent l'univers.
Oui, tout céde au travail ; dans les ombres du doute
Sans lui des vérités eût-on trouvé la route ?
Seul l'eſprit ne peut rien : il ſe traîne en tremblant,
Et même le génie, eſſor d'un cœur brûlant,
Sans une longue étude en feux mourans s'exhale ;
C'eſt Alcide énervé qui file aux pieds d'Omphale.

O France ! tes efforts enfanterent ces arts ;
Qui ſur toi de l'Europe ont fixé les regards.
Vois couler dans ton ſein les richeſſes qu'attire
Ce luxe, qui nourrit le corps d'un vaſte Empire.
Aimes tes artiſans ; c'eſt à toi d'animer
Ces mortels que l'orgueil rougiroit d'eſtimer.
Entouré des plaiſirs dont le choix le tourmente,
Ce Créſus enrichi des malheurs qu'il augmente,
Voit ces vrais citoyens comme ces animaux,
Que pour traîner ſon faſte il condamne aux travaux.
Eſt-il homme lui-même en ſon repos ſtérile ?
Il eſt au rang des morts dès qu'il n'eſt pas utile :
Ces mortels mépriſés ſont pourtant plus heureux :
La pompe eſt pour le riche & le plaiſir pour eux ;
Le plaiſir eſt enfant du beſoin qui l'appelle,
Au ſouffle du deſir ſon feu ſe renouvelle ;
Le travail nous prépare à ſentir ſes douceurs ;
Et c'eſt pour le travail qu'il prodigue ſes fleurs.
De l'oiſive molleſſe il ne fond pas la glace,
Et lorſqu'elle jouit c'eſt l'ennui qu'elle embraſſe.
Oui, PELLETIER, crois-moi, ce bonheur qu'on
pourſuit,
N'eſt qu'un jour échappé des ombres de la nuit.
La ſanté, ce vrai bien, le ſeul digne d'envie,
Puiſqu'il peut adoucir les malheurs de la vie ;
La ſanté, du plaiſir inſéparable ſœur,
D'un pénible exercice emprunte ſa vigueur ;

Ce Laboureur robuſte, au bout de ſa carrière,
Jouit de ce tréſor, que l'opulence altière
Deſire & n'obtient point, malgré les vains ſecours
Qu'elle achete de l'art pour prolonger ſes jours.
PELLETIER, tout enfin au travail nous anime;
Et s'il eſt un devoir, la pareſſe eſt un crime;
Le mortel inutile eſt un ſujet ingrat,
Par ſon oiſiveté coupable envers l'Etat.
Les Rois même, les Rois liés à des entraves,
De leur triſte grandeur ne ſont-ils pas eſclaves?
En vain la flatterie éléve leur pouvoir,
Ils ont au-deſſus d'eux le rigide devoir;
Ah! puiſſent-ils flétrir cette molle indolence,
Qui de nos citoyens éterniſe l'enfance,
Et qui berçant le corps étendu ſur des fleurs,
Eſt l'aliment du vice & le poiſon des mœurs.
C'eſt ainſi que d'Achille on n'eût fait qu'un Therſite,
Du vaillant fils d'Alcméne un lâche Sybarite.
Par le luxe énervé l'homme expire au berceau;
La main qui le careſſe en creuſe le tombeau.
Sur un mont orageux qu'entoure un précipice
S'éléve d'un Palais le pompeux édifice;
On approche, une voix fait entendre ces mots;
Loin d'ici, vils Amans d'un coupable repos;
De cent monſtres affreux excitant la cohorte
Le danger en défend la redoutable porte.

La terreur les bras nuds & les cheveux épars ;
Sur les pas de la mort vole autour des remparts.
Mais plus grand au milieu des obſtacles qu'il dompte,
Par la gloire enflammé le courageux y monte ;
Dans le Temple on ne voit que des exploits brillans,
Que des Héros courbés ſous leurs lauriers ſanglans.
On voit le champ de Mars, cette école guerrière,
Où des Romains couverts d'une noble pouſſière,
Apprennent, endurcis par d'éternels efforts,
A joindre le courage à la vigueur du corps ;
C'eſt par là que Céſar triomphe en Theſſalie.
Pour rétablir l'honneur d'une armée avilie,
Métellus ſans relâche occupe ſes ſoldats ;
L'auſtère diſcipline eſt le nerf des combats.
Mais détournons nos yeux de ces triſtes images ;
Guerre, n'offre jamais tes funeſtes ravages.
Employons mieux nos bras qu'ont ſouillé tes horreurs.
Les avons-nous reçus pour ſervir tes fureurs ?
Exerçons-les plutôt dans ces terres déſertes,
Sources des vrais tréſors, par des ronces couvertes.
Des mortels bienfaiſans les eſſais couronnés,
Promettent d'heureux fruits aux efforts deſtinés ;
Imitant de SULLY les maximes fertiles,
LOUIS veut ranimer les Campagnes ſtériles.
Elles fixent ſes vœux, puiſſe un Roi vigilant

Aider le Laboureur, annoblir ſon talent!
Déja, s'étend partout l'utile Académie,
Jalouſe d'éveiller la culture endormie,
Et ſes ſoins du Commerce augmentant les canaux;
Vont à notre induſtrie aſſervir nos rivaux.
Ciel, de ces Citoyens éterniſe le zèle:
La vertu ſecourable a droit d'être immortelle;
Toi, dans cette vertu politique affermi,
PELLETIER, de l'erreur implacable ennemi;
Viens, ſur l'oiſiveté fais tonner l'éloquence,
Ce vice d'un Empire énerve la puiſſance.
L'homme pour être heureux a beſoin d'un appui;
Il faut vers le bonheur le traîner malgré lui.
Etale à ſes regards tes maximes prudentes,
Ouvre encor ſous ſes pas des mines abondantes;
Mais condamne le joug d'un travail déteſté,
Qui ſeroit pour le crime un tourment mérité,
Où des hommes courbés, & traînant leur miſère,
De la peine en mépris reçoivent le ſalaire.
Où, placés au-deſſous des plus vils animaux,
Ils l'emportent ſur eux par l'excès de leurs maux.
L'homme doit, en dépit de l'orgueil qui le brave
Travailler en Sujet & non pas en Eſclave.

ÉPITRE II.

A Monsieur de F...

Dans un Château, jadis fameux,
Que pour une Nymphe jolie
Fit bâtir, à ce qu'on publie,
Des Valois le plus courageux,
Quoique malheureux à Pavie.
Mon cœur semble arrêter le torrent de la vie;
Et ne scauroit porter envie
A ces plaisirs tumultueux
Dont la pénible frénésie,
A Paris seul, fait des heureux.
Que j'aime à parcourir ces lieux
Où ce rival de Mars, déposant son tonnerre,
Las de faire trembler la terre;
Marchoit environné des plaisirs & des jeux,
Qui, cachant sous des fleurs son sanglant cimeterre
Des plus beaux myrthes de Cythère
Ornoient son front victorieux,
Et, sur les Drapeaux de la guerre,
Traçoient en folâtrant des chiffres amoureux.
Pour le tendre objet qui l'attire,
Quand le cœur d'un Héros est une fois épris,
Sur son front la terreur expire;

Mars auprès de Venus a les yeux d'Adonis.
Mais dans ces lieux, où tout conſpire
A flatter mes vœux les plus doux,
Au ſein du bonheur, je deſire;
Puiſque je vis ſi loin de vous;
Pourquoi voudrois-je m'en défendre,
Il faut l'avouer ſans détour,
Lorſqu'elle remplit un cœur tendre,
L'amitié reſſemble à l'amour.
En vain chaque nouvelle aurore
Pour un nouveau plaiſir en ces lieux ſemble éclorre.
Mon cœur répéte, au milieu d'un beau jour,
Il eſt des Morrels que j'adore,
Qui ne ſont point dans ce ſéjour.
Vous le ſçavez, je vis auprès d'une Comteſſe,
Qui pourroit ſe paſſer pour captiver nos cœurs,
De tous les appas enchanteurs,
Dont voulut l'embellir le Dieu de la tendreſſe.
Elle n'a point l'air apprêté
De toutes ces femmes hautaines,
Qui, dans un vieux château, minucieuſes Reines
En vantent toujours la beauté;
Qui nous applaudiſſant d'habiter leurs demeures,
Tracent de nos plaiſirs l'eſpace limité,
Comme l'Airain ſonant régle le cours des heures;
Et, mariant nos jeux avec leur vanité;
De leurs amis ſont des eſclaves,

Et nous préparent des entraves
En nous prêchant la liberté;
Je ſuis encor fort entêté,
De ce Comte à l'humeur courtoiſe
Qui fait paroître tour-à-tour,
L'eſprit fin d'un homme de cour,
Et cette franchiſe gauloiſe,
Que l'on croit morte avec l'amour.
Nous avons des femmes charmantes,
Qui dans le Palais de nos Rois
N'ont porté pour tributs que des vertus touchantes,
Et de la vérité n'ont point trahi les droits.
Tout me fait chérir cet aſyle;
C'eſt ici que l'ame fertile
Retrouve ſa vigueur qu'aſſoupiſſoient les ſens.
Que la folie aime la ville
Et ſous ſes étendarts traîne ſes habitans;
Avide de jouir de ſa raiſon tranquille
Le Sage préfére les champs.
Forêt, dont je chéris la majeſté hautaine;
Où j'ai ſouvent penſé ſous un ombrage frais,
Où bien-tôt le temps qui m'entraîne
Me fera graver ſur un chêne
Et mes plaiſirs & mes regrets.
En vain notre raiſon, eſclave de la haine,
Nomme tes habitans des monſtres dangereux;
J'écarte loin de toi ces injures atroces,

Je ne connois pour animaux féroces,
Que tous les hommes vicieux.
On ne voit point chez toi les ſerpens de l'envie,
Les reptiles impurs qu'arme la calomnie,
Ni ces inſectes tortueux;
Mechans ſans être venimeux.
Le fruit de nos excès, l'affreuſe maladie,
Ne t'arrache jamais des ſoupirs douloureux;
Ces arbres toujours vigoureux,
Eterniſent leur exiſtence;
Le temps ſemble affermir leur âge triomphant;
Et l'homme ne vit qu'un inſtant,
Pour expirer dans la ſouffrance.

EPITRE III.

A M. l'Abbé POULE, *Abbé de Nogent & Prédicateur du Roi; ſur la méthode de diviſer les diſcours.*

QUAND l'éloquence dans Athènes
Etalant ſes riches tréſors,
Des paſſions briſoit les chaînes,
Et voyoit ſes heureux efforts
Maîtriſer un peuple volage,
L'enflâmer de guerriers tranſports,
Et le préſerver de l'orage

Qui venoit fondre dans ſes ports ;
Alors ſa beauté vive & pure
Mépriſant des charmes trompeurs,
Dans les ſources de la nature
Puiſoit ſa vie & ſes couleurs :
Pourquoi d'une frêle parure
Auroit-elle emprunté les fleurs ?
L'ajuſtement n'eſt qu'impoſture.
Une Belle ſimple & ſans art
Sur les cœurs regne en ſouveraine ;
Tandis qu'une coquette vaine,
Ne peut les toucher par ſon fard.
Alors ſa force impétueuſe,
Sans porter des coups médités,
Sous ſa puiſſance impérieuſe
Faiſoit fléchir les volontés.
Elle ignoroit l'art ſophiſtique
De ſes fades tranſitions,
Et la méthode didactique
De nos froides diviſions ;
Dont le compas géométrique
Dirige les dimenſions ;
Et qui ſous leur joug tyrannique
Enchaînant nos ſenſations,
Rendent notre ame léthargique,
Et d'un ſouffle ſoporifique
Endorment nos affections.

Auſſi de ſa voix foudroyante
Elle étonnoit les Auditeurs,
Et ſon action véhémente
Troubloit & ſubjuguoit les cœurs.
Maintenant par quelle manie
A-t-elle imité l'harmonie
De ces concerts mélodieux,
Dont la douceur charmant l'oreille,
Affadit l'ame qui ſommeille
Dans un calme faſtidieux?
Méthode, ſi fort approuvée,
Trop ſubtile combinaiſon,
Fille de la froide raiſon,
N'es-tu pas la cauſe éprouvée,
De ce funeſte changement?
Oui, dans tes liens captivée,
L'éloquence foible, énervée
N'eſt plus qu'un corps ſans mouvement.
L'eſprit aime la ſymétrie,
Mais il n'atteint jamais le beau.
Gêné dans ſa route chérie,
Il eſt ſemblable à cet oiſeau,
Dont le vol raſe la prairie,
Ou les bords fleuris d'un Ruiſſeau.
Le génie ardent, intrépide,
Imite l'aigle audacieux,
Qui ſeul, ſans ſoutien & ſans guide,

Emporté d'une aîle rapide
Va ſe ſe repoſer dans les Cieux.
Lorſque par ſa vertu puiſſante,
Cette flamme vive & preſſante
Echauffe, embraſe un orateur:
A chaque objet qui ſe préſente
Il ſent redoubler ſa chaleur;
Il court, il s'agite, il s'élance,
Il tonne, & les foudres qu'il lance,
Pénétrent tout d'un feu vainqueur;
Dans le mouvement qui l'entraine,
Il ne connoît aucune chaîne,
Qui doive arrêter ſon ardeur;
Tels ſont les effets du génie;
L'auſtère contrainte eſt bannie
De ſes ouvrages excellents.
En vain l'art, maître deſpotique,
Veut par ſa morgue flegmatique,
Refroidir ſes accès bouillans;
Il brave les règles qu'il trace,
Aſſuré qu'une noble audace
Fait les ſuccès les plus brillans.
Ces grands traits d'un diſcours ſublime
Qui triomphent de l'Auditeur,
Pourroient-ils partir d'un Rhéteur,
Que jamais un beau feu n'anime,
Qui ſous le compas & la lime

Arrange & polit tous ſes mots ;
Rarement voit-on des Eſclaves
Agir & penſer en Héros.
Un Athlete dans des entraves
Ne peut ſignaler ſa valeur,
Et, malgré ſa menace fière,
S'il n'eſt libre dans la carrière,
Ses coups tomberont ſans vigueur.
Il eſt pourtant une ſtructure
Dont l'effet s'annonce toujours,
Dans l'édifice d'un diſcours ;
Un plan de qui la marche ſure
Sert à le régler dans ſon cours ;
C'eſt ce fil dont l'heureux ſecours,
Préſentant une route aiſée,
Guida l'intrépide Théſée,
Au travers de nombreux détours.
Mais ce plan où tout ſe rapporte,
Faut-il toujours le reſpecter ?
Non ; quand un Orateur s'emporte,
Quand un zéle ardent le tranſporte,
Il doit oſer s'en écarter.
Ainſi lorſqu'entre deux armées,
De même fureur enflammées,
On tente le ſort des combats ;
D'abord on s'ébranle, ou s'avance ;
Un ordre fruit de la prudence

Anime & conduit tous les bras :
Mais auſſitôt que le carnage
Echauffe le cœur des ſoldats,
Auſſitôt qu'armé par la rage,
Et traînant la mort ſur ſes pas,
Mars aux tranſports de leur courage
Vient joindre ſes feux dévorans;
On ſe mêle, on ſe précipite,
Chacun ſuit l'ardeur qui l'excite :
Le déſordre eſt dans tous les rangs.
Vangeur de la vertu flétrie,
Toi, qui dompras la faction,
Dont le flambeau dans ta Patrie
Eût porté la deſtruction,
Quand ton invincible éloquence,
Telle qu'un vaſte embraſement,
Ne trouvoit point de réſiſtance,
Aux loix d'une exacte ordonnance
La vit-on ſoumiſe humblement ?
Non, une méthode timide,
Auroit de ton diſcours rapide,
Réprimé l'eſſor véhément.
Loin cette forme régulière,
Diviſée en tant de rameaux,
Semblable au cours d'une rivière
Qui, coupée en pluſieurs canaux,
N'a plus cette majeſté fière

Qui faiſoit admirer ſes eaux.
Un Orateur, foible, ſtérile,
Dont les yeux n'embraſſent jamais
Toute la ſphère des objets,
Les partage; & cet art facile,
Pour l'étayer eſt un ſecours;
Mais à travers tous ces détours
La Raiſon apperçoit les traces
D'un eſprit lent, & ſans chaleur.
Un nain monté ſur des échaſſes
N'a qu'une apparente grandeur.
Le vrai, le ſublime Orateur
Commence & termine ſa courſe
Sans recourir au moindre appui:
Sa plus infaillible reſſource
Se trouve uniquement en lui.
Ainſi dans la lice tragique,
Un Euripide prétendu,
De l'attirail épiſodique,
Soutient ſon eſprit morfondu:
Tandis que l'auteur d'Athalie,
D'une ſeule & ſimple action
Tient toujours la ſcène remplie
Sans aucune digreſſion.
Dans votre route compaſſée,
Froids Rhéteurs, Sénéques nouveaux,
Aiguiſez de vos Madrigaux,

Votre diction empeſée ;
Et puiſque votre main glacée
Ne peut manier les pinceaux
Qui produiſent les grands Tableaux,
Entrez dans une voie aiſée,
Ayez recours aux jeux de mots.
Si votre éloquence toiſée
Dans ſes ſentiers marche à pas lents,
N'accuſons que votre foibleſſe
Et l'impuiſſance des talents,
Dont vous cachez la petiteſſe,
En la couvrant de faux brillants.
Ainſi ce Diſciple d'Apelle,
Qui des traits charmans d'une Belle
Ne put rendre la majeſté,
Employa l'or, les pierreries,
Dont il chargea les draperies,
Pour ſuppléer à la beauté.
Pour toi, que l'aimable Nature
Combla de ſes rares bienfaits,
D'une faſtueuſe parure
Ta main rejette les apprêts.
Mais, dis-moi, ſur la contexture
Qui dirige tous nos diſcours,
Prétens-tu te régler toujours ?
Pour un induſtrieux mélange,
On voit ton étoffe changer

A la force de Michel-Ange
De Rubens joindre les couleurs,
Mais pourquoi d'une mélodie
Imiter les justes accords?
Que ton éloquence hardie
Sur les aîles de ton génie
Se livre entiere à ses transports.
D'une exactitude servile,
Brise les fers impérieux;
Et, puisque tu peux être utile,
Ne crains point d'être audacieux.

EPITRE IV.

A M. F. Docteur en Médecine.

Sous la faulx du trépas qui dévoroit mon corps
Victime pâle & gémissante;
J'entendois les accens du Souverain des morts,
Et je voiois déja la rive frémissante,
Où la douleur, la torche en main
Ouvre la tonne mugissante
Des maux qu'enferma le destin,
Pour tourmenter le genre humain.
De ce vase échappée une vapeur brulante
Vint fondre sur mes sens & troubler leur accord;
Et n'appercevant plus qu'une ombre menaçante,

Je ſuois la douleur, & reſpirois la mort.
De ſes fers accablans la fiévre impitoyable
Avoit lié mon corps qui friſſonnoit d'effroi ;
Et mes pleurs que ſuçoit ſa bouche épouvantable,
Baignoient les pieds du monſtre appeſanti ſur moi.
De mon ſang bouillonnant les Ondes allumées,
Dans leurs canaux trop comprimées,
Écumoient & cherchoient à briſer leurs vaiſſeaux ;
Et mes veines rouloient ſans relâche enflammées,
Avec des flots de feu la crainte & tous ſes maux.
F... Dans ces momens j'invoquai l'eſpérance ;
Elle m'apparut ſous tes traits ;
Sur ton front brilloit la ſcience,
Et non loin de toi la prudence
Endirigeoit tous les arrêts.
La ſanté la ſuivoit, diſſipant la ſouffrance ;
Sa main couvroit de fleurs les branches d'un cyprès
Par l'apprêt des tourmens tu m'apportas la Paix.
Juſques aux préjugés toujours prêt à deſcendre,
Tu guéris mon eſprit pour ſoulager mon corps,
Oui, tu joins au ſçavoir la bienfaiſance tendre ;
Tel parut Machaon aux rives du Scamandre,
Lorſque la maladie, exhalant ſes tranſports,
De cette région eut infecté les bords.
Je ne puis le nier, j'ai craint l'inſtant ſuprême
Qui m'alloit ſéparer du ſéjour des vivans :
De la mort le viſage blême

Épouvanta mon ame & conſterna mes ſens.
D'une fauſſe Philoſophie,
Qui, lorſqu'elle tremble, eſt hardie,
Je ne m'arroge point le langage impoſant;
Oui, le cœur craint la peine & le corps le néant.
C'eſt en vain que je me retrace
Tous ces mots inſultans lancés ſur le trépas;
C'eſt d'un faux brave qui menace
Son ennemi qu'il ne voit pas.
O vous, dont la mélancolie
Nous dit à chaque inſtant qu'elle abhorre la vie:
En peignant ſes tourmens dont vos yeux ſont
témoins,
Vous prouvez encor mieux qu'elle attache vos
ames:
Ceux qui maudiſſent tant les femmes,
Sont-ils ceux qui les aiment moins?
Puis-je encore adopter ce faſtueux ſyſtême
Qui veut placer le mal au niveau du bonheur;
Un mal qui me détruit moi-même,
Peut-il avoir quelque douceur?
Chaulieu veut célébrer ſa goute qui le ronge,
Par les preſtiges du menſonge;
Il ne fait qu'étaler une fauſſe grandeur;
Chaulieu feint d'être heureux lorſque ſa douleur crie!
Sa goute étoit l'honneur de ſa Philoſophie.
Un lâche quelquefois peut vanter la valeur.

Ne voit-on pas auſſi la Prude
Prôner une vertu qu'elle trouve trop rude?
On affiche ſans honte un courage idéal;
Mais on a beau tromper & s'en faire une étude,
Le plaiſir eſt un bien & la douleur un mal.
Un Sage ſous le maſque & m'irrite & m'échauffe,
Celui qui ne ment point eſt le vrai Philoſophe,
Dans tous les temps il eſt égal.
Je l'avoûrai pourtant, mon cœur trouva des charmes
Dans mes tourmens & mes ennuis;
Le plaiſir dans mes maux a fait couler mes larmes:
Oui, j'ai vû l'amitié partager mes allarmes,
Et ſuivre le deſtin de mes jours, de mes nuits.
Ah! c'eſt au ſein de la ſouffrance,
Que la tendre amitié prouve bien ſa conſtance;
Soudain à ſon aſpect mon cœur s'eſt ranimé,
S'il eſt dur de ſouffrir, qu'il eſt doux d'être aimé!
Lorſqu'un mal douloureux nous preſſe,
Un ami vole à nous par l'eſpoir enflammé;
L'ami qui nous conſole eſt plus qu'une maîtreſſe.
O mes tendres amis, puiſſé-je voir ſans ceſſe
Le flambeau de vos jours briller d'un pur éclat!
Et que les miens n'éprouvent que triſteſſe,
Si je deviens jamais ingrat!
Sans doute ma plus douce envie
Eſt de voir mon deſtin à vos deſtins lié,
Et que la paiſible amitié
Soit l'aſtre bienfaiſant qui préſide à ma vie!

EPITRE V.

A Madame de B.

A PEINE de votre printemps
Les roſes commencent d'éclorre,
Et vous uniſſez, jeune Laure,
La ſageſſe & les agrémens;
Les devoirs, que la mode abhorre,
Vous les changez en ſentimens.
Chez vous l'Hymen n'eſt point l'échange
De l'ennui pour la liberté,
Où ſouvent la beauté ſe venge
Des jours de la captivité.
Quand une Belle infortunée
Du Dieu d'hymen groſſit la Cour,
Du Temple, où ce Dieu l'a traînée
Elle examine le contour,
Et près de l'Autel d'hyménée
Sa vue errante & détournée,
Remarque un Autel pour l'Amour.
Mais vous fuiez ces femmes vaines,
Fières d'attacher à leurs chaînes,
Ces agréables importans,
Dont le regard eſt un outrage
Et de qui l'orgueilleux hommage

N'eſt que la loi des conquérans;
Ces imaginaires Sultans,
Qui ſur des tablettes traîtreſſes
Multipliant leurs faux plaiſirs,
Se vantent d'avoir des Maîtreſſes,
Et n'ont pas même des deſirs.
Laure loin de ce précipice,
Vous marcherez en ſureté
Sachez que l'hommage du vice,
Ne peut que flétrir la beauté.
C'eſt la raiſon qui vous éclaire,
Son flambeau toujours radieux,
Vous montre bien ce qu'il faut faire,
Et vous le ſentez encor mieux.
Vous voiez dans votre opulence
Non l'éclat d'un luxe orgueilleux,
Mais l'art d'enchaîner l'indigence,
Et de ſervir les malheureux.
Le crime ſouille les largeſſes,
Que prodigue un luxe effréné :
Mais ſecourir l'infortuné
C'eſt diviniſer les richeſſes.
Auprès d'un vertueux époux
Laure, vous trouverez ſans ceſſe
Ces maximes de la Sageſſe,
Qui n'a point d'épines pour vous.
Quand le temps a chaſſé les Graces

La Coquette voit sur ses traces
Le désespoir qui la flétrit.
Le temps ne rend point ce qu'il ôte ;
Alors la sensible est dévote,
Et la galante bel-esprit ;
Votre gloire est bien plus réelle ;
Tout change, s'altère & périt,
La vertu seule est immortelle.

EPITRE VI.

A M. l'Abbé de Crillon.

Je sçais que tu daignes sourire
Aux accords qu'enfante ma Lyre ;
Et tes éloges sur mes sens
Versant la flamme du délire,
Doivent avoir le même empire
Qu'a sur des soldats indolens
Le discours de leur Chef dont la voix les inspire ;
Mais enivré de ton encens,
C'est ton amitié que je sens ;
Ce titre est la gloire que j'aime.
Je t'avois pour objet dans mes foibles accens ;
Chanter les vertus, les talens,
N'est-ce pas te chanter toi-même ?
La loi de la franchise est l'Oracle suprême,
Qui de mes sentimens régle toujours l'accord ;

Ce qu'elle dicte m'intéresse,
Et je ne loue avec transport
Que ce que j'aime avec tendresse.
Ainsi la volage Déesse,
Qui sur des monceaux d'or dispense les honneurs,
N'a jamais été ma maîtresse.
L'offre de ses dons imposteurs
N'a jamais corrompu mon âme;
Et j'oubliai qu'elle étoit femme
Pour ne point briguer ses faveurs.
Peut-on desirer ce qu'on blâme,
Vers ce qui me flatte emporté,
Je n'encense que la beauté;
C'est la Déité qui m'enflamme;
C'est l'astre de ces lieux où nous vimes le jour;
Contrée où le Dieu de l'Amour,
D'un manteau de rubis enveloppant l'Aurore,
La place sur un char que guide le plaisir,
Qui de son souffle fait éclore
Et les fruits de l'Automne & les présens de Flore,
Couronnant ses ardeurs sous l'aile du Zéphir
Qu'excite la voix du desir.
Il parle; aussitôt d'allégresse
On voit la terre tressaillir,
Et la Nature rajeunir.
Les êtres animés du feu de la tendresse
Gouttent, s'empressent de s'unir

Le Rhône partageant leur amoureuse ivresse
Baise ses bords fleuris, &, jaloux de jouir,
Appelle sa Nayade, ouvre ses flots, l'embrasse,
De ses joncs échauffe la glace,
Et prononce ces mots qu'accompagne un soupir :
» C'est ici que l'Amour étale sa puissance ;
» D'un seul de ses regards il peut nous enflammer ;
» Les rayons que le Soleil lance
» Sont les traits ravissans du Dieu qui fait aimer.
Dans ces lieux tout lui rend hommage,
L'air y brûle enflammé des soupirs des amans,
Des plus brillans appas unissant l'assemblage,
Les Belles à leurs traits charmans,
Joignent ce goût qui les varie,
Cet esprit qui les multiplie
Cette petillante gaîté,
Du sentiment prompte saillie ;
Tendres avec vivacité,
Elles n'ont jamais la manie
De plaire par illusion.
Dans des cœurs où l'amour est une passion,
Il n'est point de coquetterie.
Les hommes toujours animés
Pour le plaisir semblent formés,
En sont les sectateurs fidéles :
Le Génie est dans leurs regards,
Leurs cœurs qui de son feu dardent les étincelles,

A tous les ſentimens s'ouvrent de toutes parts,
Amis des talens & des Belles,
Des roſes de l'amour ils couronnent les arts.
Tout rit dans ce ſéjour aimable,
Le deſpotiſme affreux n'y dicte point ſes loix;
Et ce Tribunal exécrable
Qui fit brûler tant d'Albigeois,
Qui, ſous ſon glaive redoutable,
Faiſoit courber le front des Sujets & des Rois,
N'aſſouvit point de ſang la haine vénérable,
Qui d'un Dieu qu'elle outrage oſe emprunter la voix.
Séjour où j'appris à connoître
Tout ce qui pouvoit plaire à mes ſens curieux,
Lieux chéris qui m'avez vû naître,
Sans ceſſe j'appercois votre Ciel radieux.
Quand je m'occupe de vos charmes,
Auſſi-tôt les plus douces larmes
S'échappent de mon cœur, & coulent de mes yeux.
C'eſt ainſi qu'un amant ſoulage,
L'ennui de ſes vives douleurs,
Et loin de l'objet qui l'engage
Cent fois il en baiſe l'image
Cent fois l'arroſe de ſes pleurs.
Je vois tes boſquets enchanteurs
Vaucluſe, agréable fontaine,
L'amour guide mes pas ſur l'émail de tes bords,
Où traînant le poids de ſa chaîne,

Pétrarque fit gemir ſes langoureux tranſports,
Pour ſa Laure, adroite coquette,
Qui repouſſant l'amant, adoroit le Poëte,
Qui la vantoit dans ſes accords.
O toi, de mes vers digne arbitre,
Pour te plaire ils ont un beau titre.
Le pays que je chante, a produit tes ayeux;
Puiſqu'ils ont été vertueux,
Je dois adorer ma patrie.
Sans ceſſe à mon ame attendrie
S'offrent les grands exploits de ce brave Crillon,
Qui réunit, guerrier ſublime,
La valeur de Céſar, la vertu de Caton.
Dans des jours ſouillés par le crime,
De la ſeule juſtice il fut le partiſan,
Et l'ami de ſon Roi ſans être Courtiſan.

EPITRE VII.

A Monſieur l'Abbé de Sade.

DANS tes doctes écrits il ſemble vivre encore
Ce Poëte berger, fidéle amant de Laure;
Pourſuis & cours enfin à de nouveaux honneurs;
Un grand nom s'embellit des lauriers des neuf Sœurs.
Mais animé par toi, qu'il a bien plus de vie,
Ce Rimeur doucereux dont la mélancolie,
D'une ingrate Beauté pourſuivant les attraits,

Chanta toujours l'amour qu'il ne ſentit jamais !
Des codes de Paphos langoureux interprête,
Les ſoupirs de ſon luht s'exhaloient de ſa tête,
Amant ſans paſſion, Poëte ſans vigueur ;
Son cœur n'eut point d'élans, ſa verve point d'ardeur.
Ah ! que j'aime à le voir ce Chantre Anachorete,
A chaque trait de Laure offrir la chanſonnette,
Calculer tous les jours ſes agrémens nouveaux,
Comme un berger ſoigneux qui compte ſes agneaux ;
Ah ! que j'aime à le voir l'œil triſte, le teint blême,
Des perles du matin lui faire un diadême,
Lui ſoumettre la Terre, & martyr de trente ans,
Pour enrichir ſa Belle appauvrir le Printemps ;
Bannir de ſes jardins les arbuſtes de Flore,
Y planter des lauriers pour mieux penſer à Laure,
Parcourir froidement tous les aſtres des Cieux ;
N'en contempler aucun qui ne céde à ſes yeux ;
Et dans des vers ſans ame étalant ſa tendreſſe,
Careſſer ſon ouvrage & non pas ſa maîtreſſe !
A ces traits connoît-on le feu du ſentiment ?
Qui peint avec eſprit ne fut jamais amant.
L'eſprit ami des jeux aime à ſuivre leurs traces ;
Jaloux de s'égayer ſur les genoux des Graces,
Il obtient quelquefois un regard des neuf Sœurs,
Et, ſemblable à Zéphire, il vole auprès des fleurs.
Mais du mont des beaux arts il n'atteint point la cime,

Et la chaleur de l'ame eſt le talent ſublime.
Oui, je dois avouer que, Peintre ingénieux,
Pétrarque embellit tout d'un pinceau gracieux:
Mais amoureux des fleurs, pour ſa bergère éclоſes,
Pourquoi loin de ſon teint va-t-il chercher des roſes?
Dans la route qu'il tient il marche en s'amuſant,
Et s'éloigne du terme où ſa Muſe l'attend;
Ainſi les pommes d'or que ramaſſe Atalante
L'empêchent de fournir ſa carrière brillante.
En vain Pétrarque a vu les Papes & les Rois
Abaiſſer leur couronne, & ſourire à ſa voix:
Le ſéjour de Vaucluſe, & ſa folle tendreſſe
De l'orgueil qui l'encenſe ont fait durer l'ivreſſe.
Ce Poëte porté par ſes admirateurs
A-t-il pû s'élever au rang des bons Auteurs?
Il eut des partiſans, dut ſa gloire à leur zéle,
Et fut le Précurſeur du galant Fontenelle;
Tous deux en beaux eſprits à Cythère venus,
Ils n'ont jamais chanté ſur le ſein de Vénus.

EPITRE VIII.

A M. le Marquis de Peruſſis.

ENFIN l'Aſtre dont la puiſſance
Du deſtin des Mortels régle à ſon gré le cours,

M'amène au lieu de ma naiſſance ;
Et fait jaillir ſur moi l'éclat des plus beaux jours,
Je revois un ami qui me chérit toujours,
Et je double mon exiſtence.
De deux plaiſirs la jouiſſance,
Par les plus doux tranſports, vient agrandir mon cœur :
Quel prix de mon impatience!
En m'élançant vers toi, j'embraſſai le bonheur.
Oui, l'amour s'éteint dans l'abſence,
Tandis qu'elle entretient le flambeau de ſa Sœur.
Sans doute quelque différence
Eſt entre ces deux ſentimens;
L'amitié vit dans l'ame & l'amour dans les *ſens*;
Que j'aime à te revoir ſuivre les mêmes traces,
Et toujours digne d'être aimé,
Déployer tour-à-tour, par la gloire enflammé,
Le drapeau de Bellonne & l'écharpe des Graces!
A peine dégagé des langes du berceau,
Lorſque ſur moi l'enfance appliquoit ſon bandeau,
Je connus par inſtinct tes mœurs, ton caractère;
Vers toi me laiſſant entraîner,
Je vis que je n'offrois qu'un tribut néceſſaire :
L'eſprit peut réfléchir ſur ce qui doit nous plaire,
Mais le cœur ſçait le deviner.
Je renais près de toi dans ces lieux où Pomone,
De l'amoureux Vertumne appaiſant les ardeurs,

Produit en l'embraſſant les tréſors qu'elle donne,
Ou fixant ſur ſes pas le Printems & l'Automne,
L'hyver tient dans ſes mains & des fruits & des fleurs
Dont l'Amour même ſe couronne.
Où la Terre exhalant les plus douces odeurs,
Embellit les frimats de ſes vives couleurs.
Ici l'Aſtre du jour des vapeurs qu'il attire,
Fait des nuages d'or ſur nos fronts ſuſpendus:
La volupté de l'air, ce parfum qu'on reſpire,
N'eſt que l'haleine de Vénus.
O Cavaillon! ſéjour aimable;
Quel pouvoir tranſporta ſous ton Ciel favorable,
Les jardins d'Arcadie, ou ceux d'Alcinoüs?
Rome auſſi d'un regard fertile,
Entretient de ton ſol la féconde beauté:
Oui, de ton Souverain la puiſſance tranquille
Tient le ſceptre de l'équité.
Fortuné par ſes ſoins, toujours prêts à renaître;
C'eſt l'hommage d'un fils, que tu rends à ton maître
Dont tu ne ſens que la bonté.
D'Avignon juſqu'à toi cette douce influence
Eſt un brillant Soleil levé ſur tes enfans:
Si, dans des jours affreux, la cruelle indigence
Venoit les enchaîner de ſes fers accablans;
Salviati ſçait bien rappeller l'abondance;
Rien ne peut échapper à ſes yeux vigilans,
Que ſes vertus & ſa naiſſance.

Qu'illuſtrerent tous les talens.
Mais quand de mon pays, je peins les agrémens,
Puis-je donc oublier ce Prélat que dévore
Le zéle qui l'attache à tous ſes habitans ?
Qu'il eſt doux d'obéir à ceux que l'on adore!
Père de la Patrie, il en eſt le ſoutien :
Ami de la juſtice, il réunit encore
Les devoirs d'un Paſteur & ceux d'un Citoyen.
Séjour digne de mes hommages !
Chez toi j'ai vû régner l'eſprit & la candeur:
J'ai vû des Magiſtrats, qui fidéles & ſages,
Ne recherchent que ton bonheur.
Sans doute tu feras crayonner leurs images,
Que chacun porte dans ſon cœur.
J'ai vû des Belles, dont l'empire
Eſt la vertu qui nous attire,
Par les traits que lancent leurs yeux:
Elles ont rappellé ce ſiécle d'innocence,
Où la beauté, par ſa décence
N'envioit que l'encens qui bruloit pour les Dieux.
C'eſt ainſi que dans ma patrie,
Du plaiſir le plus doux je reſſens les tranſports,
Et voudrois cependant que l'active induſtrie,
Par les mains du commerce, y portât ſes tréſors.
J'erre quelquefois ſur les bords
De cette rivière (*a*) indocile,
Qui du vainqueur de Paul-Emile (*b*)

(*a*) *La Durance.* (*b*) *Annibal.*

Arrêta quelque temps les belliqueux efforts.
Rivière qui d'abord ſaillante,
Ou plutôt rapide torrent,
Peint, dans ſa courſe pétulante,
L'eſſor des Provençaux & leur génie ardent;
Et qui bientôt après, aux effets de ſa rage,
Meſurant ſon pouvoir jaloux de s'aggrandir,
Eſt comme un Conquérant dont la fureur ravage
Les terres qu'il veut envahir.
Elle étend chaque jour ſa puiſſance effrayante,
Et va plus terrible aujourd'hui,
Précipitant ſes flots dans ſa route bruyante,
Épouvanter le Rhône en s'uniſſant à lui:
Ainſi que ces vaſſaux, fiers tyrans de la Terre,
Qui forcés par le frein des loix;
Portoient moins aux pieds de leurs Rois,
Les marques d'un tribut que celles de la guerre.
Mais quand pourrons-nous voir de ſes flots orageux
Nos travaux reſſerrer le cours impétueux?
Lui tracer un canal, où ſes eaux vagabondes
Coulent ſans inonder nos campagnes fécondes?
Oui, Peruſſis, je vois des Mortels enflammés,
Jaloux de concourir, pour un projet ſi ſage,
Tranſporter les rochers à ma voix animés.
Vous poſſeſſeurs des champs, voiſins de ſon rivage,
Le cri de l'intérêt vous excite à l'ouvrage:
Et vous qui dirigez ces utiles travaux,
Qui pour les Citoyens vont fixer la fortune;

Leur bonheur vous appelle à des succès nouveaux;
C'eſt ſur l'utilité commune
Que la gloire établit ſes titres les plus beaux.

VERS

A M. Lieutard, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, à l'occaſion d'une Epître qu'il m'a adreſſée.

VINSLOU, par un jargon pieux;
Sylva, par un langage & précieux & fade;
Flattoient tour-à-tour un malade,
Tandis que le hazard le guériſſoit pour eux;
Haller, en lui liſant ſes vers harmonieux,
Auroit pû de la mort, appaiſer la colère,
L'art de guérir l'eſprit, eſt le plus néceſſaire;
Et de bons vers font cet office au mieux.
Paracelſe, entouré des ombres du myſtère,
Par un ſeul ſécret ſalutaire,
Vouloit de tous les maux dompter l'eſſain cruel;
Sa doctrine n'eſt plus une vaine chimère;
Celui qui, comme toi, ſcait plaire,
A le remède univerſel.

HENRI IV.

OU

L'INDÉPENDANCE DE NOS ROIS.

ODE.

Du dernier des Valois, lorſque l'ame indignée,
S'envola chez les morts; victime infortunée
D'un monſtre qu'abreuvoient, & le ſang & le fiel,
Nos Lis gémirent dans les ombres:
Et les ténébres les plus ſombres,
De la France agitée obſcurcirent le Ciel.

Le fanatiſme altier fléau de nos Provinces,
Soulevoit les Sujets, armés contre leurs Princes:
Déjà juſqu'à leur Sceptre il étendoit ſes mains;
Et BOURBON défiant l'orage,
De l'Empire ſon héritage,
Voyoit cent mille bras lui fermer les chemins.

De la Religion corrompant les maximes,
Un zéle forcené diviniſoit les crimes,

Sa voix au parricide oſoit ouvrir les Cieux,
O ligue, aux attentats livrée
Dites-nous quelle Loi ſacrée ?
Peut dépouiller un Fils du bien de ſes ayeux.

De l'Empire des Lis les maximes durables,
Aſſurent de nos Rois; les droits invariables,
La Foi les ſanctifie, & ne peut les donner;
Que votre zéle aveugle tonne,
Vous ne diſpoſez point du trône,
Vous êtes des Sujets, & BOURBON doit régner.

En vain Montmorenci garant de la Victoire
Le ſage Matignon digne enfant de la gloire
Déteſtent ces cœurs vils aux factions vendus,
Molé comme un autre Ariſtide,
Montre en vain une ame intrépide,
Le cruel Fanatiſme étouffe les vertus.

Prince, vole aux dangers du ſein de la tempête;
Vois le bandeau Royal deſcendre ſur ta tête:
Châtillon & Daumont vont te prouver leur foi,
L'effort d'une inſolente rage,
Ne peut qu'illuſtrer ton courage;
La gloire t'environne, & Biron eſt pour toi.

Plus ardent que le feu, plus prompt que la lumière,
Qui des cieux dans l'instant inonde la carrière,
Henri s'élance, atteint les ligueurs renversés,
Dieppe sent trembler ses murailles,
Et voit soudain les funérailles
Des cadavres sanglans dans la plaine entassés.

❀

Fidèle Normandie ô Reine des Provinces,
Nourrice des talens, & l'appui de nos Princes,
Tu vis de mon Héros les exploits triomphans;
Mais combien son ame attendrie,
Versa de pleurs sur la Patrie,
Dont la guerre en fureur dévoroit les enfans.

❀

Il marche vers Paris; les campagnes desertes,
Ces plaines que la mort de son deuil a couvertes,
Arrachent des soupirs à son cœur oppressé;
Il voit l'indigence plaintive,
Et la terre qu'elle cultive,
S'endurcir sous le soc de ses flancs repoussé.

❀

Promenant ses regards sur cette ville immense,
Où malgré lui ses mains déchaînoient la vengeance,
Il la nomme sa fille & gémit de ses maux.
Victime d'un destin sévère,

Hélas ! dit-il je ſuis donc père,
Pour frapper mes enfans & creuſer leurs tombeaux.

❁

Mais Paris n'offroit plus qu'une enceinte fumante
Qu'ébranloit de ſes cris la diſcorde écumante,
Les cadavres s'ouvroient traînés avec effort,
De leurs os la poudre infectée,
En pain de fureur apprêtée
Nourriſſoit les vivans des reſtes de la mort.

❁

Tandis que les ligueurs ſéduits par l'impoſture
Levant les yeux au ciel outragent la nature,
Que de leurs attentats ils pourſuivent le cours,
Briſſac le ſoutien de la ville
Pour réduire un Peuple indocile
A ſes chefs aſſemblés adreſſa ce diſcours.

❁

Juſques à quand penchés ſur le bord de l'abîme
Oſerez-vous trahir le Maître légitime,
Par la Religion êtes-vous donc guidés ?
Vous la vangez ? non des parjures
Ne font qu'élargir ſes bleſſures,
Elle abhorre le ſang, & vous le répandez.

❁

Prenez-vous pour ſon culte une vaine apparence ?

De

De son manteau sacré qui
Mayenne ose couvrir son projet
Ce n'est point elle qui
Tyran cruel mais hypocr
Pour monter sur le trône il

Veut-il renouveller ces t
Où le zélé Montfor rav
Frappoit les Albige fois
Beziers vit ses por
Et ses familles e
Et les temples de Di

Que dis-je, de
De la Septimanie
Le séjour des
La Discorde
On s'égorge
Des buchers allu

Fanatisme insolent
Des états ébranlés
Quoi tant de pleurs
Des Princes
Osés-tu borne
Qui commande aux

Ah! nos premiers Chrétiens, au milieu des outrages
Aux Empereurs payens apportent leurs hommages,
De la sédition arrêtent les torrens.
Contre un pouvoir qui nous opprime,
Faut-il donc recourir au crime,
Des sujets révoltés sont encor plus tyrans.

❁

Périsse pour jamais ce dangereux système.
Qui fait du front des Rois tomber le diadême;
Soulève les sujets prêts à se déchaîner,
Eh quoi, poussés par l'insolence
Des Dieux ils prendroient la balance:
Qui ne fait point les Rois ne peut les détrôner.

❁

François, m'entendez-vous, ces loix inviolables,
Sont de vos libertés les murs inébranlables,
Accourez à Bourbon, il sera votre appui,
Il sera le meilleur des pères,
S'il a pu causer vos misères,
Le droit qui le couronne est un malheur pour lui.

❁

Ah! si vous connoissiez de son ame sensible,
Les aimables vertus, le courage invincible,
Cette nuit ce Héros a frappé mes regards,
Accompagné de l'espérance

Ses mains présentoient à la France,
Les trésors de Cérès, & la foudre de Mars.

❀

Du généreux Brissac l'éloquence guerrière
Enchaîne des Ligueurs l'audace meurtrière;
Et sa voix étouffa leurs cris tumultueux,
Ainsi lorsqu'effrayant le monde,
Dans les airs le Tonnerre gronde,
On n'entend point des vents le bruit impétueux.

❀

Quand il peint la vertu qu'un Héros est sublime,
Les Ligueurs consternés rougissent de leur crime,
Et Paris ouvre enfin ses portes à son Roi.
Il voit ses enfans, leur pardonne,
Et le front ceint de la Couronne,
Le soin de leur bonheur fut sa première Loi.

❀

Aussitôt des François l'indomptable génie,
De nos peuples soumis annonça l'harmonie,
Attacha de ses nœuds le Trône avec l'Autel,
Sur les factions étouffées,
De Henri posant les trophées,
Il chanta des Bourbons le pouvoir immortel.

ODE

A Madame de F... sur sa voix.

Sur l'AIR : *L'Amant frivole & volage.*

A quoi me servent mes charmes,
Disoit l'amour à Cypris,
Les cœurs que comptent mes armes
Ne sont pas long-temps soumis,
Pour étendre mon empire,
Donnez-moi d'autres armes,
Que n'ai-je la voix d'Elmire
Et je briserois mes traits.

Si les amans sont fidèles,
C'est le fruit de mon bandeau ;
Si je touche les cruelles
Je le dois à mon flambeau,
Mais quand je lance ma flâme
J'ai trop l'air d'un Conquérant,
Un beau son qui flatte l'âme,
Me peint comme un Dieu charmant.

Quelquefois l'amour expire
Près des yeux qui l'ont formé,
Une voix tendre soupire

Et l'amant eſt ranimé ;
Ah ! ſi l'eſſor de mes aîles
M'empêche de m'arrêter,
C'eſt ſans doute pour les Belles
Qui ne ſavent pas chanter.

Ainſi le Dieu de Cythère
Malgré ſes charmes puiſſans,
Pour être plus ſûr de plaire
Deſire tes ſons touchans,
Du ſéjour triſte où nous ſommes
Ta voix nous éleve aux Cieux,
Des Dieux, l'amour fit des hommes ;
Des hommes tu fais des Dieux.

EPITRE

A M. DORAT, *ſur ſa Tragédie de Zulica.*

POURQUOI te plaindre, ami, de tes foibles cenſeurs,
Ne crois pas que ta gloire en ſoit jamais ternie,
Tu devrois t'applaudir de leurs vaines clameurs,
Le dépit des jaloux eſt l'encens du génie,
Momus pour ſe venger des yeux qui l'ont ſurpris,
Critique en ſoupirant les traits de Cythérée,
Par les mortels qu'elle a ſoumis,
On voit la beauté cenſurée,

Et les plus sublimes écrits
Dans leurs admirateurs trouvent des ennemis.
On fait verser des pleurs sans fixer les suffrages,
Souvent sans le soumettre on règne sur le cœur
Pour en suspendre les hommages,
L'esprit vient le tromper en adroit imposteur.
Sur les transports qu'éprouve l'ame,
D'abord il cherche à réfléchir,
Il discerne, il condamne, il blâme,
La cause même du plaisir.
C'est en vain que le beau nous séduit, nous entraîne,
Son orgueil s'arme, il se déchaîne,
Et veut juger la Loi qui nous force à fléchir.
La gloire pour hâter les progrès du génie
Ne lui prodigue point de tranquilles faveurs,
Lorsqu'elle fait siffler les serpens de l'envie,
Il vole à de plus grands honneurs,
Attentive à flatter une ardeur inquiette
Dans le cœur des Mortels qu'elle veut attirer
Ainsi qu'une amante coquette
Au sein du bonheur même elle fait desirer.
Le talent brille en ton ouvrage,
Melpomène sourit à tes premiers travaux,
Si je ne ferme point les yeux sur tes défauts,
C'est pour exciter ton courage,
A triompher de tes rivaux,
Redoute des flatteurs la voix enchantereſſe,

Elle égare, & retient le génie endormi,
Souvent la main qui nous careſſe
Tend les piéges d'un ennemi.
Une louange ſimple, au ſuccès aſſortie
Eſt le mets de l'eſprit, entretient ſa fierté,
Elle eſt la céleſte ambroiſie
Qui donne l'immortalité.

VERS

A Madame la Marquiſe de M... à l'occaſion du Temple de l'amitié qu'elle a élevée à Madame la Marquiſe de S... ſa mère.

J'ai vu ce Temple reſpectable
Qui pour une mère adorable,
Signale de ton cœur l'hommage vertueux ;
Du plus beau ſentiment ce monument durable,
Frapera ſans ceſſe mes yeux ;
Douce amitié qu'on y révère
Plus que l'amour tu dois nous plaire,
Il promet des plaiſirs, & tu fais des heureux ;
Mais ce Temple ſacré qu'éleva la tendreſſe,
Peut-il n'être pas fréquenté ?
N'en doutons point, il le ſera ſans ceſſe,
M... en eſt la Prêtreſſe
S.... la Déité.

A CLARICE.

Sur l'Air: *Dans nos hameaux la paix & l'innocence, Muſette de Desbroſſes.*

Un feu conſtant ne cauſe que des peines;
L'amour volage eſt le Dieu de mon cœur,
Le plaiſir meurt quand il porte des chaînes,
L'œil s'aſſoupit à voir la même fleur,
Mais tant d'appas embelliſſent Clarice,
De nouveaux traits me charment ſi ſouvent,
Que mon cœur peut au gré de ſon caprice,
Changer toujours ſans qu'il ſoit inconſtant.

VERS

A M. le Marquis de P...

Tu fais des Vers brillans, faciles,
Comme une femme fait des nœuds,
Tu fuis les longs travaux, & les Muſes dociles,
Courent au-devant de tes vœux;
Elles ſont femmes, & cruelles
Pour ceux qui trop long-temps courtiſent leurs appas,
Refuſent leurs faveurs à des amans fidèles,
Et les offrent à ceux qui ne les briguent pas.

LETTRE

SUR LE GRAND ROUSSEAU;

Ou Réponse aux Observations de M. de Vauvenargues sur ce Poëte.

QUELS que soient, Monsieur, les motifs qui ont engagé M. de Vauvenargues à déprimer Rousseau; je ne dois examiner ici que ses raisons, & tâcher de les détruire. Il commence ses réflexions par accorder à ce grand Poëte la mécanique des vers. Peut-on ne pas admirer cette générosité? Il le trouve si estimable à cet égard, qu'on pourroit, dit-il, le mettre à côté de Despréaux, si celui-ci n'avoit été son Maître. Je ne vous ferai point observer le ridicule de ce raisonnement. S'il avoit lieu, le Perrugin seroit supérieur à Raphaël, Otto-Venius à Rubens, Vouet à le Sueur; la supério-

rité du talent établit seule la supériorité du mérite. D'ailleurs on ne doit point à son Maître le génie, mais plutôt les principes qui en règlent l'essor. L'instinct ou le fatalisme qui nous entraîne vers un genre peut seul nous y faire réussir. Mais je serai plus hardi que M. de Vauvenargues, & je ne balancerai point à mettre Rousseau au-dessus de Boileau. J'ai lû ces deux Poëtes assez souvent & avec toute l'attention dont je suis capable. La lecture de l'un & de l'autre m'a toujours affecté d'une manière bien différente. J'ai admiré dans Boileau l'exactitude, la justesse, l'élégance la correction, quelquefois l'énergie des mots, rarement celle des pensées. J'y ai vû cet esprit qui saisit bien les rapports & qui ajoute des idées accessoires à l'idée principale qu'il ne vient pas de lui, cet art qui rend avec noblesse les petites choses, ou celles qu'il est difficile de rendre. Les moyens qu'il emploie étonnent, quoique ces moyens annoncent plus la sagacité &

la patience que la chaleur de l'imagination. Enfin je n'ai pas trouvé chez lui ainſi que chez Rouſſeau ces traits de flamme qui nous échauffent, ces Tableaux frappans qui nous remuent, ces Images ſublimes qui nous enlévent, ces graces légères mais décentes qui parent la raiſon ſans la farder. Je conviens cependant que Boileau s'eſt quelquefois élevé. Il eſt Poëte par exemple dans ſon Epître ſur le paſſage du Rhin & dans quelques autres endroits de ſes poëſies. Mais il n'eſt pas difficile de voir qu'il doit moins cet eſſor à ſon imagination peu capable du grand, qu'à la nobleſſe des Sujets qu'il traitoit. Il eſt alors entraîné par des mouvemens étrangers, & Rouſſeau eſt toujours emporté par ſon impétuoſité naturelle.

Il ſeroit inutile de dire avec M. de Vauvenargues que Boileau s'eſt attaché uniquement à peindre la raiſon, il l'a peinte, il eſt vrai, dans ſon Art Poëtique, & il y a ſi bien réuſſi, qu'il eſt préférable à

celui d'Horace, quoique ce dernier ait été *son Maître*. Mais quelles occasions n'a-t-il pas eues dans plusieurs autres Ouvrages de nous tracer de grands tableaux? Trouve-t-on que son Ode sur Namur réponde à l'idée qu'on a de ce genre de Poësie? A-t-il toujours été Peintre dans quelques-unes de ses Satyres & de ses Epîtres où il célébre les exploits de Louis XIV? On dira peut-être que ce n'est pas dans ces sortes d'Ouvrages qu'il est permis de déployer les richesses de la Poësie, que ce n'est point là le champ du sublime. Un vrai génie trouve à s'élever dans les Sujets qui sont le moins susceptibles d'élévation. Juvénal n'est-il pas, au jugement de Boileau lui-même, plein de *sublimes beautés*? D'ailleurs notre Poëte satyrique avoit dans les actions de Louis XIV une matière qui, entre les mains de Rousseau, auroit produit les images les plus [illegible]des & les plus vives.

Qu'est-ce que les Maîtres de l'art exi-

gent d'un Poëte, ils font consister le talent dans une imagination vive & féconde, dans un génie créateur qui par la hardiesse des figures, la force des images nous étonne & nous enflamme. L'assemblage de quelques syllabes mesurées ne forme que le versificateur. *Neque enim concludere versum dixeris esse satis.*

Or personne n'a mieux possédé que Rousseau ces brillantes qualités. Si tous ses ouvrages ne l'attestoient, j'en choisirois quelques-uns. Mais on n'a qu'à les lire tous, principalement ses Odes, pour être persuadé qu'il est le Poëte le plus parfait que nous ayons & en même temps le Versificateur le plus exact.

Vouloir dépriser ses ouvrages en les défigurant, prendre plaisir à y chercher des taches, c'est s'amuser à jetter de la boue sur les plus belles fleurs d'un parterre.

Comme c'est dans le genre lyrique que notre Poëte s'est acquis une réputation

immortelle, c'eſt auſſi de ce côté que M. de Vauvenargues tourne prèſque tous ſes efforts. S'il trouve ſes Odes deſſinées avec une grande nobleſſe, il ne les trouve point aſſez paſſionnées, elles ne produiſent point ſelon lui, ces mouvemens & ce ſombre *ſaiſiſſement* que le vrai ſublime fait naître. Si je voulois diſputer ſur les mots, je dirois qu'il n'eſt point de l'eſſence du vrai ſublime de produire ce ſombre *ſaiſiſſement* dont on nous parle ici.

Cette penſée de Sertorius dans Corneille :

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où
je ſuis.

Celle d'Ajax dans Homère :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les
yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Ces penſées, dis-je, & pluſieurs autres que je pourrois citer, quelque ſublimes qu'elles ſoient, ne produiſent

point ce ſombre ſaiſiſſement. Le *moi* de Médée cauſeroit plutôt cet effet, ou bien ce bel endroit du Dante qui nous peint Ugolin dévorant dans les enfers l'Archevêque Roger qui avoit fait périr de faim quatre enfans du Comte. Mais ce n'eſt point dans l'Ode qu'on doit ordinairement éprouver ces mouvemens terribles; ils appartiennent plutôt à la Tragédie. Si cependant on veut voir que Rouſſeau a ſçu maîtriſer les cœurs par ce moyen, on n'a qu'à lire la Cantate de Circé & pluſieurs de ſes Strophes où l'on apperçoit le pinceau de Rembrant. En un mot, l'Ode doit être une gallerie de tableaux variés, dont l'enthouſiaſme égaye ou rembrunit les couleurs ſuivant les ſujets. Et les imaginations vives & fortes telles que celles de Rouſſeau peignent toujours mieux les objets ſombres. Rameau eſt plus grand Muſicien dans Caſtor & Pollux que dans les Talens lyriques. Quant aux mouvemens rapides qui ſont du reſſort de l'Ode,

celles de Rouſſeau en ſont remplies. O
ne les ſent point dans ſon Ode ſur
naiſſance du Duc de Bretagne, dans ce
au Comte du Luc, dans la premiere
Prince Eugene, dans celle ſur l'armemen
des Turcs, &c. dans pluſieurs de ſes Ca
tates, & dans preſque tous ſes Ouvrage
Lyriques. Il paroît, Monſieur, par l
façon dont s'explique le Critique ſur le
Odes de Rouſſeau, qu'il les met au niveau
de celles de la Mothe, mais la différence
qui diſtingue ces deux Poëtes eſt certaine-
ment bien ſenſible. La courſe impétueuſe
de l'un eſt bien oppoſée à la marche com-
paſſée de l'autre. Les Partiſans de ce der-
nier ont jugé Rouſſeau, comme ſon rival
avoit jugé Homère. De pareilles diſpoſi-
tions ne devoient pas produire une dé-
ciſion irrévocable. Ils n'ont rien oublié
pour élever l'Analiſte Lyrique au-deſſus
du Maître de l'Ode. Mais que pouvoit-
on attendre de leurs efforts, pareils à ceux
d'un homme qui, pour faire paroître un

arbre planté au pied d'une haute montagne, voudroit abaiſſer ou détruire la montagne qui en cauſe la petiteſſe. M. de Vauvenargues prétend que notre Poëte ne ſort de ſon ſujet que parce qu'épuiſé & refroidi, il a beſoin de ſe ſoutenir par des épiſodes. Il cite pour exemple de ce qu'il avance, la digreſſion qui ſe trouve dans la belle Ode du Prince de Conti. Deux raiſons peuvent avoir porté Rouſſeau à recourir à cette digreſſion : premierement pour varier ſon Sujet, qui ſans cela n'auroit eu qu'une triſteſſe monotone ; en ſecond lieu pour faire voir que l'Ode ne conſiſte point dans une méthode didactique. Le feu qui l'embraſoit ne s'éteignoit pas ſitôt, & l'Ode n'embraſſe pas une carriere ſi vaſte pour qu'il ne pût ſe ſoutenir juſques au bout. D'ailleurs, cette digreſſion renferme tant de beautés, on y trouve tant de chaleur, que je ne vois pas en vérité ſur quoi M. de Vauvenargues a pu fonder ſa critique. Après tout,

un écart ne ſuppoſe point la froideur, mais plutôt l'effervescence de l'imagination. Ce qu'il dit ici de Rouſſeau, on pourroit le dire auſſi d'Horace. Qu'on examine la troiſiéme Ode du premier Livre, elle ſe réduit au ſouhait que le Poëte fait à Virgile d'un heureux voyage. Le réſte ne conſiſte que dans des digreſſions.

La troiſiéme du quatriéme Livre & pluſieurs autres n'échapperoient pas à la critique, non plus que la belle Ode de Malherbe à Louis XIII, partant pour le ſiége de la Rochelle.

Mais pour revenir à cet épiſode que M. de Vauvenargues trouve peu paſſionné, ne pourroit-il pas ſe faire que ce prétendu défaut ne fût que dans lui-même. Pour éprouver les effets de la Poëſie, & ſurtout de la Lyrique, il faut poſſéder quelques étincelles de ce feu qui embraſe les Poëtes, il faut avoir en ſoi le germe des tranſports qu'ils veulent faire naître.

Si nous en croyons un Auteur Grec, le même air de Muſique qui tranſporta tellement Alexandre, qu'il le fit courir aux armes, n'effleura pas ſeulement l'ame de Sardanapale.

Diſons-le en paſſant, on raiſonne mal ſur les choſes qu'il ne faut que ſentir. On doit analyſer les objets de la politique & des Sciences, mais non ceux du cœur & de l'imagination. Le Philoſophe ſubtil qui ne veut que diſcuter, endurcit ſon ame en y laiſſant entrer la ſéchereſſe & la froideur; & les glaces de l'eſprit ne peuvent plus ſe fondre à la flamme de l'enthouſiaſme. Les paſſions vives n'embraſſent que les maſſes. Les feux d'un amant diminuent lorſqu'il commence à détailler les beautés de ſa maîtreſſe.

Mais vous allez voir, Monſieur, notre adverſaire tourner toute ſa batterie contre l'Ode à la Fortune qu'il appelle une pompeuſe déclamation. Il y trouve des idées fauſſes, des réfléxions plus éblouiſ-

roit couvert de fleurs des monſtres qu'il vouloit nous faire déteſter. Son encens ne devoit brûler que pour les héros bienfaiſans.

Mais quand même ces penſées citées ne ſeroient pas exactement vraies, exige-t-on des Poëtes cette préciſion rigoureuſe, cette juſteſſe géométrique qu'on demande aux Dialecticiens ? Le ſage Virgile, le judicieux Deſpréaux ne tiendroient pas contre un examen ſi ſévère.

Diſons plus, l'eſprit, s'il le veut, peut trouver à reprendre dans les idées qui paroiſſent les plus juſtes, il n'y a que les choſes de ſentiment qui ſoient à couvert de ſes attaques ; mais le vrai Critique frappé des belles penſées ne les examine pas ſi ſcrupuleuſement. Il laiſſe le Père Bouhours chicaner ſur les mots, mérite ſuperficiel & qui ſemble conſoler de l'indigence des idées.

Continuons de ſuivre notre Ariſtarque, il ne fait point de l'Epître aux Mu-

ſes le cas qu'on en fait. Il déclame ſurtout contre ces endroits où Rouſſeau compare un certain Poëte à un oiſon qui préfére ſa voix à celle du Cigne. Les images qui embéliſſent cette comparaiſon ſont, ſelon lui, trop groſſières. M. de Vauvenargues ne confond-il pas ici le familier & le groſſier? Ces images ſont familières & ſimples, mais le Sujet n'en demandoit pas de plus nobles, ou du moins les ſupportoit. On trouve ſouvent dans La Fontaine de pareilles images. Qu'on liſe d'ailleurs cet Ouvrage, & je ſuis bien perſuadé que bien loin d'être choqué de cette prétendue groſſiéreté, on y admirera la force des expreſſions, la fécondité des idées, la richeſſe des rimes & les graces piquantes du dialogue.

Je conviendrai cependant, (car mon zéle pour Rouſſeau ne m'aveugle pas) que M. de Vauvenargues eût trouvé plus à reprendre dans les Epîtres de ce Poëte; quoiqu'elles ne manquent pas de beautés.

Il y régne un fond de miſantropie qui les dépare. Il y parle trop ſouvent de ſes ennemis & de ſes malheurs ; il y étale des principes qui portent moins ſur la vérité que ſur les différentes paſſions qui l'animolent. Si je le trouve égal à Horace dans ſes Odes, il lui eſt, ſelon moi, bien inférieur dans ſes Epîtres. Il y a beaucoup plus de Philoſophie dans celle du Poëte Romain. L'un eſt un Cenſeur agréable qui montre aux hommes leurs travers & leurs ridicules, en leur faiſant aimer la main qui arrache leur bandeau. L'autre cherche moins à rendre la vertu aimable que le vice odieux, & il ne ſemble l'abhorrer que parce qu'il en a été la victime. Je ne crains pourtant pas de le placer au-deſſus de Boileau dans cette partie, perſuadé qu'il renferme plus d'idées, & qu'il dit des choſes moins communes. Quand on veut inſtruire les hommes, il faut leur apprendre du nouveau ; ou ſi on ne leur prêche que des vérités connues,

connues, il faut être pathétique, les émouvoir pour les porter à la vertu qu'ils connoissent sans la pratiquer.

Vous voyez, Monsieur, que je n'imite point l'enthousiasme de M. de Vauvenargues, qui trouve tout admirable dans un Poëte célébre qu'il eût pu admirer à juste titre, sans offenser les Manes du grand & malheureux Rousseau. Ne peut-on pas louer César sans déprimer Pompée?

CONSEILS D'UN VIEIL AUTEUR

A UN JEUNE,

OU L'ART DE PARVENIR

Dans la République des Lettres.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous fasse connoître la route qui conduit à la gloire des Lettres. Je vais guider vos pas, & les détourner des sentiers

qui pourroient vous égarer. Ma franchise n'a plus de frein qui l'arrête. Vous serez le premier en faveur de qui je déchirerai le voile. Jusqu'ici j'ai adroitement éloigné de la carrière ceux qui me témoignoient le desir d'y entrer : j'appréhendois d'y rencontrer quelqu'un qui me disputât le sceptre des Arts. La passion des honneurs littéraires & guerriers s'irrite d'avoir des rivaux. Le courage le plus intrépide craint qu'on ne partage ses lauriers : mais mon ambition refroidie par la glacé des ans, ne m'enhardit plus à de nouveaux triomphes, ou plutôt mes forces éteintes se refusent à mes desirs. Alexandre, maître du monde entier, sentoit moins le plaisir de le voir sous ses loix, que la douleur de n'en pouvoir conquérir un autre. Je vais expirer sur un tas de trophées, affligé de ne plus occuper les cent voix de la Renommée ; je veux cependant sur les bords du tombeau imiter ces Em-

piriques qui attendent leur dernier ſoupir pour communiquer les ſecrets qui ont aſſuré leur fortune & leur gloire.

Le mérite a moins d'empire ſur les hommes que la réputation. Les uns ſont incapables de juger, les autres n'en veulent point prendre la peine, preſque tous veulent être éblouis : parlez à leurs ſens, vous êtes aſſuré de régner ſur leurs eſprits. Soyez perſuadé que vous êtes un grand homme, vous le perſuaderez bientôt aux autres. L'art de ſe faire un nom dans les Lettres, eſt celui de bien choiſir un rôle, & de le jouer à propos. Abattu par un léger revers, vous n'oſez plus rentrer dans la lice. Vous voyez, dites-vous, des Piéces de Théâtre qui ne valent pas la vôtre, honorées des applaudiſſemens du Public : mais ne ſeroit-ce pas un peu votre faute ? Puiſque vous vouliez plaire au Public, pourquoi n'en preniez-vous pas les moyens ? Avez-vous donné du brillant, de l'extra-

ordinaire ? La nature eſt votre modéle ; elle eſt trop vieille pour ne pas radoter & ennuyer. Il eſt une eſpéce de coquéterie d'Auteur que vous ne connoiſſez pas encore.

En vérité la timidité qui vous retient eſt trop peu naturelle aux Ecrivains, pour ne pas être regardée comme un phénomène ; les mauvais ſuccès ne les éclairent jamais ſur la foibleſſe de leurs talens. Ils ne leur font voir que l'injuſtice qui leur refuſe des lauriers mérités. Ils s'animent, & prennent un eſſor plus hardi, ſemblables à ces oiſeaux paſſagers que les cris & les huées forcent à porter leur vol plus haut. D'ailleurs s'ils ſont mécontens du Public, n'ont-ils pas toujours une reſſource, la voie d'appel à la poſtérité qui les jugera ſans doute, ſi leurs ouvrages parviennent juſqu'à elle. Je me ſuis trouvé dans les mêmes circonſtances. Je donnai une Tragédie qui ſelon moi devoit enlever tous les

ſuffrages. Elle fut accueillie au bruit des ſiflets ; je n'en fus point humilié, je connoiſſois trop bien mes forces & la foibleſſe de mes Juges. J'affectai un air triomphant, qui ſembloit arracher la victoire des mains de mes ennemis. J'imitai ce Héros du Taſſe, qui étendu ſur la pouſſière, menaçoit encore des yeux le rival qui l'avoit terraſſé. On vous croira des forces, ſi vous montrez du courage. Sçavoir en impoſer aux hommes, c'eſt avoir trouvé le ſecret de les gouverner.

Je conſeillerois à un jeune homme qui court après les honneurs littéraires, de s'attacher d'abord des amis qui ſe faſſent valoir ; qu'il ne les cherche point parmi les gens de ſa profeſſion ; s'il en rencontre quelques-uns, ce ſeront des amis faux qui tendans au même but tâcheront de l'en écarter. Les Auteurs ſont comme les femmes ; elles ſont toujours moins flatées des hommages qu'on leur rend, que choquées de

ceux qu'on adreſſe à leurs rivales.

Pope a dit qu'il falloit lire ſon ouvrage à un ennemi : j'ajouterois volontiers qu'il faut le lire à un ennemi qui ne ſoit pas Auteur. Un homme qui court la même carriere que vous, & qui eſt votre ennemi, verra ſans doute vos défauts, éclairé par la haine ; mais il les laiſſera paſſer, parce que, produits au grand jour, votre humiliation deviendra ſa gloire.

Le parti le plus ſûr eſt de choiſir des amis ſots ; le fanatiſme eſt leur partage ; ils ſe feront une religion de vous élever ; ils croiront même s'aſſocier à vos triomphes en les publiant. La fumée de l'encens qu'ils brûleront pour vous, formera peut-être un nuage qui vous empêchera de voir vos défauts. Mais que vous importe que votre ouvrage ſoit mauvais, ſi on a l'art de le faire paſſer pour bon ? Ces prôneurs de réputa-

tion ont de terribles poulmons & beaucoup d'entêtement ; le moyen de leur réſiſter ? Il en eſt quelques-uns ſurtout, dont l'eſtime n'eſt pas à mépriſer. Remplis de prétentions au bel-eſprit, qu'ils achetent, ils les autoriſent par le commerce de quelques Ecrivains qu'ils célèbrent partout, & fêtent ſouvent à leur table : on leur accorde quelquefois un titre qu'ils déſirent, & qu'ils perdent quand la digeſtion ſe fait. Ils vous prendront pour un aigle : les gens qui ont la vue courte, croyent ordinairement voir plus loin que les autres.

Une choſe que je vous recommande encore, c'eſt de gagner les bonnes graces des femmes. Un nom vanté par une jolie bouche eſt ſûr d'être reſpecté. Il vous en coûtera quelques couplets, mais ayez ſoin de les faire ſur le modèle de leur parure. Pourquoi prendre le ton du ſentiment ? Sa lyre ne rendroit que des ſons aſſoupiſſans ; elle eſt d'ailleurs enſevelie

ſous les ruines de la vieille Cythère. Les Chanſons du Théâtre Italien & de l'Opéra-Comique feroient-elles l'amuſement des Cercles & des Tables, ſi elles étoient naturelles ? Ces femmes, pour qui vous aurez dépouillé l'Amour de tous ſes avantages afin de les en revêtir, ne ſeront point ingrates. Elles joueront le même tour à Apollon : vous les avez érigées en Déeſſes, feroient-elles moins en votre faveur ? Je ne réponds pas même que ces Divinités ne deſcendent quelquefois comme Cybele de la région ſublime de l'Empirée, pour s'humaniſer avec un ſimple Mortel.

Enfin ſi l'intrigue eſt la baſe de la réputation littéraire, c'eſt ſur-tout auprès des femmes que ce mobile eſt néceſſaire. Elles étendent leurs loix ſur la littérature qui en acquiert plus d'aménité, & principalement ſur les Tragédies qui y gagnent des agrémens. Une pièce qui leur eſt lue eſt un prodige, elles par-

lent de l'Auteur à leur toilette, & dans leurs ſoupers comme d'un eſprit divin que le Ciel a formé pour leurs amuſemens ; l'enthouſiaſme s'empare de leurs amans, & des amis de leurs amans ; de mauvais plaiſans vous diront peut-être que le beau ſéxe, depuis Madame des Houliere, a toujours protégé les mauvais ouvrages, c'eſt une preuve de ſon extrême ſenſibilité. N'oubliez pas ſur-tout de vous ménager ces femmes galantes qui font du bruit dans le monde, elles ſont bonnes & ne prennent jamais un intérêt médiocre. Chez elles, une connoiſſance eſt bientôt un ami, un ami bientôt un amant.

Après ces avis généraux, il faut vous en donner de particuliers & relatifs à chaque genre ; c'eſt un charlataniſme dont je dois vous faire connoître le manége. Les honneurs de Corneille & de Moliere allument ordinairement l'imagination d'un jeune homme qui ſe croit

quelques talens. A peine a-t-il ſecoué la pouſſière du Collége, qu'il tourne ſes yeux vers le Théâtre. Il eſt vrai que c'eſt le chemin qui méne le plus ſûrement au Temple de la Gloire & de la Fortune.

Vous déterminez-vous à faire une Tragédie? Gardez-vous donc bien d'expoſer des perſonnages d'une vertu trop rigide; laiſſez repoſer tranquillement les cendres de ces Héros qui ont eu le malheur de ne point vivre dans le ſiècle de la galanterie & de la frivolité. Quel intérêt voulez-vous que prennent les femmes aux entretiens de ces hommes qui n'avoient point la gentilleſſe des manières, & la délicateſſe des graces? Si vous leur donnez une ſeconde vie, ayez ſoin de les habiller à la Françoiſe: prêtez-leur nos mœurs & nos goûts; ainſi naturaliſés, ils pourront plaire. Vous êtes aſſuré que les Acteurs ſeront d'accord avec vous, l'obſervation du coſtume leur donneroit

un air trop étranger. N'étalez point ces passions terribles qui ébranlent l'ame, & la déchirent. Laissez aux Grecs cet appareil lugubre qu'ils croyoient nécessaire à l'action, & qui nous occuperoit trop fortement, en fixant toujours notre attention sur le Théâtre. Quel spectacle que celui d'Œdipe ! Il paroît au milieu d'un peuple, languissant, prosterné, & appellant la mort par ses gémissemens. La Scène entiere est une image effrayante du fléau qui ravage ses Etats : quelques nuances d'amour auroient dû égayer ces couleurs trop sombres. Les Athéniens avoient la complaisance de courir à ces Tragédies ; je n'en suis pas surpris. Pouvoient-ils avoir cette légéreté, cette politesse que nous avons acquises, en effaçant la rouille des siécles qui nous ont précédés. Ils s'imaginoient, ces bonnes gens, que la Tragédie devoit corriger les mœurs, en exposant les passions & leurs fuites funestes. Quelle erreur ! Nos Auteurs l'ont

apperçue, & l'ont détruite, ils ont donné à ce drame un objet plus raiſonnable, celui de nous amuſer. Frappez les yeux par des Tableaux multipliés, ſi vous ne pouvez remuer le cœur. Des Tragédies, en eſtampes ſont admirables. Préſentez des Héros qui reſſemblent à ceux de Mlle Scudéri. Un amour mâle vigoureux ne plaît point ſur le Théâtre. Il n'eſt pas queſtion de vous occuper du plan de votre Piéce. Les beautés de détail, des dialogues tendres, langoureux, des ſonges, des reconnoiſſances, des maximes qui ſeront belles, ſi elles ſont ou hardies ou obſcures; des coups de Théâtre ſemblables à des attaques d'apoplexie, un dénoûment bruſque que le poiſon ou le poignard feront naître à propos, ne permettront pas à vos Juges d'examiner le fond. La forme eſt tout ce qui intéreſſe. Un bâtiment plaît-il par la régularité des proportions? Non, c'eſt par les colifichets qui l'embelliſſent Votre Tragédie finie, il faut la met-

tre ſous l'aîle de quelques protecteurs ; c'eſt un enfant né de votre ſein, mais dont les peres adoptifs aſſureront mieux l'état que vous-même. A l'ombre de puiſſantes protections, vous franchirez les obſtacles qui vous arrêteroient à la barrière. Votre Pièce ſera lue, reçue, jouée. N'oubliez pas ſurtout de faire votre cour aux Comédiens ; comptez plus ſur leur art, que ſur vos talens : ils tiennent entre leurs mains les deſtins de ces ſortes d'ouvrages. Il faut brûler quelques grains d'encens aux pieds des Actrices, ce culte les touchera, un intérêt vif réglera leur jeu ; du jeu naîtra l'illuſion. Une Actrice adroite, intelligente a fait le ſuccès de plus d'une Tragédie. Mais en vain auriez-vous pris toutes les précautions que la prudence vous auroit dictées ; ſi vous négligiez de parer les coups que peut vous porter la cabale.

Paris n'eſt pas plus occupé de l'événement d'une bataille, que de celui d'une

Tragédie : elle fournit matière à toutes les converſations, même avant ſa naiſſance. Comme on trouve des Politiques qui vous annoncent toujours d'un ton ferme & avec des yeux qui ſemblent lire dans l'avenir la victoire ou la défaite ; on rencontre auſſi des gens qui vous prédiront, en hommes inſpirés, le ſuccès ou la chûte d'une Piéce de Théâtre. Il y a néanmoins quelque différence. Les premiers n'influent jamais ſur le ſort des armées, & les derniers ſont ſouvent maîtresde celui d'un Auteur. Ceux qui peuvent faire tort à votre ouvrage ſe diviſent en pluſieurs eſpèces. Je ne vous dirai rien de vos Confrères déjà accablés par les huées du parterre : vous ne doutez pas, je crois, de tous les mouvemens qu'ils ſe donneront pour vous faire tomber ; votre chûte eſt trop capable de les conſoler. Je ne veux vous faire connoître que ceux qui n'ont d'autre intérêt à nuire, qui parce qu'en nuiſant, ils ont

le plaiſir de faire de la peine. Les uns ſont une troupe de gens paîtris de fiel, dont l'exiſtence n'eſt remarquée que par le venin qu'ils diſtilent : Miſantropes outrés, ils n'ont jamais rien approuvé. L'éloge les rapprocheroit trop des hommes qu'ils haïſſent : ils ſe déchireroient eux-mêmes, ſi le monde étoit moins rempli de ſottiſes ; ils voyent tout en noir, & en ſont ravis ; il ſemblent ne reſpirer l'air avec plaiſir, que lorſqu'il eſt couvert d'épaiſſes vapeurs. Les autres ſont des gens oiſifs qui n'ont d'autres mouvemens que ceux qu'on leur imprime. Echos bruyans des opinions journalières, c'eſt par la parole ſeule qu'ils reſſemblent à l'eſpèce humaine : ils ne ſe déclarent pour ou contre un ouvrage qu'afin de montrer qu'ils peuvent tenir un coin dans le monde. C'eſt un troupeau qu'on méne comme on veut : ils ſont tels que ces Gondothieris d'Italie qui étoient au ſervice de ceux qui vouloient les employer ; mettez-les dans

vos intérêts, les uns vous critiqueront, parce que la critique suppose plus d'esprit que la louange. Il ne faut qu'un cœur sensible pour être touché des beautés. Un esprit subtil, pénétrant, saisit les défauts. Les autres s'acharneront contre votre ouvrage, précisément parce qu'ils ne l'ont pas fait, ou que vous ne les avez pas consultés. Voilà donc tous ces ennemis prêts à vous faire la *guerre*. Voyez la cabale, s'ameuter & vous menacer. Entrerez-vous dans la lice sans avoir détaché des troupes auxiliaires pour vous soutenir, sans avoir fait occuper les postes les plus essentiels ? *Le succès* d'un Drame dépend de la cabale plus ou moins forte : si la vôtre écrase celle qui vous est opposée, vous êtes triomphant. Il s'agit de choisir des champions dont les mains robustes frappent fort & souvent, dont les pieds fassent voler la poussière jusques sur le théâtre ; que leur bourdonnement interrompe l'Acteur à *chaque*

vers : s'ils empêchent d'entendre, votre Pièce en sera meilleure; pleins de zèle pour vous, ils forceront tout le monde à recevoir leurs impressions ; peut-être dans leur enthousiasme, demanderont-ils pour vous les honneurs les plus rares de Melpomène. Enfin voilà vos ennemis vaincus, terrassés, & votre ouvrage porté jusqu'aux nues.

Je ne pense pas que vous vouliez vous reposer à l'ombre de vos premiers lauriers. A peine est-on entré dans le pays des lettres, qu'on veut en parcourir toutes les contrées ; il n'est point d'Auteur qui ne se croye en droit d'y régner & d'en changer les loix & le gouvernement. L'audace est la mere des grands succès. Vous allez donc embrasser toutes les branches de la Littérature ; je vais vous en faire connoître les fruits. Vous serez tenté, sans doute, de vous essayer dans le genre comique. Eh quoi ! vous voulez nous faire rire ? y pensez-vous ? Cela étoit bon du

tems de nos ayeux qui avoient encore la ſimplicité Gauloiſe. Nous avons bien réformé Thalie. Ce n'eſt plus cette Muſe enjouée, élève de Momus, qui attiroit ſur ſes pas les jeux & les ris : elle inſpiroit trop de gayeté par ſon air franc & libre ; ſes ſaillies agitoient trop les lèvres & changeoient les graces du ſourire en des grimaces ridicules ; nous lui avons donné une phyſionomie plus décente, plus compoſée, nous l'avons tournée vers des objets ſublimes ; nous en avons fait une Métaphyſicienne qui diſſerte ſur le ſentiment. Voyez comme elle pénétre les replis les plus cachés du cœur, & on en fait l'anatomie. N'allez donc pas ſottement marcher ſur les traces de Térence & de Moliere : perſonne ne s'aviſe plus de manier leur pinceau trop groſſier. Ces Ecrivains peignoient la nature avec des traits qui ſautoient aux yeux. Nous voulons des portraits rendus avec des couleurs ſi fines, qu'on ait de la peine à ſaiſir la

reſſemblance avec l'original. Un peu de pitié pour cette nature trop difforme ; embelliſſez-la, & cachez ſes rides ſous le fard dont vous les couvrirez. Que vos perſonnages parlent beaucoup & n'agiſſent jamais, ou ſi vous les faites agir, occupez-les à faire des Madrigaux ou des Epigrammes. Traveſtiſſez vos valets en gens d'eſprit : Fontenelle a dit qu'il falloit en donner aux Bergers. Pourquoi ſeriez-vous moins libéral envers les Frontins ? La Féerie vous ouvre ſes tréſors, la Métaphyſique ſes ſentiers tortueux. Ici, la baguette à la main vous opérerez tous les prodiges que vous voudrez ; vous aſſocierez la Muſe comique aux preſtiges de celle de l'Opéra. Là, vous ferez ſoutenir des thèſes ſur le ſentiment, ſur ſon principe, ſes gradations, ſes effets. Enfin, ſi vous l'aimez mieux, livrez-vous au comique-larmoyant. N'a-t-on pas déjà dit, que tous les genres étoient bons, qu'il n'étoit queſtion que

de réuſſir ? Vous aurez l'avantage ſublime de dénaturer les choſes, de détruire leur eſſence. Ce genre a des appas & peu de difficultés. Liſez nos anciens Romans, nos Drames hermaphrodites ſont tous calqués ſur ces modéles. Il faut nous intéreſſer par une intrigue romaneſque & attendriſſante, nouée par des incidens arrivés du pays des chimères, coudre à tout cela des reconnoiſſances qui étonnent, des ſituations qui ſerrent le cœur. Si après vous mettez le principal rôle entre les mains d'une Actrice telle que Mademoiſelle Gauſſin, je vous garantis les ſuccès les plus brillans. Mélanide & Cénie vous attendent pour vous faire aſſeoir à leurs côtés. On vous accuſera peut-être de plagiat ; mais rien n'eſt moins fondé qu'un pareil reproche. Le temple des Arts eſt un magaſin ouvert à tout le monde. D'ailleurs dès que deux Ecrivains peuvent ſe rencontrer, un pareil grief ſe détruit de lui-même ? Fai-

tes des invaſions ſur les terres d'autrui, & enrichiſſez-vous de ſes dépouilles; avec un peu d'induſtrie, vous les ferez paſſer pour des poſſeſſions légitimes. Vous jouiſſez tranquillement, l'examen des titres eſt trop pénible; s'il avoit lieu, quel renverſement!

Enfin l'accuſation de Plagiat a été ſi ſouvent répétée qu'on n'y croit plus. Roberval ne prétendoit-il pas que Deſcartes avoit pillé ſes découvertes? Rougirez-vous d'un reproche qui vous aſſocie à un grand homme?

S'il vous prenoit jamais envie d'emboucher la trompette héroïque, étouffez au plus vîte ce deſir. Ce n'eſt pas que je croye la Langue Françoiſe incapable d'atteindre au ſublime de l'Epopée; il faut bien peu la connoître cette Langue pour avancer ce paradoxe. M. de Malézieu a parlé dans cette occaſion moins en Homme de Lettres, qu'en Géomètre qui n'a pas voulu donner à ſa

Langue des beautés trop hardies, parce qu'il les condamne. Nos goûts ſont nos déciſions. C'eſt preſque toujours le cœur qui juge au lieu de l'eſprit. Si nous n'avons point de Poëme épique, car il faut être de bonne foi, c'eſt que les ſujets ont été ou mal choiſis, ou mal remplis; je ne crois pas non plus qu'il ſoit le plus difficile de tous les Poëmes : il n'eſt peut-être le plus difficile que parce qu'il eſt le plus long. Notre feu s'éteint trop vîte. Le terme que nous appercevons dans une diſtance éloignée rallentit notre marche. Les plans de tous les Poëmes épiques ſe reſſemblent ; qui a lû l'Iliade & l'Enéide les connoît preſque tous. La différence eſt dans la forme, les détails & les mœurs. Avec le coloris que vous avez & une patience ſoutenue par l'amour de la gloire, vous fourniriez une route tracée depuis tant de ſiécles, & toujours ſuivie ſervilement. Les vaſtes tableaux de Milton & du Taſſe nous feroient rire.

eur génie créateur n'a enfanté que des chimères, le Pont du premier, & la Forêt enchantée du second, ſont d'un délire qui ſuppoſe trop d'imagination. Je vous connois. Vous ſeriez homme à donner dans le merveilleux, & notre raiſon eſt trop épurée pour l'admettre. Les machines ſont uſées depuis le temps qu'elles ſervent. Vous aimeriez mieux faire agir les Dieux du Paganiſme, que les démons & les ſorciers. De quel ridicule ne vous couvririez-vous pas? Ces Dieux ſont dans un diſcrédit dont il ne ſe releveront jamais; il eſt permis de les nommer dans un Poëme, mais non de les faire agir. Si vous faiſiez mouvoir ces divinités, les dévots vous taxeroient d'irreligion, & les Philoſophes, d'extravagance. Ne voyez-vous pas un champ plus vaſte qui ſe préſente, la politique, la piété, la diſcorde, l'innocence, le zéle, le fanatiſme; on anime ces êtres metaphyſiques; on devient créateur; on ne

doit rien aux anciens, qui n'ont pas eû le talent d'imaginer ces belles choſes. En ſuivant cette méthode, vous avez le bonheur de plaire aux Philoſophes, c'eſt-à-dire à tout le monde.

Je ſçai que vous avez un goût décidé pour l'Ode. La flamme du génie, pour mieux dire, celle du cœur eſt la ſource d'où s'élancent ces beautés hardies. L'imagination peint, le cœur anime les couleurs. Celui-là eſt le foyer d'où part le feu; celle-là le centre qui le reçoit. C'eſt préciſément cette chaleur dont vous brulez qui vous précipitera dans des écueils, dont je veux vous préſerver. Ignorez-vous les bienfaits de la Philoſophie ? Elle a donné des chaînes aux Arts pour nous venger de la tyrannie qu'ils exercent ſur nos ames : elle a ſoumis l'Ode & réprimé ſes écarts. Que cette Philoſophie eſt admirable ! Je ne doute pas qu'un jour elle n'impoſe des loix aux vents, & ne les oblige de

ſuivre

suivre un cours réglé. Vous auriez peut-être l'imprudence de courir dans la carriere, lorsqu'il faut la mesurer ; de voler d'une aîle rapide, lorsqu'il faut ne faut que planer. Dans un siécle aussi sage que le nôtre, irez-vous ressusciter l'enthousiasme de Pindare, renouveller les vives images d'Horace, imiter l'ivresse de Rousseau ? Si vous aviez le flegme & la Logique de Lamothe, je vous remettrois volontiers la lyre. Vous me direz sans doute, les Philosophes font des Odes, pourquoi ne m'en aviserois-je pas ? Je le vois, vous avez du courage : mais croyez-vous réussir comme eux ? Je ne dis qu'un mot pour changer en glace l'ardeur qui vous embrase. Lisez l'Ode de l'Académicien de Berlin sur la bataille de Rosbac.

Dans toutes nos conversations vous avez toujours montré beaucoup de dédain pour la Comédie Italienne & l'Opéra-Comique. Les talens, disiez-vous, s'affoibliſſent, portés sur des objets frivo-

les. Vous citiez en exemple la fureur des portraits, le goût des colifichets en peinture qui énervant le génie, l'empêchent de s'élever à l'Hiſtoire partie ſublime de cet Art, faites-y attention. Si vous voulez plaire au Public, il faut épouſer ſes caprices. Voyez-le déſerter la Comédie Françoiſe. N'a-t-on pas vû Jérôme & Fanchonnette attirer tout Paris, & Rodogune n'avoir que quelques ignorans pour elle? Les Parodies de la Comédie Italienne ne ſont-elles pas amuſantes? Penſez aux décorations qui les accompagnent, & ceſſez d'être ſurpris. Mais peut-être vous rendez-vous juſtice. Vous ne vous croyez ni poliçon aſſez fin, ni plaiſant aſſez délicat pour réuſſir dans ces deux Spectacles.

Vous ſentez-vous né pour les grandes choſes? Allez enfanter des merveilles ſur le Théâtre de l'Opéra. Quelle gloire de régner ſur la nature entiere! Déja je vous vois renfermer dans un eſpa-

le étroit cette mer dont l'étendue eſt l'image de l'infini. Vous ſoulevez & calmez les flots à votre gré. Vous changez en un déſert affreux une plaine riante, que les zéphirs careſſoient de leurs aîles, & parfumoient de leur ſouffle. Des rochers s'élevent où brilloient les plus agréables fleurs. On entend des hurlemens où les roſſignols faiſoient entendre leurs doux ramages. Appellez-vous les orages? ils n'oſeroient vous réſiſter. Bâtiſſez-vous un Palais? il eſt auſſitôt élevé que conçu. Quelle magie! Quelle adreſſe! Vous l'emportez ſur l'Alcine de l'Arioſte. Je vous vois renouveller le ſiécle de Saturne, en faiſant jouir les hommes du commerce des Dieux. Vous parlez, l'Olimpe entier deſcend à votre voix; & ſi vous le voulez, l'enfer le remplace à l'inſtant. Il eſt inutile de vous inquiéter de la juſteſſe : on ne juge point à l'Opéra, les ſens y ſubjuguent l'eſprit avec raiſon : il eſt le fléau des plaiſirs; il leur

ôte le ſentiment en voulant les analyſer. Mais je demande de l'eſprit pour vos Perſonnages, qu'ils en pétillent. Les Dieux parleront le langage des Bergers, les Bergers celui des Dieux. Que les uns & les autres expriment leurs ſoupirs avec fineſſe ! L'elixir du ſentiment doit aſſaiſonner leurs tendres amourettes. Si vous ne trouvez pas ces talens en vous-même, Iſſé, l'Europe Galante, Endimion vous ſeront d'une grande reſſource. Vous êtes maître abſolu. Vos perſonnages paroîtront & diſparoîtront, ſelon votre fantaiſie. Vos fêtes n'auront pas de rapport avec l'action ; il y auroit de la monotonie. Pour varier le plaiſir, on leur joindra des danſes qui n'auront ni plan, ni caractère. Jouiſſez de vos droits, vous êtes créateur. Qui diſpoſe de la matière, lui imprime le mouvement qu'il veut. Ce genre n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine. Eſt-il donc ſi aiſé de marier les choſes les moins faites pour aller enſem-

ble ? Si vous prêtez l'oreille au préjugé vulgaire, il vous dira que vous ſerez éclipſé par le Muſicien. Pitoyable raiſonnement ! En lui fourniſſant des paroles lâches propres à le faire valoir, vous partagerez la palme avec lui. De quelqu'éclat que brille la forme appliquée ſur une matière fléxible, elle ne peut s'en attribuer l'honneur entier. Si le Muſicien rencontre un *feuillage*, un *murmure*, un *triomphe*, un *régne*, un *vole*, quels ſons mélodieux ne va-t-il pas faire entendre ! N'avez-vous pas droit à cette gloire, puiſque vous avez eu l'adreſſe de trouver ces mots favorables qui ont été la ſource de ſon harmonie ? Au reſte n'allez pas prendre un fait hiſtorique pour le ſujet de votre Opéra. Laiſſons ce ridicule aux Italiens ; contentons-nous d'avoir adopté leurs meilleures choſes. Leur muſique eſt devenue la nôtre, & leurs concetti brillent dans nos écrits.

L'emploi d'écrire l'Hiſtoire ſeroit-il

comme ces Charges difficiles qu'on croit pouvoir remplir, parce qu'on a l'ambition d'y aſpirer ? Il étoit réſervé autrefois à ces hommes qui par leur état avoient acquis les connoiſſances néceſſaires, ou qui par des voyages étoient devenus témoins des faits qu'ils tranſmettoient à la poſtérité, encore ne s'en chargeoient-ils qu'en tremblant. Aujourd'hui nous voyons tranquillement les obſtacles qui les effrayoient. Les difficultés que les Anciens appercevoient dans les Arts, reſſemblent à ces hautes montagnes qui paroiſſent s'abaiſſer à meſure qu'on s'en éloigne. Un Solitaire aſſis à l'ombre de ſa cellule eſt aſſez inſtruit des Finances, de la Marine, de la Guerre; il a aſſez bien combiné les différens intérêts des Souverains pour écrire l'Hiſtoire de ſa Nation, ou celle de l'Univers. Rien ne prouve mieux la ſupériorité de nos talens, que ces hommes qui publient des Traités ſur des matiè-

res qu'ils n'ont point étudiées. Les Polibes, les Clarendons, & les de Thou étoient des êtres fort communs. Il faut être très-habile pour ſe paſſer de l'expérience. Le Mathématicien raiſonne ſur la guerre qu'il n'a point faite ; le bel-eſprit ſur le commerce qu'il n'a pas exercé ; le Métaphyſicien ſur les finances qu'il n'a pas maniées, ou ſur la marine ſans avoir vu un port de mer ; & le Prédicateur s'eſſaye ſur les Arts d'agrémens & d'économie. Ces exemples ſont des autorités reſpectables. Ecrivez donc l'Hiſtoire, & vous plairez. Si votre imagination eſt votre unique régle, oſez ſoumettre les faits à ſon empire. Empruntez les touches brillantes du Roman. Eh quoi ! n'auriez-vous pas la noble hardieſſe de p tendre aux ſuccès de l'Hiſtoire du Peuple de Dieu ? Voudriez-vous conſulter les Auteurs originaux, les comparer, diſcuter leurs motifs, leurs intérêts, enfin déterrer des

Mémoires obscurs, & avaler la poussière qui les couvre? Varillas, Mainbourg, plusieurs de nos Auteurs modernes vous exemptent de cette peine. répandez hardiment le pirronisme ; l'Histoire n'est que le Roman des faits. Les Historiens Catholiques, sur-tout le Pere d'Orléans, prodiguent les éloges à Marie d'Ecosse, que les Protestans peignent comme un monstre. Quelles contradictions ! tout vous invite à tenir une route nouvelle. Ne sacrifiez à la vérité qu'autant qu'elle pourra flatter la malignité humaine. Erigez-vous en Philosophe. Raisonnez sur les faits au lieu de les narrer. Arrangez les événemens à votre gré ; faites-les remonter à des causes qu'ils n'ont jamais eues, vous passerez pour un Politique rafiné. Percez la sombre profondeur des cabinets des Princes & des Ministres. Que votre œil pénétrant démêle leurs plus secrettes pensées. Il est beau de deviner ce qu'on n'a point vu. Semer à chaque instant les

doutes & les ſoupçons, ranger dans la claſſe des préjugés les choſes dont on n'apperçoit pas l'évidence, trouver dans la Phyſique des raiſons pour anéantir l'éxiſtence d'un fait qui paroît merveilleux : voilà en quoi brille l'habileté de l'*Hiſtorien*. La critique doit être dans vos mains un flambeau qui diſſipe les ténébres. On vous croira plus éclairé que vos prédéceſſeurs, ſi d'un ton d'oracle vous annoncez qu'ils ſe ſont trompés. On aime à voir les détails les plus minutieux ennoblis, les anecdotes, ou puériles, ou ſcandaleuſes, expoſées au jour, les noms des Princes & des Grands cités comme garans de ce qu'on avance. Si vous attrapez un ſtyle léger, hardi, qui ait même une teinte de poëſie, vous ſerez lû avec tranſport. Avez-vous du talent pour les portraits ? livrez-vous-y. Que tous les faits viennent rendre hommage à votre pinceau qui les animera des couleurs les plus vives. Des

tableaux faillans bien contraſtés qui ſe ſuccéderoient ſans intervalle, ſur leſquels vous jetteriez à propos les ombres & les lumières, formeroient une galerie agréable. Mais avant que de commencer, il vous faut un Maître dont vous devez ſaiſir la manière, & je penſe que vous ne balancerez pas ſur le choix.

Le genre qui a pour objet l'étude des mœurs & leur peinture, eſt peut-être celui qui flatte le plus l'imagination d'un Auteur. Obſerver les hommes pour les pénétrer, les connoître pour les inſtruire, c'eſt s'arroger une ſupériorité ſur eux qui nourrit l'orgueil d'un Ecrivain : il ſe dreſſe un tribunal, aux pieds duquel il cite le genre humain, l'examine & le juge. A entendre ces Précepteurs de l'Univers, leurs oracles n'ont pour but que les avantages de la ſociété. Je le penſe. Je ne veux pas démêler comme eux les motifs, ce ſeroit attenter ſur leurs droits, & l'infaillibilité n'appartient pas à

tout le monde. Il faut avoir vécu avec les hommes, les avoir étudié avec soin, pour en tracer le tableau fidéle. On croit souvent les peindre tous en se peignant soi-même. Nous nous imaginons en lisant les anciens Moralistes; qu'ils n'ont rien laissé à glaner après eux. Nous croyons bonnement voir dans Montagne, Charron ou la Mothe-le-Vayer, les idées meres de ce qu'ont dit nos Ecrivains. C'est se tromper lourdement. Avoient-ils l'art de définir les vertus & les vices avec cette subtilité qui n'appartient qu'à ceux de nos jours? Avoient-ils ce style mystérieux entortillé que ceux-ci ont créé? Leurs portraits brilloient-ils de cette enluminure dont le secret est nouveau? Tenoient-ils dans leurs mains le fil de la Métaphysique sans lequel il est impossible de parcourir tous les détours du labyrinthe du cœur humain?

Je ne suis pas étonné que ces ouvrages ayent un grand cours. Peuvent-ils

manquer d'avoir de la célébrité dans ce ſiécle ? Par le ſouffle de l'eſprit philoſophique les Etres penſans ſe ſont multipliés à l'infini ; la Philoſophie diſſerte en cornette, & comme le luxe elle gagne tous les états. Avec un peu d'art on ſe diſtingue dans ce genre. On peut mettre à profit les converſations des perſonnes d'eſprit avec leſquelles on vit, s'en approprier les réflexions, les idées. On peut moiſſonner chez les Moraliſtes Anglois. Milord Shcafterſburi n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe mettre à contribution. Souvenez-vous que vous êtes ici Philoſophe pour en remplir les fonctions ; vous devez prendre un ton deſpotique, laiſſer tomber des regards dédaigneux ſur l'eſpéce humaine environnée de miſéres, préférer en tout les Nations étrangères à la vôtre, avancer des paradoxes hardis, enfiler des penſées qui viſent au logogryphe.

Si vous étiez jaloux d'une gloire qui

ne vous offrira ſur ſes pas ni de grandes peines, ni de grands rivaux, vous devriez établir une manufacture de Romans. Vous verriez vos ouvrages enlevés auſſi rapidement que les bijoux de modes, & devenir la nouvelle du jour. Des aventures tendres, ou galantes, racontées d'un ſtyle néologique, ſemées de ces réflexions que tout le monde fait, ou de celles qu'on s'efforce de deviner; des tableaux voluptueux & ſans draperie dans leſquels on verroit un amour enjoué, qui d'une main écarteroit les ſoins, les allarmes, & de l'autre couronneroit le deſir ſans lui donner le temps de s'expliquer; des deſcriptions pompeuſes d'un jardin, d'un palais, d'une fête, d'un ſpectacle, d'un cercle, telles ſont les beautés qui mettroient vos Romans en faveur. Vous ſeriez lû à la toilette des Dames, & ſouvent dans leur antichambre. S'il eſt des momens qui paroiſſent des ſiécles, ce ſont ceux qui s'é-

coulent dans l'intervalle d'un rendez-vous. L'ame partagée entre la crainte & l'espérance se livre toujours plus à la première. Vous ferez remplir agréablement ce temps à une Amante qui vous lira : l'image de ses plaisirs raprochera l'instant de la réalité. Je le vois, ces honneurs éphémeres n'ouvrent point votre cœur au desir de les posséder ; tant d'Auteurs célébres s'en sont contentés. Votre ambition se porteroit-elle au-delà de leurs vœux ? Avez-vous plus de droit aux hommages de la postérité ? Cet amour d'une gloire qui n'honorera que vos cendres me paroît en vérité une belle chimere. Qui vous a d'ailleurs promis que le ton que vous prendrez dans vos ouvrages sera celui de la postérité ? S'il ne l'est pas, vous aurez perdu le présent & manqué l'avenir. Il faut imiter les Anciens, dit-on, pour, voler au temple de l'immortalité.

Nos Orateurs modernes sont trop sa-

ges pour ſe régler ſur une pareille maxime, ils ſuivent le goût de leur ſiécle, qui eſt le meilleur, puiſqu'il eſt applaudi. L'éloquence n'avoit autrefois que des foudres à lancer : avec ſon aſpect terrible, ſes yeux étincelans, ſes mouvemens rapides, ſon action véhémente, je la comparerois volontiers à une Furie. La nôtre eſt agréable : ſes regards ſont doux, ſon attitude eſt compoſée, ſon air ſéduiſant, les graces ne la quittent jamais ; voyez-la marcher & meſurer ſes pas : ſes mains ne s'ouvrent que pour répandre des fleurs : elle calme le cœur au lieu de l'échauffer, aſſoupit les paſſions au lieu de les émouvoir, & nous laiſſe enfin dans cette aſſiette douce & tranquille qui conſtitue le vrai bonheur. Elle peint, mais en miniature ; elle raiſonne avec légéreté, diviſe avec adreſſe, définit avec fineſſe, diſſerte avec ſubtilité : auſſi quels fruits ne fait-elle pas éclore ! Elle aſſure promptement la gloire

de nos Orateurs ſacrés. Je conſeillerois à quelqu'un qui aſpireroit à la palme de l'éloquence, de débuter par un diſcours d'éclat, de briguer un fameux panégyrique : on lui croira des talens, s'il oſe ſur-tout parler devant les Maîtres de la parole. Quel qu'en ſoit le ſuccès, un Auteur dévot aura la charité d'en faire les honneurs ; irai-je appeller de ſa déciſion ? Non, j'aimerai mieux croire que tous les Auditeurs, livrés à une longue diſtraction, n'ont pas apperçu des beautés qui auroient dû arrêter leurs regards. Qu'on ne s'imagine pas au reſte qu'il ſoit ſi facile d'écrire dans le goût de nos Orateurs Chrétiens. Eſt-il donc ſi aiſé de forcer la nature à obéir à l'art, de s'enflammer ſans que rien n'excite votre chaleur ? Quelle peine ne ſe donnent pas nos Prédicateurs pour arranger un Sermon & le diviſer, de manière que ſes parties ſoient autant de branches auxquelles ils puiſſent s'attacher au beſoin ?

Quelle dextérité pour arrondir une période, la placer à propos, donner un air de profondeur aux idées, au ſtyle, & imiter ces hommes qui en couvrant leurs moindres actions du voile du myſtère, ont le ſecret de paſſer pour des Politiques ! Quelle fatigue pour deſcendre dans le détail des mœurs, parcourir tous les états, & en offrir des peintures pénétrantes ! Quelle intelligence pour faire choquer deux penſées, en faire partir un trait brillant, épigrammatique ! Quelle fécondité pour préſenter la même idée ſous mille formes différentes ! Ici ce ſera la proſopopée, là l'antithèſe, plus loin l'exclamation, ailleurs la métaphore. Non, un Général d'Armée n'eſt pas plus occupé de la diſpoſition de ſes troupes le jour d'une bataille.

Il eſt des Auteurs qui ſe ſont rendus célèbres, en écrivant contre la Religion les mœurs, ou le gouvernement. Ils ont appellé l'audace au ſecours de leurs foi-

bles talens. Ils ont excroqué la réputation ne pouvant pas la gagner. Ces procédés ne vous paroiſſent pas honnêtes, & vous mépriſez une gloire aiſée qui mène la honte à ſa ſuite; mais combien de ruſes innocentes ne vous ſont-elles pas offertes, prenez un ſujet piquant, un titre impoſant, quoique votre livre n'y réponde point, le ſuccès eſt ſûr. Les belles enſeignes attirent; les plus adroits charlatans de la foire S. Germain, ne ſont-ils pas ceux qui ont le plus de monde? Il n'eſt queſtion que de faire parler de vous, verſez ouvrage ſur ouvrage, aſſiégez le Public, c'eſt le moyen de vous en rendre maître. Donnez de nouvelles éditions quoique les premières ne ſoient pas épuiſées, que les Journaux & les Papiers publics ne retentiſſent que de vous. Qui vous empêche encore d'attaquer des Écrivains renommés, en rétréciſſant leur exiſtence vous étendrez la vôtre. La gloire eſt comme la fortune; on

y va par tous les chemins ; combien d'opulents & de littérateurs dans la pouſſière, s'ils n'avoient été que bonnes gens.

Si les Auteurs contre leſquels vous vous ſerez déchaîné, ne répondent point, triomphez ; c'eſt une preuve de leur foibleſſe, s'ils ont la cruauté de ne vouloir pas vous illuſtrer, revenez à la charge, le Poëte Gâcon vouloit faire imprimer une brochure intitulée. *Réponſe au ſilence de M. de la Mothe*, celui-ci n'étoit pas en régle, un ennemi qui refuſe le combat arrache à un galant homme l'occaſion de ſe ſignaler.

A tous les avis précédens je crois néceſſaire d'en ajouter quelques-uns qui ne ſont pas d'une moindre utilité. Je voudrois qu'un Homme de Lettres ne ſe renfermât point dans le cercle de la Littérature, mais qu'il fît des courſes dans les Sciences : elles ſont à préſent d'un accès ſi facile ; en parcourant l'Alphabet on peut les apprendre toutes. Les

Mathématiques ſont à la mode ; vous ne devez pas les négliger. Corneille & Boileau ne connoiſſoient ni une tangente, ni une courbe : c'eſt une qualité de moins qui dépare leur mérite. Les Mathématiciens ſe mêlent de Belles-Lettres ; pourquoi ne feriez-vous pas ſur eux les mêmes entrepriſes ? Vous ne deviendrez peut-être pas un grand Géomètre, c'eſt un goût naturel qui le fait, & les découvertes ſeules en donnent le juſte titre. Je ne dis pas que vous vous enfonciez dans la Géométrie ſublime, mais que vous en preniez une teinture qui vous mette en état de commenter Deſcartes & Newton ſi vous en aviez envie.

Je ſouhaiterois qu'un jeune Auteur s'attachât au char de quelques Maîtres de la Littérature : il verroit bientôt ſes deſtins liés aux leurs. Ces hommes dont la réputation eſt faite établiront la vôtre. Ils croiront votre mérite leur ouvrage, parce que vous les aurez conſulté : leur

amitié n'eſt pas à un trop haut prix ; quelques éloges en feront les frais, ils vous prôneront par-tout avec zéle & de bonne foi. Nous croyons volontiers des talens à ceux qui nous en donnent, ou qui exagérent ceux que nous avons. L'encens le plus groſſier entête l'amour-propre d'un Auteur. J'ai vû Fontenelle ſe pâmer d'admiration à la lecture d'un Poëme en ſon honneur ; dont en vérité on ne pouvoit louer que le nom du Héros.

Si, en obſervant tout ce que je vous ai dit, vos ouvrages ne faiſoient pas ſenſation ſur le Public quelquefois endormi ſur le mérite, tâchez de le réveiller par quelques paradoxes des plus ſinguliers. Jouez le rôle de ces Sophiſtes dont parle Platon. L'art de dire les choſes, les perſuade ſouvent mieux que la vérité. Une nuée de critiques fondra ſur vos Ecrits, moins pour vous abattre que pour vous illuſtrer. De l'a-

dreſſe, ſurtout, à envelopper vos principes, vos raiſonnemens. Vos ennemis qui vous combattront dans la nuit, ne pourront pas diriger ſûrement leurs traits. Vous ferez du bruit dans le monde, & toujours malgré vous; car vous aurez eu ſoin d'afficher un grand mépris pour la gloire.

Je ne dois pas finir ſans vous déſabuſer ſur les honneurs de la poſtérité, qui vous enivrent déjà. Ceſſez d'encenſer un Idole dont vous ne verrez peut-être jamais les Autels. Les révolutions qui agitent l'empire des Lettres, & en changent le ſyſtême ſi ſouvent, ne vous avertiſſent-elles pas de borner vos vœux au préſent? Ronſard, Balſac, Voiture ſi mépriſés aujourd'hui, s'applaudiſſent des hommages de leur ſiécle. Irez-vous après cela, martyr d'une gloire poſthume, courir, ſécher à la pourſuite d'une ombre, & lui ſacrifier des lauriers que vous pouvez cüeillir. Les Auteurs

amoureux des éloges de la postérité, ressemblent aux Amans délicats ; trop respectueux pour saisir l'instant qui les favorise, ils s'exposent à ne voir jamais leur amour couronné,

LETTRE

A M. HUBER, Editeur des Poësies Allemandes.

DEPUIS l'entretien que j'ai eu avec vous, Monsieur, relativement aux Poëtes lyriques de votre Nation, j'ai lû ceux que votre Collection judicieuse m'a mis à portée de connoître. Leurs Odes sacrées m'ont paru renfermer de grandes beautés. Elles étincélent de traits hardis & majestueux puisés dans l'Ecriture Sainte qu'ils sçavent mieux employer que nous. M. Klopstock, Cramer, & Anne Louise Karsch, excellent dans cette partie. Les Odes sacrées de Cramer, ont un caract-

tère d'inſpiration qui anime tout. En liſant celle ſur David, la rédemption, & la réſurrection, j'ai cru lire les Prophêtes, c'eſt-à-dire les Pères de la Poëſie ſublime. Cet aveu qui ſemble être en votre faveur, va pourtant me fournir des armes contre vous.

Premièrement j'y ai remarqué une profuſion d'images, un entaſſement de figures accumulées les unes ſur les autres, qui confirment ce que j'ai dit dans mon Diſcours ſur l'Ode, de la Poëſie trop deſcriptive de vos compatriotes.

En ſecond lieu, une grandeur empruntée n'eſt pas la véritable, je dois apprécier le génie ſelon le point d'où il part, le terme où il arrive, & les forces qu'il a déployées pour y atteindre. Faut-il admirer le roitelet, parce qu'il va juſqu'au Cieux, porté ſur les aîles de l'Aigle? Tous les ſujets que fournit l'Écriture Sainte, ont une élévation qui commande à l'enthouſiaſme, ils prêtent le char qui tranſ-

porte le Poëte aux pieds de l'Eternel, n'eſt-ce pas aſſez que d'être inſpiré par ces grands Sujets, ſans copier les expreſſions, les tours, les figures des Auteurs divins qui les ont traités ? Enfin ſi un appui étranger diminue la gloire de s'être élevé, vos Poëtes ne gagneront pas, jugés d'après ce principe. Je vous l'avoue Monſieur, les Odes ſacrées de Rouſſeau me paroiſſent fort ſupérieures aux vôtres. Il a plus de beautés à lui, & plus de choix dans celles qu'il emprunte. Mais c'eſt ſur-tout dans ſes Odes profanes que je l'eſtime davantage, parce qu'il n'y doit ſon eſſor qu'à lui-même. Je pourrois encore oppoſer à vos Poëſies ſacrées celles de M. de Pompignan, peut-être ne me citeriez-vous pas un endroit comparable à celui-ci.

Quand pour mieux braver ma vengeance,
Tu *ſuivrois* l'Aigle qui s'élance
Juſqu'à la ſource des éclairs,
Le ſouffle ſeul de ma puiſſance
T'anéantiroit dans les airs.

Tout cela ne m'empêche pas de rendre juſtice à vos Poëtes Lyriques. Convenir de leurs talens, ce n'eſt être que l'écho du Public.

Vos *chants de guerre* font entendre les ſons de la Trompette de Mars. Ces Poëmes guerriers ont beaucoup de rapidité & de feu, quoique les idées en ſoient ſouvent communes. Frédéric *aſſis ſur un Tambour, méditant ſa Bataille, & ayant le firmament pour Tente*, eſt une belle image, mais déparée par *la diſtribution des Rôles de la grande Tragédie*, on me répondra peut-être que les idées que je critique ici, ſont conformes à l'eſprit d'un Grenadier qui n'a pas dû en avoir d'autres, il ne falloit donc pas lui faire dire que Dieu entouré des Sphères harmonieuſes pèſe dans ſa balance le deſtin des Armées. Avoit-il lû Homère pour en emprunter cette image? Mais le Poëte a donné ſon ton au Grenadier qu'il fait chanter, & ſou-

vent le Grenadier lui a donné le ſien.

Peut-on parler des *chants* de *Guerre*, & oublier ceux d'une amazone ? elle réunit la force d'Alcée & la tendreſſe de Sapho. Avec quelles couleurs ne peint-elle pas les différentes impreſſions que lui fait éprouver le ſort des Armes ? Ses pleurs ſur la tombe de ſon Amant, arrachent les nôtres. Que j'aime à lui entendre dire à cet Amant couvert de pouſſière, de cicatrices, & des ombres de la mort, *ô jeune homme, que tu conſerves encore de beautés !* mais falloit-il nous faire voir de *groſſes larmes qui coulent ſur la barbe épaiſſe des Guerriers ?* falloit-il dans un autre endroit faire une ſi longue peinture du Courſier de ſon Amant ? Un cheval que les Dieux nourriſſent d'ambroiſie, & dont les flancs répétent l'image du Soleil ; un cheval dont les narines reſſemblent à deux ouvertures du Véſuve ; un Cheval dont les yeux brillent comme deux étoiles, dont

la crinière flotte comme la chevelure de Bérénice, dont les jambes animées par les Graces, jouent comme les enfans de Flore, quand un Zéphir les agite. Convenez, Monsieur, que les Tableaux de ces Poëmes sont bien gâtés par les puérilités, & les superfluités qui les chargent. Vos compatriotes sont encore loin de ce goût épuré, qui chez eux ôteroit des taches & des inutilités, & qui chez nous souvent, affoiblit & diminue les grandes beautés; l'Auteur le plus exempt des défauts que je reproche à votre nation, est Monsieur Utz: son Ode aux Allemans, celle sur la véritable grandeur & sa Théodicée annoncent un Philosophe aimable qui frappe le vice par amour pour la vertu. C'est Anacréon armé des traits de Juvénal. Mais faut-il trouver quelquefois, ici, les mêmes choses à condamner, *l'œil du Firmament, des chants qui se réveillent & ont des aîles infatigables, l'Aquilon secouant son noir*

plumage, préſentent des images ſur leſquelles la critique doit imprimer le ſceau de la réprobation.

M. Utz dit encore dans une Epître : *Sous ces murs antiques je ne ſerois point fâché de trouver un jour mon nid, ſi quelque oiſeau de bonne eſpéce, gentil, malin, leſte & tendre vouloit porter au nid avec moi.* Il ajoûte après en parlant des femmes qu'il appelle un joli Peuple. Le Dévot même en eſt diſtrait dans ſes méditations, & s'écrie : *Ah ! s'il n'y avoit point de femmes ſur la terre, nous ſerions tous ſauvés.* J'aurois parlé des Poëmes Anacréontiques de cet Auteur, ſi la crainte de faire une Lettre trop longue ne m'avoit arrêté.

Il y a pourtant bien moins à reprendre dans vos Poëſies galantes & Philoſophiques. C'eſt là votre partie brillante, parce qu'elles ſupportent plus les détails familiers, & les peintures que vos Auteurs étalent. Les Sujets qui excitent

moins l'enthouſiaſme, ſouffrent plus volontiers ces énumérations qui ſuppoſent la tranquillité. L'imagination enflammée peint d'un crayon vigoureux, & néglige les petits traits. La Poëſie paſtorale me paroît ſur-tout le genre triomphant de vos Auteurs, ils y excellent par la raiſon que les deſcriptions qu'ils aiment tant à faire ſont plus conformes à la nature de ce Poëme. Qui ne lit avec plaiſir les Poëſies paſtorales de Geſner? Les Idyles ſacrées de Schmidt offrent cette ſimplicité reſpectable dont l'Écriture Sainte nous a tracé des Tableaux ſi touchans. Je penſe que vous l'emportez ſur nous dans cette partie, que la franchiſe de vos mœurs, l'habitude qu'ont vos Écrivains de vivre à la campagne, & peut-être l'enfance de votre Poëſie, vous mettent à portée de mieux traiter. Je ſais que vous avez eu quelques bons Poëtes, à commencer par Opitz, qui fut le Légiſlateur de votre Poëſie, mais il faut convenir en même

temps quelle n'a pris une certaine consiſtence que depuis Haller. Ce peu de temps écoulé me fait croire qu'elle n'a pas encore ce degré de maturité, qui rejette les ornemens ſuperflus, on pourroit lui appliquer ces mots d'un Poëte Latin.

Micant colores
Albus, & Venetus, virens, rubensque &c.

Enfin je ne puis me retracter ſur le reproche que j'ai fait à vos Auteurs, de trop détailler & de prodiguer les embelliſſemens. Un Poëte doit être Peintre & non Décorateur.

La Juſtice m'avertit de parler de vos Dityrambes, Odes qui ont le plus le caractère pindarique. Il faut avouer qu'elles vont par cette impulſion rapide qui eſt la vie de ces Poëmes. L'idée de chanter les Héros lorſque les fureurs de Bacchus agitent le Poëte, me paroît bien aſſortie à l'inſpiration néceſſaire à

l'Ode. Celles ſur la guerre, ſur Jean Sobieſki, & le Roi de Pruſſe offrent le déſordre des Bacchantes lorſqu'elles célébroient les Fêtes de leur Dieu. Mais ces Poëmes quoique beaux en général, ont cependant plus de délire que d'enthouſiaſme, renferment des comparaiſons uſées, des choſes obſcures, d'autres qui ſont communes & pourtant pluſieurs fois répétées. J'y vois plus l'ivreſſe du génie que ſes ſublimes effets. Le Poëte a plutôt des convulſions que des mouvemens. Il va par ſauts & par bonds, & n'a point une marche ferme & impétueuſe comme Rouſſeau, & Malherbe. Telle eſt, M. l'idée que j'ai conçue de vos Poëtes lyriques, & qui m'oblige à les mettre au-deſſous des nôtres. Il n'en eſt aucun parmi nous depuis Ronſard, qui oſât dire comme M. Gerſtenberg, chantant le vin, *que les Roſſignols ivres voltigent étourdis dans le feuillage & chantent des airs à boire.* Aucun ne diroit dans une Ode, la fumée du tabac paſſant de mon

nés juſqu'à mon cerveau, y fait éclorre l'enthouſiaſme. Quel délire de nous repréſenter les inventeurs des Arts faiſant leurs découvertes à l'aide d'une pipe, & les Dieux s'abreuvant des milliers de ſiécles de la fumée du tabac. C'eſt là ſelon lui le feu que Promethée alla ravir au Ciel. L'Olympe n'eſt qu'une tabagie perpétuelle. Teleſphore Dieu du tabac a pour ſceptre une pipe de la longueur d'une braſſe. Il reçoit en ſacrifice la fumée qui ſort des pipes de l'Orient, de l'Occident, du Midi, du Septentrion, & qui s'éleve juſqu'à ſon nés. A côté de ſon trône eſt ſa ſœur Veſta qui fume comme lui, & le feu des Veſtales n'eſt que pour allumer les pipes. Je doute que le goût ſourie jamais à de pareilles images. Sa critique pourroit bien s'exercer, Monſieur, dans vos Odes Anacréontiques. Aimeroit-il M. Gleim lorſqu'il fait dire à une Belle qu'il conſole des outrages des Soldats, *Ah! ſi tous les ennemis étoient auſſi doux, auſſi gracieux que*

toi, je n'aurois point de regret d'être moi-même pillée. Aimeroit-il beaucoup ce qu'ajoûte cet Auteur ? *C'eſt ce que je fis. Je pillai la jeune fille.* Seroit-il flatté d'entendre dans le même Gleim, Eve qui, au moment de ſa création, dit à Adam : *Petit Fou, regarde-moi, je ſuis faite pour jouer avec toi.* Loueroit-il dans M. de Kleiſt, la maladie & la mort guétant *celui qui paſſe ſes jours avec la boiſſon des grenouilles.* Ne ſeroit-il pas bleſſé dans M. Veiſſe du propos de la petite Jeannette diſant à un jeune homme qui lui donne un baiſer. *Finis donc, ta barbe me pique.* Le dialogue de M. Zacharie avec un nuage lui plairoit-il mieux ? Enfin ce goût ne ſeroit-il pas choqué de voir dans M. Leſſing, *La mort qui prend un verre en ſouriant, & boit à la ſanté de ſa couſine la Peſte.* Cet Auteur lui paroitroit-il bien raiſonner lorſqu'il dit : *S'il ſe trouve là-haut dans ces mondes habités, du vin & des Belles, pleurans de ce que pour y boire*

le vin & pour y faire l'amour, le Ciel n'a point de pont. Ce ſouhait lui ſembleroit ridicule, puiſque l'amour & le vin ſe trouvent ſur la Terre. Il ſeroit plus indulgent pour M. Hagedorn en diſant toutefois qu'il n'a pas mis aſſez de délicateſſe dans ſa Phriné, aſſez de préciſion dans le Mai, aſſez d'intérêt dans ſes autres Poëmes. Quelques-uns échapperoient cependant à la proſcription. Oui, Monſieur, vous avez quelques chanſons jolies quoique dépourvues d'idées. Ce ſont des épis bien formés, qui n'ont pas de grains. Vos Poëtes Anacréontiques ont ſouvent tâché de prendre le ton des nôtres, mais ils n'ont ni l'art de monter la lyre comme eux, ni celui d'en tirer des ſons auſſi agréables. Il ſemble qu'ils ne ſentent point cette volupté douce & vive qui s'égaye entre l'Amour & Bacchus. Ils veulent peindre, & ils ne mettent pas aſſez de choix & de nobleſſe dans les nuances qu'ils ſaiſiſſent. Quand la mode de placer

des mouches sur le visage eut passé jusqu'aux femmes Moscovites, elles en mirent de très-larges, souvent taillées en arbres, en carosses, & quelquefois en maisons.

Voilà, Monsieur, ma façon de penser que je ne prétens pas donner pour loi, parce que je suis sujet à l'erreur. Mais l'article sur lequel je ne crains point de me tromper, est celui de vos traductions qui doivent vous assurer l'estime de ma Nation & de la vôtre. J'ai l'honneur d'être.

LETTRE

Sur la nécéssité d'établir des Espions du mérite.

A Monsieur L...

Il est de mode, Monsieur, de rêver sur les affaires relatives au Gouvernement, & de proposer ses rêves. Je vous envoie

le mien. Si vous croyez qu'il doive être réaliſé, il vous ſuffira de l'appuyer auprès du ſage Miniſtre dont vous avez la confiance, & qui eſt digne de vous avoir pour ami. J'ai penſé qu'il ſeroit avantageux d'établir des Eſpions du mérite. Cette idée, direz-vous, auroit dû ſortir du cerveau de l'Abbé de Saint Pierre, elle eſt aſſez folle. Qu'importe, ſi elle eſt le germe d'un grand bien. Epier le mérite, le chercher dans la ſolitude où il médite, percer le voile de la modeſtie dont il ſe couvre, & le forcer à ſe placer dans le rang où il pourroit ſervir les hommes, ſeroit à mon avis un emploi utile à la Patrie & digne des meilleurs Citoyens. Ce ſeroit une branche de Police qui produiroit des fruits innombrables.

La récompenſe eſt ſans contredit le nerf de tout gouvernement, c'eſt le mobile des grandes actions; la vertu la plus pure ſe nourrit de l'eſpoir de n'être pas oubliée. Mais la récompenſe tombe-t-elle

toujours ſur le mérite trop modeſte & trop peu courtiſan pour la briguer ? D'ailleurs, s'il eſt ignoré, comment le canal des graces pourroit-il être ouvert pour lui ? Et s'il n'aime pas à ſe produire, ne ſeroit-il pas ſage de trouver des moyens de l'arracher aux ténébres qui l'entourent? Quandil ſera connu, ne ſervira-t-on pas la Patrie en le ſervant lui-même. Il n'eſt que trop vrai que les faveurs vont au-devant de ceux qui les cherchent & en ſont indignes. Les détours, les ſoupleſſes, les intrigues ont toujours été le partage des hommes médiocres. Si le mérite aimoit plus à ſe montrer, je le comparerois à une belle femme qui attend les hommages & les reçoit ſans étonnement. Je dis plus, à l'aſpect des déſordres qui bouleverſent la Société, il contracte une indifférence ſtoïque qui lui fait repouſſer l'occaſion d'être utile. Combien de talens perdus, parce qu'on n'a pas cherché à les mettre en valeur ? Tel qui paſſe ſes jours dans la contem-

plation de la vérité, auroit consacré ses travaux au bonheur de l'Etat, si l'on avoit été plus prévoyant. Seroit-il donc ridicule d'établir des gens vigilans qui occupés à découvrir les hommes de mérite en rendroient compte au Gouvernement qui les placeroit? Si ce projet est absurde il faut en plaisanter les Peuples anciens les plus sages. A Athenes, les Archontes, à Rome, les Centurions n'étoient pas bornés à observer les actions qui méritoient d'être punies, ils faisoient attention encore à celles qui étoient dignes de récompense : des mesures aussi sages préparoient des héros pour la Patrie, enfantoient des talens & des vertus. L'homme de mérite n'avoit pas besoin de chercher des protecteurs qui humilient presque toujours ceux qu'ils élevent. Il étoit assuré qu'on lui épargneroit les frais de l'intrigue dès qu'il avoit fait ceux du travail. D'ailleurs on protége foiblement où chaque homme est son propre centre auquel il rapporte tout.

Le ſublime Monteſquieu a dit que les accuſations publiques ſont conformes à la nature du Gouvernement Républicain, parce que le zéle du bien public eſt la premiere paſſion des Citoyens. Cette paſſion deviendra auſſi l'ame du gouvernement monarchique, ſi on adopte le projet que je propoſe. Quand les récompenſes ſeront ſures, & bien diſtribuées, quand l'homme vertueux & obſcur ne craindra pas que la médiocrité inſolente lui enléve une place qui lui eſt due, l'amour de la patrie s'établira, ce feu ſacré ſe communiquera à tous les membres, l'émulation ſeule régnera, & les grandes choſes ſeront l'unique but de tous les Citoyens. Il faut donc rechercher avec ſoin ceux qui pourront être utiles, & qui n'oſent ſe montrer, il faut déférer au Gouvernement, ceux qui peuvent le ſervir; le bel emploi, que celui d'accuſer les gens d'être vertueux & éclairés, & de les forcer à rendre compte

de leurs vertus & de leurs lumières ! quel siécle que le nôtre ! c'est celui de la politesse & des agrémens, l'homme aimable a tous les talens, le ridicule est le seul vice que nous connoissons. Où est l'ame sensible qui ne gémit point des désordres qui inondent la société, il nous faut des exemples de bonnes mœurs, toujours plus éloquens que les plus belles leçons, vous les aurez ces exemples respectables, en prenant les moyens que j'indique.

La vertu ignorée & inutile est peut-être le plus grand mal d'un État, outre le bien qu'elle pourroit faire, elle seroit une digue contre les vices. Comment dans un Gouvernement sage, sous le régne d'un Roi qui ne veut que le bonheur de ses Peuples, un pareil projet ne prendroit-il pas faveur ? Seroit-il impossible de l'exécuter ? Charlemagne ne créa-t-il pas des Officiers, des *Envoyés Royaux* dont l'emploi étoit de parcourir les Provinces, d'y obser-

ver le mérite & d'en informer le Monarque? Louis XIV qui croyoit que les Lettres pourroient jetter quelque éclat ſur le Trône, ne faiſoit-il pas rechercher avec ſoin non ſeulement en France, mais dans les Pays étrangers les hommes qui pouvoient le mener au but qu'il s'étoit propoſé? Il ne ſeroit queſtion que d'étendre cette idée & de l'appliquer plus utilement pour l'État. L'Agriculture, & les Manufactures ſeroient ſur-tout l'objet des ſoins des Eſpions du mérite. Dans les Villes & les Campagnes ils examineroient avec attention ceux qui pourroient concourir à perfectionner ces deux parties, ſources des richeſſes ſolides. Pourquoi les Laboureurs ne ſont-ils pas eſtimés & conſidérés chez nous comme dans la Hollande & l'Angleterre? Ne ſeroit-il pas avantageux de récompenſer les nôtres par quelques honneurs qui en les encourageant, ne les arracheroient pas à leur condition? Ceux qui

cultiveroient le mieux les Terres & feroient les meilleures exploitations seroient Juges de leurs Parroisses exempts des tailles, & leurs enfans de la milice. A la Chine un Cultivateur sage & industrieux, peut aspirer aux premieres places. Dans les Manufactures & le Commerce on choisiroit les plus éclairés & les plus vertueux pour les mettre à la tête de ceux qui s'occupent de ces deux objets. Lorsque des hommes qui exercent noblement ces professions pourront prétendre à des distinctions, ils ne s'aviseront plus d'acheter dans d'autres conditions des honneurs quils trouveront dans la leur.

C'est un malheur pour l'État que des hommes enrichis par le commerce le quittent, & cherchent ailleurs pour eux & leurs enfans une noblesse qui devroit être le prix de leurs travaux. Les grandes entrepriſes dont ils étoient capables sont anéanties. Le Gouvernement y perd beaucoup, parce qu'ils auroient peut-être ou-

vert d'autres canaux d'induſtrie & de richeſſe. Je deſirerois que les faveurs vinſſent plutôt accueillir les Arts utiles que les Arts d'agrément, je voudrois qu'on n'oubliât point ſur-tout les hommes qui par de nouveaux établiſſemens, de nouvelles fabriques, enrichiroient la Nation en faiſant couler chez elle l'Or de l'Étranger; mais comment aurons-nous des hommes capables d'inventer ou de perfectionner? C'eſt en les étudiant dans leurs opérations, & en les récompenſant d'après l'examen de leurs talens. Voilà donc, Monſieur, la néceſſité des Eſpions du mérite bien établie, puiſqu'il en reviendroit un grand avantage à l'État. Les mœurs y gagneroient, parce que la vertu miſe à ſa place auroit des admirateurs & des proſélites, en même temps qu'elle ſeroit la condamnation & la terreur du vice. Les talens y trouveroient un principe de vie, les eſprits s'exciteroient, & cette fermentation animeroit les Arts, en reculeroit les

limites, les Artiſtes ne perdant plus leur temps à ſe ménager des protecteurs par des ſoins qui énervent le génie, ſe livreroient entiérement à leurs travaux, s'en occuperoient avec plus de plaiſir, parce que les faveurs ne ſeroient plus l'ouvrage de la cabale & des brigues. La population s'étendroit davantage par les encouragemens donnés aux Manufactures & à l'Agriculture. Les conditions qui ſont près de la Nature ſont celles qui fourniſſent le plus de Sujets à l'Etat, parce qu'elles connoiſſent moins les beſoins d'opinion. Mais il faut en éloigner l'indigence. Quand ces claſſes de Citoyens ſeroient accueillies, les mariages ſe multiplieroient en proportion de leur bien-être. Je ne puis m'empêcher d'exhorter ici les Écrivains à faire valoir les Arts utiles, à peindre ſurtout la ſituation des Laboureurs & les ſecours qu'ils attendent. Qu'ils nous préſentent leurs chaumières que la miſère habite & remplit de ſes plaintes,

& l'humanité me dit que les larmes couleront des yeux de tout bon Citoyen. C'eſt à des objets relatifs au bien public qu'il faudroit conſacrer la Poëſie & l'Éloquence. L'art d'émouvoir les paſſions des hommes devroit être celui de les rendre heureux.

Je ne ſcais quelle erreur a accrédité le préjugé qui prétend que les gens de Lettres ne ſont pas propres aux affaires d'Etat. Ne ſeroit-ce pas l'orgueil des Grands qui a craint leur ſupériorité, & la vanité des riches qui a voulu les faire ſervir à leurs amuſemens? Pourquoi des hommes accoutumés à réfléchir & à méditer, pourquoi des hommes inſtruits, pleins de la nobleſſe & de l'humanité qu'inſpirent les Lettres, ne rempliroient-ils pas les plus belles fonctions? Le génie de Corneille auroit-il été déplacé dans la ſphère de la politique? Les Anglois ſont bien éloignés d'adopter de pareilles idées; Prior, Adiſſon & tant d'autres ont été

élevés aux poſtes les plus honorables. Un flambeau doit être placé dans un lieu éminent, pour mieux répandre ſa lumière. Combien de gens occupés d'un genre de travail paiſible, ont peut-être un génie décidé pour les plus grandes choſes. Il s'agiroit d'aller à la découverte de leurs talens, & d'en tirer un meilleur parti. Mais quand je parle des talens, je veux que les mœurs les accompagnent toujours : l'homme le plus habile ne dirigera point ſes travaux vers le bien public s'il n'a pas le cœur droit & honnête. Le génie eſt un fléau quand il ne marche pas avec la vertu, l'union de la morale & de la politique eſt d'ailleurs le fondement de la véritable puiſſance. Les Eſpions dont je parle ſeroient attentifs à déméler les talens & la probité, quand ils auroient découvert des hommes de mérite, ils auroient de fréquens entretiens avec eux, les feroient parler ſur leurs arts. Pour cela ces Eſpions ſeroient des gens

éclairés, intégres & pénétrans pour connoître le degré des talens des autres, & à quoi on pourroit les employer. Je ne penſe point qu'on puiſſe douter des avantages que produiroit ce projet, s'il étoit rempli. Les hommes dans chaque condition redoubleroient leurs efforts pour s'attirer les faveurs, chacun auroit une idée élevée du talent qui l'occupe, & cette idée noble eſt la mere des belles choſes. Une profeſſion que le préjugé prive de toute marque de conſidération ne peut avoir que des eſclaves pour l'exercer. Eh de quoi ſont capables des hommes que l'opinion enchaîne, ils ne peuvent avoir des penſées grandes, parce que tout les avertit qu'ils ne ſont que les machines du faſte & de l'orgueil. Enfin, c'eſt ſur l'amour que chacun a pour ſon bien-être, que doit être appuyé le principe de toute légiſlation. C'eſt du choc des intérêts particuliers, ſagement dirigés, que réſulte l'intérêt général. En menant les hommes

hommes vers le bien de la patrie, il faut leur faire entrevoir le leur. C'eſt une politique prudente, elle eſt le ciment qui aſſure l'édifice de la félicité publique. Elle eſt conforme aux loix de l'Etre des Etres qui a voulu s'attacher les hommes par les motifs de l'amour, & de la récompenſe. J'ai l'honneur.

VERS, *à Mademoiſelle* FANIER.

L'AMOUR honteux que dans Paris
On eût déſerté ſon empire,
Se déſoloit, & ſes charmes flétris
N'étoient plus animés des graces du ſourire;
Pour diſſiper l'ennui qui voiloit ſes beaux yeux;
Il vole au Temple, où moderne Thalie,
Fanier nous échauffant du feu de la ſaillie,
Mène en leſſe de fleurs les plaiſirs & les jeux.
Auſſi-tôt qu'il la voit paroître
Comment, dit-il, ſerois-je encor le maître?
Ah! mes Autels ſeront long-temps déſerts!
De cet enfant empruntons la figure
Je vais me rajeunir, aux yeux de l'Univers,
Et plus folâtre avec moins d'impoſture,
Badiner les Mortels en leur donnant des fers,

REFLEXIONS

SUR l'Héroïde, & les Auteurs qui écrivent sur l'Amour.

JE ne suis pas étonné que l'Héroïde exerce les talens de nos jeunes Poëtes. C'est un Poëme consacré à l'Amour, & les premiers fruits d'une Muse sont toujours des sacrifices à ce Dieu. Ce genre accueilli chez les Romains, semble prendre faveur parmi nous. Quelques Auteurs s'efforcent de le faire reparoître avec l'éclat dont Ovide l'avoit autrefois embelli. Mais lui donneront-ils un crédit solide & durable ?

Si ce Poëme n'a pour objet qu'un amour langoureux & gémissant, il ressemble à l'élégie, & ce rapport le proscrit parmi nous. S'il se borne à peindre un Amour constant quoique sans espoir, il ne fera point de sensation. Cet Amour n'é-

xiſte plus que dans nos anciens Romans. Que les Amans que l'Héroïde fait parler ſoient enflammés d'une paſſion délicate, mais combattue par de puiſſans obſtacles, c'eſt de ces combats qu'elle fera partir ces traits rapides qui pénètrent le cœur, l'intéreſſent en le déchirant. Le choc des paſſions lui fournira des ſituations & des momens qui arrachent nos larmes. Loin d'elle les fadeurs d'un amour tranquille & conſtant, quoique malheureux. Quelle impreſſion peuvent faire ſur notre ame ces vers de voiture !

Je bénis mon martyre, & content de mourir.
Je n'oſe murmurer contre ſa tyrannie.

Nous aimons mieux être vivement ébranlés que mollement attendris. L'Héroïde doit tracer avec un crayon de feu l'amour, ſes malheurs, ſa jalouſie, ſon déſeſpoir. Elle peut nous offrir en petit les mêmes tableaux que Melpomène. Qu'elle ſe nourriſſe de pleurs & s'arme comme elle d'un poignard. C'eſt de l'ame que s'élancent les

flammes de l'amour. Mais trop ſouvent on prend l'enthouſiaſme du Poëte pour celui de la paſſion. Une larme du cœur eſt préférable aux agrémens du Bel-eſprit.

Vous n'avez jamais aimé, vous qui ne ſavez que faire badiner le plaiſir. Vous peignez un amour malheureux, déſolé, & vous placez à côté de lui les ris & les jeux. Vous me repréſentez une Amante infortunée, & vous la faites ſoupirer avec grace. Phèdre & Bérénice repouſſent même l'art qui voudroit les occuper de leur parure. Si vous n'avez jamais tremblé de perdre votre Maîtreſſe, exprimerez-vous les rigueurs de l'abſence, ou les tourmens que cauſe une infidélité. Si vous n'avez jamais connu les larmes de l'Amour, eſt-ce à vous à le crayonner? Rendrez-vous même les délices de la tendreſſe, ſi vous n'avez jamais baigné de vos pleurs la main d'une amante qui vous ſourit? L'Heroïde ne peut nous intéreſſer qu'autant qu'elle fait paſſer

dans nos cœurs les transports de l'amour vivement senti & fortement exprimé.

Si pour nous attacher il faut exciter nos passions, il faut les peindre des couleurs qui leur sont propres. Pourquoi parer l'Heroïde, les ornemens n'annoncent pas la douleur & le désespoir. Un Peintre représenteroit-il Médée, se couronnant de fleurs dans la situation la plus terrible? Les comparaisons ingénieuses, les descriptions brillantes sont déplacées dans ce genre de Poësie. Ovide ne me touche plus dès qu'il veut montrer son esprit. On trouve quelques endroits de passion dans ses Héroïdes, mais quels détails & quelles longueurs ne faut-il pas essuyer? Médée à Jason, Didon à Enée, ne répondent point en général à l'idée qu'on a de ces deux Amantes; cette dernière n'intéresse point comme dans Virgile qui lui a prêté le langage simple & brûlant qu'inspire un cœur enflammé. Didon dans Ovide soupire

avec fineſſe, répéte ſans ceſſe à Enée que le temps ne lui permet pas de s'embarquer. Médée raconte les ſervices qu'elle a rendus à Jaſon, & n'exhale point des tranſports furieux. Héléne fait des généalogies, loue Pâris, & ſe vante elle-même. Ovide n'étoit que galant; s'il a ſaiſi quelquefois les traits de la paſſion, il les a embellis par les ornemens que lui prodiguoit ſon imagination. Mais je dois être occupé du Perſonnage & non du Poëte. Un Amant accablé ſous le poids de ſon malheur ne ſe proméne point dans des Jardins rians, il n'aime que les rochers & les déſerts, images de l'horreur qui régne dans ſon ame. En vain on me dira qu'il faut ménager des repos au Lecteur, ce n'eſt pas ici le lieu. Le Poëme n'eſt pas fort long. D'ailleurs tous ces repos ne ſont que des appuis à la foibleſſe des Auteurs. Enfin ſi l'Héroïde ſe repoſe, que ce ſoit ou ſur des tombeaux ou ſous des cyprès.

La plupart des Poëtes qui peignent l'Amour n'en puiſent les traits que dans une imagination échauffée ; ils prennent ſa flamme pour celle du cœur. Faut-il s'étonner s'ils ne rendent pas le vrai caractère de cette paſſion? Un langage brillant n'eſt pas le ſien. L'eſprit étouffe le ſentiment. Eſt-ce le cœur qui inſpire Sannazar lorſqu'il fait dire à un Amant malheureux, qu'il reſſemble au Nil & à l'Ethna? Eſt-ce lui qui guide un Poëte Anglois lorſqu'il aſſure que le feu des regards d'une Belle eſt tel que la Zone torride? Eſt-ce le cœur qui enflamme Guarini lorſqu'il compare les ſoupirs d'une ame embrâſée à des vents impétueux qui augmentent l'incendie, apportent les tempêtes de l'Amour, les ſombres nuages des douleurs & des pluyes de larmes? Eſt-ce enfin le cœur qui parle dans un de nos Poëtes, lorſqu'il dit d'un Amant :

Du vent de ſes ſoupirs ſécha toutes nos fleurs,
Groſſit tous nos ruiſſeaux du torrent de ſes pleurs.

Si le Poëte dans l'Héroïde doit rejetter les comparaiſons & les images brillantes, il ne doit pas non plus préſenter de petites idées. La paſſion & le génie ont une autre marche. Qu'il n'aille pas, imitant les Bergers de Fontenelle, emprunter leur ſtyle froidement précieux que ce Bel-eſprit a tranſporté auſſi dans ſes Héroïdes. Flora à Pompée nous offre l'état tranquille d'une Amante abandonnée qui ſe plaint avec art de ſon Amant. Les autres ne ſont que de fades Élégies d'un amour ſans tranſports. Ce n'eſt pas ainſi que quelques-uns de nos Écrivains ont traité l'Héroïde? Ils lui ont donné une force & une mélancolie ſombre qu'elle n'a pas chez Ovide. MM. Colardeau, Dorat, Blin de Sainmore, Barthe ſe ſont diſtingués dans cette partie. M. de la Harpe a cru que ce genre pouvoit manier l'ambition, la politique, l'amour de la patrie; ſes héroïdes ont appuyé ſon ſentiment. Mais l'amour eſt le véritable élément de ce Poëme, & les

Écrivains qu'il exerce n'y réuſſiront qu'en puiſant leurs couleurs dans une ame paſſionnée. Qu'ils ne perdent point de vue la nature & les bien ſéances. S'ils peignent ſur-tout un amour tendre, ingénu, cet amour qu'exprime Mlle Doligni ſur le Théâtre, avec ce caractère de vérité, de décence & d'honnêteté qu'elle a dans le cœur, & qui la rendent chère au Public, & reſpectable à ceux qui la connoiſſent.

Une attention que n'ont pas ceux qui font parler des Perſonnages amoureux, c'eſt d'enviſager le climat. Il eſt certain qu'il varie les mouvemens du cœur chez tous les Peuples. S'ils ne les ſentent pas de la même manière, doivent-ils ſe reſſembler dans celle de les exprimer? La différente façon de s'habiller indique la différente façon d'aimer. Mais ſans appliquer ce principe à des Nations qui le prouveroient dans la rigueur, il eſt ſûr qu'une femme Portugaiſe eſt embrâſée des feux qui échauferoient à peine une Suédoiſe.

Ce qui excite des desirs violens dans une Provençale, n'eſt qu'une affaire de goût pour une Pariſienne. D'ailleurs celle-ci diſtraite par des Spectacles & des jeux qui la mettent dans le cas de ſe montrer ſouvent, doit avoir plus de coquetterie que d'ardeur. Ces conſidérations plus ou moins étendues devroient guider le pinceau d'un Auteur, & le jeu d'un Acteur. J'ai entendu dire à des perſonnes d'eſprit que Mlle Duranci mettoit trop de charge dans le role de Roxelane de l'Acte de Turquie, pourquoi ne pas voir qu'elle doit rendre la fureur d'une Amante abandonnée, d'une Amante qui eſt d'un Pays, où l'amour plus vivement ſenti, déploye plus de violence s'il eſt outragé. La vanité qui ſurtout dans les femmes ajoute à la tendreſſe, doit encore augmenter le déſeſpoir de Roxelane, puiſqu'elle perd ſa grandeur avec ſon Amant. Cette Actrice porte au comble la paſſion que le Poëte n'a fait qu'indiquer. Elle ne paſſe les bornes que pour des cœurs

froids & indolens ; qui doivent regarder comme des extravagances les tranſports d'Oroſmane dans M. de Voltaire & ceux de Roxane dans Racine. Tels ſont les tranſports qui caractériſent l'Héroïde. Elle pourroit faire revivre cet Amour qui animoit nos anciens Chevaliers, cet Amour qui étoit le mobile des plus grandes actions. Une Belle écrivant à ſon Amant qu'il ne peut être heureux qu'autant qu'il aura battu les ennemis de la Patrie, qu'autant qu'il reviendra maître d'une place utile à l'État, nous intéreſſeroit vivement. Ce ſeroit le moyen d'ennoblir ce ſentiment qui depuis que la Fontaine crioit *Amour eſt mort*, &c. eſt devenu un goût frivole ou une affaire de commerce.

Les Auteurs Érotiques ont preſque toujours plus mal crayonné l'Amour délicat & timide, que celui qui s'élance vers la poſſeſſion. C'eſt que la Nature nous a formés pour le dernier, & que l'autre eſt l'ouvrage de notre vanité & & de la pu-

deur coquette des femmes. La Marquiſe de Lambert qui a cherché à ſi bien établir la Métaphyſique de l'Amour, laiſſe de temps en temps échapper des réflexions qui renverſent cet édifice idéal. Ce ſyſtême qui n'admet que la paſſion épurée, ce ſyſtême que nous devons à l'éducation fauſſe que l'on donne au beau Séxe, n'a jamais eu que des Panégyriſtes qui n'y croyent pas & des Proſélytes dont la conduite le dément. C'eſt ſur cette idée fantaſtique qu'ont été bâtis tous ces Romans volumineux où il y a bien moins d'amour que dans une page de Catulle. Nous aimons parce que nous deſirons; voilà ſur-tout la ſource de cette jalouſie qui flatte une Amante, puiſqu'elle eſt aſſurée par-là de ſon triomphe; de cette jalouſie qui annonce moins la tendreſſe que l'orgueil quand on n'a pour but que la jouiſſance. C'eſt dans le cœur & les ſens enflammés à la fois qu'eſt le foyer de l'Amour. C'eſt là que l'Héroïde viendra puiſer ces traits qui ex-

priment les plaiſirs, les allarmes & le déſeſpoir des Amans. Si elle offre à mes regards une victime du Dieu qui fait aimer, elle ne lui fera point dire des choſes ingénieuſes, ni faire des deſcriptions brillantes & détaillées. La gaîté peut avoir ces vives couleurs. Mais la triſteſſe eſt le partage des cœurs bien épris, à plus forte raiſon s'ils ſont tourmentés. Pourquoi donc ces ruiſſeaux qui coulent avec un doux murmure, & ſe jouent dans les prairies? pourquoi ces Zéphirs qui folâtrent à travers les feuillages parfumés? Renverſez-moi ce trône de verdure il ne doit être élevé que pour les Amans heureux. Mais celui qui gémit des rigueurs de l'abſence, celui que déchirent les tourmens que fait éprouver une infidélité, n'aime que les ſombres forêts. Il ne trouve des délices que dans ſes peines. S'il rappelle ſon ancien bonheur, ce n'eſt qu'un inſtant de lumière qui en éclairant l'abîme dans lequel il eſt plongé, en redouble l'horreur.

LE BONHEUR DES PEUPLES,

ODE

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Qui lui a été présentée par l'Auteur.

REMPLI du feu sacré que Minerve m'inspire,
Je vole dans son Temple, & je monte ma lyre
Pour l'oreille des Rois.
Réveille sous le dais leur superbe molesse ;
Leur Palais tressaillit, & leur Sceptre s'abaisse
Aux accens de ma voix.

ILS étalent en vain l'éclat du Diadême.
Sur eux, du haut du Ciel, le Monarque suprême
Versa quelques rayons.
Mais de notre bonheur ils lui doivent l'hommage :
S'ils trahissent nos droits, ils ont souillé l'image
Qu'il traça sur leurs fronts.

IL leur dit : c'est pour vous que j'ai créé les peines.
Si du Monde soumis je vous prête les rênes,
C'est pour vous enchaîner.
Le bruit de la grandeur n'est qu'un son qui s'envole :
C'est le bonheur public qui lui seul vous console
Du malheur de regner.

Si des gouttes de miel tombent dans le calice,
Monarques, votre cœur en doit le sacrifice
Aux Peuples, votre appui.
Tel, le vaste Océan, laissant filtrer ses ondes;
Les adoucit, & garde, en ses grottes profondes,
L'amertume pour lui.

O Prince, ô de l'Etat l'Amour & l'Espérance;
Docile à ces leçons, vois la carrière immense
Qui s'ouvre devant toi.
Si tu portes un jour le poids du Diadême,
Songe qu'un Peuple heureux croit adorer Dieu même
Sous les traits d'un bon Roi.

Viens, entre dans ce Temple, où brillent tes Ancêtres,
Vois-tu la France, assise à côté de ses Maîtres,
T'offrir ses Protecteurs?
Henri jette sur toi des regards de tendresse.
Ah; répète son nom, c'est un cri d'allégresse
Qui répond à nos cœurs.

Oui, ce nom seul t'échauffe; il aggrandit ton ame,
La gloire qui t'observe, applaudit, te proclame
Son Enfant bien-aimé.

Louis accourt, t'embraſſe; il te donne ſes armes;
Et ſes douces vertus coulent avec ſes larmes
Dans ton ſein enflammé.

Si le Dieu des combats défioit ton courage,
Et t'appellant un jour dans les champs du carnage
T'inſpiroit ſes tranſports,
Le front ceint de lauriers, gémis de la victoire;
Et deſcends de ſon char qui ne mène à la gloire,
Qu'en roulant ſur des morts.

Le déſaſtre d'un Peuple, ô Rois, eſt votre crime.
Laomédon coupable entraîne dans l'abime
Ses Sujets malheureux:
Des Sépulcres ouverts ils percent les ténébres,
S'élévent de leur tombe & par des cris funébres
Le dénoncent aux Dieux.

Mais ſouvent, quand l'Etat penche vers ſa ruine,
Par vous, adulateurs que l'intérêt domine,
Le Monarque eſt trompé;
Vous qui pouvant ſervir au bonheur de la Terre,
Sur les degrés du Trône allumez le Tonnere
Dont le peuple eſt frappé.

Tremble, cher Prince, fuis : fuis un trompeur hommage.
La Flatterie approche, & t'offre un doux breuvage
Dont la vapeur t'endort.
Mais ton Père paroît ; & sa main vengeresse
Fait tomber à tes pieds la coupe enchantereſſe
Qui renfermoit la mort.

Il te dit : ô mon fils, mon fils, qu'allois-tu faire ?
Mérite des amis dont le regard t'éclaire,
Et guide tes projets.
Tu les reconnoîtras à cette auguſte marque,
S'ils oſent quelquefois, s'oppoſant au Monarque,
Défendre les Sujets.

C'est au milieu des champs, au ſein de la miſère,
Qu'un Roi commence à l'être, en devenant le Père
Des triſtes Laboureurs :
Il les voit ces Mortels, dont les bras l'enrichiſſent,
S'arracher, pour nourrir leurs enfans qui gémiſſent,
Un pain trempé de pleurs.

Ton cœur fera, mon fils, ce que le mien deſire.
ès que tu vis le jour, dans ton premier ſourire,
Tu peignis la bonté.

Je m'en ſouviens encor : dans mon ame attendrie
Une voix te nomma Père de la Patrie
Et de l'humanité.

Roi des Cieux, m'écriai-je, exauce ma prière.
Que mon fils des vertus rempliſſe la carrière,
Et ſoit digne de toi.
Entoure-le, grand Dieu, de ta bonté féconde.
Si je ne l'ai reçu pour le bonheur du Monde,
Eſt-ce un préſent pour moi ?

Que l'exemple eſt puiſſant, alors qu'il part du Trône !
L'image des vertus te ſuit & t'environne,
Au ſein de ta grandeur.
Va puiſer tes leçons dans les yeux de mon Père :
Fais l'orgueil de la Reine, & conſole ta Mère,
En lui rendant mon cœur.

Le Héros diſparoît, un rayon ſur ſa trace,
Reſplendit, me pénétre, échauffe mon audace
D'une ſainte fureur.
Quel brillant avenir pour moi s'ouvre & commence !
Je vois Clotho ſourire & filer pour la France
Des Siècles de bonheur.

Bellonne en vain rugit : la Juſtice l'enchaîne ;
Au milieu des drapeaux de la victoire hautaine
S'aſſied ſur nos remparts.
Les mœurs ſervent de loix & doublent le courage.
L'Olive croît, s'éléve, & prête ſon ombrage
A la Troupe des Arts.

Parmi l'or des guérets, la riante culture,
Les mains pleines d'épis, enrichit la Nature
Docile à ſes travaux.
Un canal à ſes pieds ſe partage & s'épanche,
De l'Etat plus robuſte il nourrit chaque branche
Du tribut de ſes eaux.

Mêle à mes chants ſacrés tes concerts d'allégreſſe
Peuple ami de tes Rois, de larmes de tendreſſe,
Cours baigner les Autels.
Des tréſors de l'Etat la Juſtice diſpoſe,
Et le temps déſarmé s'arrête & ſe repoſe
Sous tes lis immortels.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

DISCOURS sur l'Ode, page 1.
Odes Nouvelles, Liv. Premier, pag. 37
Ode I. L'Enthousiasme. ibid.
Ode II. la Population. 46
Ode III. la Beauté. 54
Ode IV. l'Amour de la Patrie, à M. le Duc de Fitz-James. 62
Ode V. la Guerre. 68
Ode VI. l'Éloquence. 74
Ode VII. Tirtée aux François. 80
Ode VIII. contre le rouge à Zelmire, 86

Odes Nouvelles, Livre Second.
Ode I. le Luxe. 89
Ode II. la Gloire, à M. l'Abbé de Brancas, 95
Ode III. aux Meres, sur la néceſſité de nourrir leurs enfans. 102

Ode IV. l'Avarice. 110
Ode V. Avec des Chœurs. La ruine de Jeruſalem, par Titus. 117
Ode VI. A Mde la Comteſſe de G... 124
Odes Nouvelles, Livre Troiſiéme.
Ode I. La Vengeance. 130
Ode II. Les Buveurs. 136
Ode III. Les Grands. 137
Ode IV. A une Dame qui vouloit forcer ſa fille à ſe faire Religieuſe. 143
*Ode V. L'Amour champêtre, à Mde De.... ſur l'*Air: *Il eſt donc vrai, Lucile.* 146
Ode VI. A Madame de L... 149
*Ode VII. Complainte d'une Mouche expirante, à une Dame qui la faiſoit ſouffrir, ſur l'*Air: *Que ne ſuis-je la fougère* ibid.
Epître I. Le Travail, à M. le Pelletier de Morfontaine, Intendant de la Rochelle. 153
Epître II. A M. de F... 160
Epître III. à M. l'Abbé Poule, Abbé de

Nogent & Prédicateur du Roi, sur la méthode de diviser les discours. 163
Epître IV. A. M. F. Docteur en Médecine. 171
Epître V. à Madame de B. 175
Epître VI. à M. l'Abbé de Crillon. 177
Epître VII. à M. l'Abbé de Sade. 181
Epître VIII. à M. le Marquis De Perussis. 183
Vers, à M. Lieutard, Docteur en Médecine. 188
Ode VII. Henri IV. ou l'indépendance de nos Rois. 189
*Ode VIII. A Madame de F... sur sa voix, sur l'*Air : *l'Amant frivole & volage.* 196
Epître A M. Dorat. 197
Vers A Mde la Marquise de M... 199
*A Clarice, sur l'*Air : *Dans nos hameaux la paix & l'innocence, Musette de M. Desbrosses.* 200
Vers à M. le Marquis de P... *ibid.*
Lettre sur le grand Rousseau. 201

Conſeils d'un vieil Auteur à un jeune, ou l'Art de parvenir dans la Républiques des Lettres. 217
Lettre à M. Hubert, Éditeur des Poëſies Allemandes. 263
Lettre ſur la néceſſité d'établir des Eſpions du mérite. 276
Vers, à Mlle Fanier. 289
Réflexions, ſur l'Héroïde, & les Auteurs qui écrivent ſur l'Amour. 289
Le bonheur des Peuples, Ode à Monſeigneur le Dauphin, qui lui a été préſenté par l'Auteur. 302

ERRATA.

Page xxxiv du Diſcours ſur l'Ode, *ligne* 16, *liſez*, Dans les premières il ne doit.
Page 64, ſixiéme vers, S'uniront, *liſ.* Survivront.
Page 73, neuviéme vers, met, *liſ.* Mars.
Page 83, ſeiziéme vers, l'aurore, *liſ.* l'amour.
Page 85, ſeptiéme vers, épais, *liſ.* épars.
Page 113, huitiéme vers, L'intérêt d'un barbare *liſ.* L'intérêt Dieu barbare.
Page 35, du Diſcours ſur l'Ode, *ligne* 14, Il faut ôter la lettre a avant l'eſprit.

Page 25 du même Discours, *ligne* 10, *lis.* Ce Sujet ne fournissant, & ôter le point qui est après images.

Page 28 du même Discours, *ligne* 12, *lis.* Cette partie ne domine pas chez lui à la verité, parce que.

Page 16, du même Discours, *ligne* 15, *lis.* hors le François.

Page 112, *ligne* 14, vers embrase, *lis.* embrasse.

Page 142, *ligne* 8, vers les Dieux, *lis.* ces Dieux.

Page 106, vers 12, Si vous êtes, *lis.* Si vous étes.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit, contenant *des Odes Nouvelles & autres Poësies;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Mai 1766.

DELAGARDE.

Pythagoras
24.1.90
[ZAH.]

892503